

Péril

Henry Gréville

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Après avoir langui, la conversation tomba, et un de ces silences qui précèdent le départ s'établit dans le salon, parfumé jusqu'à la migraine par une somptueuse corbeille d'orchidées.
Niko Mélétis, sans avoir regardé depuis deux minutes autre chose qu'une belle toile de Corot, accrochée en face de lui, au-dessus de la maîtresse de la maison, comprit qu'il ne pouvait mieux faire que de s'en aller ; il se leva donc, étirant inconsciemment, d'une façon imperceptible, ses membres longs et fins lassés d'un repos prolongé.

— Il faut que je vous quitte, mademoiselle, dit-il, mentant effrontément, vous voulez bien me le pardonner ?

Les yeux de la jeune femme clignèrent un peu, comme si elle étouffait sous ses cils une gaieté intempestive.

— Déjà ? fit-elle. Il est onze heures à peine ; vous avez des affaires à cette heure-ci ?

— Hélas !

Il se pencha sur la belle main un peu forte qui s'avançait vers ses lèvres et la baisa tranquillement.

— Au revoir, André, dit-il en cherchant son chapeau, sans regarder son ami qui restait immobile.

— Mais, je te suis… répondit André Heurtey à contrecœur.

Raffaëlle l'arrêta du geste.

— Vous n'allez pas m'abandonner aussi ? fit-elle avec une pointe de raillerie. Donnez-moi une demi-heure, et je vous donnerai une tasse de thé.

André s'inclina en silence. Niko Mélétis, voyant que tout était contre lui, se décida à s'en aller seul, quoique à regret.

— À demain ! dit-il à André, avec une poignée de main fraternelle.

Mlle Solvi l'avait accompagné jusqu'au milieu du salon ; elle s'assura par la porte ouverte que le valet de pied donnait au visiteur son pardessus et sa canne, et revint joyeusement vers Heurtey.

— Enfin ! dit-elle en se pelotonnant dans son fauteuil, presque aussi profond qu'une chaise longue. Enfin ! nous voilà seuls ! Il est bien gentil, Mélétis, mais il vous garde un peu trop à vue.

— Il est amoureux de vous ! répliqua André d'un ton sombre.

Raffaëlle sourit ; elle riait rarement, étant très soucieuse de la correction de ses manières.

— Eh bien ! quand cela serait ? fit-elle avec la plus parfaite indifférence. Mais cela n'est pas, et vous le savez bien.

— Je n'en sais rien du tout ! insista le jeune peintre.

— Vous allez peut-être me dire aussi que je l'aime ?

— Cela se pourrait ; tout est possible, puisque vous ne m'aimez pas !

Elle attacha sur lui le regard de ses yeux noirs, profonds, – veloutés, quand elle le voulait.

— C'est à moi de vous dire : Vous n'en savez rien ! répondit-elle à voix basse.

Éperdu, André se laissa glisser à demi agenouillé sur les coussins, près d'elle.

— Raffaëlle, Raffaëlle, dit-il, ne me tourmentez pas… Voilà six mois que vous me tenez attaché au pied de ce fauteuil comme un petit chien au bout d'une laisse… Je vous ai dit cent fois que je vous aime, vous m'avez torturé de cent façons, mais jamais encore de celle-ci…

— Relevez-vous, dit tranquillement Mlle Solvi, François va apporter le thé, et il ne faut pas qu'il vous trouve dans cette position ridicule.

André se releva et s'assit à sa place d'un air boudeur. Son joli visage d'artiste et d'enfant gâté avait une expression de gêne et de souffrance.

Le valet de pied entra en effet, portant un plateau.

— C'est bien, François, dit Mlle Solvi ; je n'ai plus besoin de vous.

Le domestique disparut ; par la porte ouverte André le vit éteindre les becs de gaz de l'antichambre, à l'exception d'un seul, qui fut baissé ; puis ses pas décrurent dans des réglons inexplorées des visiteurs, et le silence se fit au dedans comme au dehors ; à peine entendait-on le roulement intermittent des trains sur la ligne de ceinture, et le sifflet assourdi des locomotives dans la gare de Courcelles.

André ne s'était jamais trouvé seul à cette heure avec Raffaëlle ; une émotion bizarre lui étreignait la poitrine, une sorte d'ivresse mêlée d'angoisse, qu'il n'avait plus ressentie depuis les premières années de sa jeunesse.

Elle ne semblait pas troublée ; tranquillement elle versait le thé dans les tasses.

— Voici la vôtre, dit-elle en la lui présentant.

Il la prit et la déposa sur une table sans y toucher. Elle trempa ses lèvres dans le breuvage odorant, puis remit sa tasse sur le plateau et se tourna vers lui.

— André, dit-elle, savez-vous qui je suis ?

— Qu'importe ! répondit-il, je vous aime !

Elle releva la tête avec une dignité naturelle qui lui seyait bien.

— Il importe, dit-elle, car je ne veux pas être méconnue, et l'amour que vous m'offrez me paraît se tromper d'adresse.

Il protestait du geste, elle l'interrompit.

— Vous me croyez sans doute entretenue par quelque mystérieux personnage toujours absent ? On vous l'a dit ? Ne niez pas ! Et vous vous êtes imaginé que vous pourriez prendre près de moi une place qui vous semble vacante ?

— Pourquoi m'insultez-vous ? fit André dont le visage prit une teinte livide.

— Parce que la façon dont vous m'avez dit que vous m'aimez m'y autorise !... Singulier duo d'amour, n'est-ce pas, André ?

Elle s'était adoucie et souriait. Son être, infiniment séduisant, souple et robuste à la fois, semblait se fondre en une caresse enveloppante. André la regardait, incapable de penser, incapable de toute autre chose que de subir son attrait.

— Eh bien, je ne suis pas ce que vous croyez ; vous n'y croyez pas ? Alors… ce qu'on vous a dit. Ma fortune m'appartient, et je suis libre. Mon grand-père était un célèbre ténor italien ; il n'a jamais chanté à Paris, et vous autres Parisiens, vous ne connaissez de célébrités que celles que vous faites. Il a amassé une fortune, une vraie fortune. Il était très avare et n'avait qu'une fille, ma mère. La malheureuse femme est restée pauvre toute sa vie ; elle avait épousé un Français, le baron d'Agrelles, qu'elle a perdu au bout de bien peu de temps. Elle m'a élevée de son mieux, et puis, tout d'un coup, elle a appris qu'elle héritait de son père : une grosse fortune. Elle en est morte de saisissement, je crois. Et moi, je me suis trouvée orpheline et riche.

En parlant, elle plongeait ses yeux dans ceux d'André, pour lui imposer sa pensée, et elle y réussissait.

— J'avais donné des leçons, je me préparais à entrer au théâtre… C'est pour cela que je porte le nom de Solvi, celui de mon grand-père ; mais quand je me marierai, – elle appuya sur ces mots, – ce sera sous mon vrai nom d'Agrelles. Pourquoi me regardez-vous de cet air ?

— Je ne sais pas de quel air je vous regarde, répondit André ; je vous écoute. Je ne sais pas non plus pourquoi vous me dites tout cela. Ce n'est pas votre fortune que j'aime, c'est vous.

Raffaëlle fronça un peu le sourcil, puis sa physionomie se détendit, et elle lui abandonna la main qu'il s'efforçait de prendre

depuis un moment.

— Et moi, dit-elle, ce n'est pas votre génie que j'aime, c'est vous.

Il l'enveloppa de ses bras, soudain, comme s'il allait l'emporter. Elle se dégagea doucement et se tint debout devant lui sans qu'il osât essayer de la reprendre.

— Attendez et écoutez-moi, reprit-elle en continuant de le regarder, mais avec une expression plus dure et plus concentrée. Vous voulez savoir le reste ? Si j'ai aimé ? Oui, j'ai aimé, sottement, comme les jeunes filles sans expérience aiment à seize ou dix-sept ans, j'ai aimé un imbécile… Quand je l'ai reconnu pour tel, je l'ai chassé ; mais je lui avais appartenu. Il est mort. Depuis, rien ! Croyez-vous que cela m'empêcherait d'épouser un honnête homme ?

— Non, certainement, dit André sans y attacher la moindre importance et en glissant son bras autour d'elle ; mais, dites, vous m'aimez ?

— Je vous aime.

Il baisa son cou, ses joues ambrées ; il allait baiser ses lèvres, lorsqu'elle lui échappa encore. Un petit cartel suspendu à la muraille sonna douze coups très vite, comme s'il était pressé de s'enfuir ailleurs.

— Minuit, dit Raffaëlle en souriant. C'est l'heure de Cendrillon et d'André Heurtey. Allez-vous-en. Vous m'avez raconté que vous ne faites jamais attendre votre mère ; vous avez raison, c'est d'un bon fils. Prenez votre thé, qui est froid, et allez-vous-en.

On ne savait jamais quand elle cessait de parler sérieusement, son ironie étant complètement cachée par l'apparente conviction des paroles. André hésita, puis la reprit dans ses bras.

— Vous êtes un grand peintre, André, dit-elle en dénouant sans violence les mains qui s'attachaient à ses épaules. Vous avez plus que du talent, vous êtes célèbre, vous serez illustre…

Il l'écoutait, grisé autant par les louanges que par l'amour.

— Entre ma fortune et votre gloire, il n'y a pas d'inégalité ; je vous aime, André, et je suis fière d'être aimée de vous.

Elle tourna un peu la tête sur son épaule, et leurs lèvres se rencontrèrent.

— Allez-vous-en, dit-elle. Ne faites pas attendre votre mère. Voyons, André, ajouta-t-elle d'un ton plus sévère, vous êtes un enfant ! Vous allez causer de l'inquiétude à Mme Heurtey ; et pourquoi, je vous le demande ?

Mais André n'était pas disposé à l'écouter.

— Vous reviendrez demain, continua-t-elle, puisque je vous aime !

— Demain est demain, dit-il, affolé par sa coquetterie savante. Et demain, nous ne serons pas seuls, peut-être !

— Pour cela, non ! fit-elle avec un éclair de joie maligne dans les yeux. Vous êtes trop entreprenant pour que je me risque jamais à un second tête-à-tête. Allons, venez, je vais vous mettre à la porte moi-même.

Il l'avait ressaisie : elle ne se défendit pas contre son baiser, mais elle lui prit la main et voulut l'entraîner vers l'antichambre.

— Non, dit-il tout bas, si vous m'aimez, je vous en prie… attendez… pas encore… Je vous aime tant ! Depuis six mois, vous m'avez tant fait souffrir !… Puisque aujourd'hui vous êtes meilleure, soyez bonne… Laissez-moi vous parler… vous voir… vous respirer…

— Alors, fit-elle sans le regarder, décidément vous ne voulez pas vous en aller ? Vous refusez votre liberté, vous vous rendez à merci ?

Il ne répondait rien.

— Vous ne voulez pas ? Vous en êtes sûr ? Vous m'aimez donc plus que tout au monde ? Bien vrai ?

Elle l'inonda tout à coup de la lumière de ses yeux ; à demi fou, tout à fait ivre, il répondit d'une voix étouffée :

— Oui, plus que tout au monde.

— Eh bien !… alors… venez !… dit-elle en glissant ses doigts autour du poignet d'André.

De la main gauche, elle releva la portière qui cachait la porte de sa chambre, éclairée par une grande veilleuse et que le jeune homme n'avait jamais vue ; elle le fit entrer, puis laissa retomber les plis de la lourde étoffe, qui les enferma dans l'hôtel muet et sourd.

q

Chapitre 2

Mme Heurtey prit les pincettes et, d'un air préoccupé, échafauda un monument de braises incandescentes. La flamme avait consumé le bois dont il ne restait plus vestige ; tout l'âtre n'était plus qu'une fournaise ; les murs de la cheminée eux-mêmes, surchauffés, réverbéraient une lumière d'un beau rose glacé de blanc.

Il faisait bon dans le petit salon bien clos ; au dehors, par un entrebâillement des rideaux de reps marron, se devinait l'éclat d'une lune brillante, impitoyable, qui annonçait la gelée ; à l'intérieur, une lampe coiffée d'un abat-jour de porcelaine translucide répandait une lumière douce et tempérée. Le tapis qui couvrait presque en entier le parquet bien ciré, n'était ni une fine moquette française, ni un produit exotique : c'était tout bonnement un honnête tapis au mètre, cousu, doublé, bordé, fait pour tenir chaud aux pieds sans attirer l'œil.

La pendule de la cheminée sonna onze heures. Mme Heurtey regarda pendant un instant l'aiguille des minutes avancer sur le cadran, se tourna à demi vers le coffre à bois, puis renonça à ajouter une bûche à l'amas de braise en se disant que son fils ne tarderait plus beaucoup à rentrer.

Du même air indécis elle avança la main vers un tricot de laine enroulé autour des aiguilles, mais elle la retira et se pelotonna dans son fauteuil comme une femme qui a bien gagné le loisir d'une heure de paresse et qui va se l'accorder.

Le regard de Mme Heurtey fit lentement le tour du salon, glissant sur certains objets, s'arrêtant à d'autres, passant en revue les biens qu'une longue épargne avait accumulés autour d'elle et s'en

réjouissant, comme seuls peuvent se réjouir les yeux qui ont longtemps contemplé froides et nues les murailles où sont maintenant accrochés des objets précieux.

Ils étaient restés bien des années privés de tout ornement, les murs de cette pièce, à présent peuplée d'esquisses, de plâtres, de meubles sinon luxueux, au moins presque tous artistiques dans leur simplicité. Elle se rappelait encore l'affreux papier chocolat à dessins jaunes qui les tapissait lorsqu'elle avait loué cet appartement, neuf ans auparavant ; leur pauvre petit mobilier de province était aussi bien sommaire et bien laid, sauf une ou deux belles armoires normandes qu'elle méprisait dans ce temps-là, et qui maintenant faisaient son orgueil et l'envie des connaisseurs.

Comme tout change pourtant ! Les habitudes, les goûts enracinés par quarante années d'existence en province, – ces habitudes et ces goûts qu'elle eût juré de ne jamais perdre au contact de cette grande Sodome de Paris, – s'étaient modifiés peu à peu ; Mme Heurtey avait cessé de préférer le cidre au vin, de manger des moules le vendredi, de mépriser les robes à volants !

La modeste lingère de la rue de la Vase à Cherbourg s'était tout doucement transformée en mère d'artiste ; elle avait relégué derrière ses grandes armoires normandes les lithographies encadrées d'un mince filet noir qui lui avaient semblé si longtemps le dernier mot de l'élégance ; elle avait quitté les fauchons de dentelle à nœuds de velours, noir la semaine, violet le dimanche, qu'elle avait toujours portées depuis son veuvage, et maintenant, à la voir passer dans la rue, aucune Parisienne futée ne se retournait plus en souriant malicieusement. Mme Heurtey n'avait plus l'air « province ».

« Province » elle était restée dans l'âme, pourtant, sur plus d'un point, et là elle avait eu raison. Elle avait continué de s'aider de ses mains dans son ménage, et longtemps, longtemps, elle s'était privée de bonne, moins par économie peut-être que par horreur du service des autres ; il lui semblait que la présence d'une bonne dans son intérieur reluisant de propreté serait une profanation.

Elle s'y était résignée cependant quand sa fille Éliette était devenue si fine, si jolie, si mince ! Comment confier à ces mains légères, le balai et le plumeau ? Et ses forces, à elle, avaient diminué à mesure que l'âge s'appesantissait sur ses épaules et que l'aisance entrait au logis, Dieu merci !

Les yeux fixés sur le foyer où s'écroulaient lentement les cavernes de braise, peu à peu envahies par la cendre grisâtre, Mme Heurtey songea à sa vie passée.

Cherbourg ! Du jour où ses yeux s'étaient emplis de lumière et d'espace, du jour où, toute petite, âgée de quelques mois à peine, elle avait regardé autour d'elle, Adèle avait toujours vu la mer, bleue, verte, ou presque noire, argentée par la lune, dorée par le soleil, couleur d'étain, couleur de plomb, rosée par le reflet des nuages ; toujours immense, vivante, mouvante ; haute, à plein bord, presque au ras du quai ; basse, découvrant des rochers mystérieux, couverts d'algues et de goémons ; calme, à peine ondulée d'un insensible gonflement, ou furieuse, jetant des paquets de varech et d'écume jusqu'au milieu de la place d'Armes… la mer, dont la nostalgie la reprenait souvent, malgré elle, dans la vie réglée et affairée de Paris.

Elle avait grandi dans le vieux Cherbourg, à l'ombre de l'église de la Trinité, dans une ancienne maison de petite bourgeoisie où ses ancêtres avaient vécu, bien des générations auparavant, d'une vie ordonnée, respectable, faite de travail sans fièvre et de joies patriarcales sans ivresse.

De père en fils on avait taillé, cerclé, douvé des tonneaux dans sa famille paternelle. Elle ne se rappelait pas avoir jamais vu dans la cour de la maison un homme qui ne fût revêtu d'un grand tablier de cuir et enseveli jusqu'aux chevilles dans les dolures fraîches de chêne, dont l'odeur envahissait jusqu'au linge blanc rangé dans les armoires.

La cour était étroite et sombre ; pourtant une bande de ciel bleu s'y montrait parfois les jours d'été, traversée par les hirondelles, et dans un coin ou il n'y avait pas de pavés, un figuier avait crû, personne ne savait comment.

Qu'elles étaient savoureuses, les figues violettes du vieux figuier ! On les mangeait avec recueillement, en famille ; on n'avait pas plus de respect pour le pain bénit rapporté de la grand-messe et partagé avec celles qui, retenues par les travaux domestiques, n'avaient pu aller qu'à la messe basse du matin. Ces figues, et les promenades du dimanche, sur la jetée ou bien au pied de la montagne du Roule, étaient restées dans la mémoire d'Adèle comme les points brillants d'une enfance grise et terne.

La jeunesse était venue sans presque rien changer ; seulement, le soir, Adèle avait eu parfois l'idée de sortir dans la cour étroite, pour voir s'il y avait des étoiles au ciel ; elle avait regardé la mer avec plus d'intérêt passionné, comme si elle en attendait quelque chose d'inconnu. Les prairies qui descendent d'Octeville

vers Cherbourg lui avaient semblé plus vertes, un grand genêt dont les fleurs d'or s'éparpillaient en feu d'artifice au-dessus d'un mur, sur une route, lui avait paru deux fois par an s'illuminer comme pour une fête à son intention… mais elle s'était accoutumée à voir les fleurs décroître et se flétrir sur les minces rameaux, les prairies jaunir à l'ardeur du soleil d'août ; et sa jeunesse s'était passée…

Elle l'avait cru, du moins, et soudain sa vie s'était éclairée d'une lumière nouvelle. Adèle avait vingt-sept ans, et depuis quelque temps elle s'était accoutumée à l'idée de devenir vieille fille ; autour d'elle ses « camarades de communion » s'étaient toutes mariées, plus ou moins tôt, plus ou moins bien, mais elle n'avait jamais rencontré quelqu'un qui lui fît la cour.

Ses quatre frères, les uns aînés, les autres plus jeunes, absorbaient l'attention du père demeuré veuf, et si Adèle s'était mariée, qui donc aurait pris soin de ces cinq hommes, grands ou petits ? C'est tout au plus si, durant les heures de répit que lui laissaient les soins du ménage, elle arrivait à faire quelque travail de lingerie délicate, exécuté sur commande pour une lingère de la rue de la Vase, qui le lui payait comptant.

À cette époque déjà reculée, les filles de la petite bourgeoisie ne croyaient pas déroger en travaillant pour les dames riches de la ville ; c'est là qu'elles puisaient non seulement leur argent de poche, mais souvent aussi les éléments de leur toilette. Depuis l'âge de dix-huit ans, Adèle n'avait pas coûté un sou à son père, quoiqu'elle fût toujours vêtue convenablement, et même avec goût.

Un soir, le père, absent une partie du jour, entra dans la cuisine où la famille prenait ordinairement ses repas ; il était suivi d'un grand garçon brun, à l'air sérieux.

— C'est un cousin, dit-il, quoiqu'il soit de parenté éloignée, c'est Élie Heurtey. Il vient d'être nommé maître tonnelier au port militaire. C'est beau, ça, à trente-cinq ans ! Faut lui donner une assiette ; nous ferons connaissance à table. Asseyez-vous, mon cousin.

Adèle regarda le cousin, qui la regardait ; dans les yeux profonds de l'autre, chacun d'eux lut sa destinée. La jeune fille qu'on n'avait jamais trouvée jolie, à cause de la froideur de ses traits réguliers, un peu durs, sentit pour la première fois le rouge de la jeunesse monter à ses joues, et aux yeux d'Élie elle parut la plus belle des femmes. Trois mois après ils étaient mariés…

Le timbre de la pendule résonna et fit tressaillir Mme Heurtey en la tirant de sa rêverie. C'était une demie qui venait de sonner ?

Elle regarda le cadran, essayant en vain de s'illusionner. Non, c'était bien le coup d'une heure qu'elle avait entendu, une heure du matin. Le feu était éteint, le salon se refroidissait, et André n'était pas encore revenu. D'ordinaire, il ne tardait pas si longtemps.

Depuis quelques jours, pourtant, il était moins exact, et Mme Heurtey avait eu plusieurs fois envie de lui en faire l'observation. Mais comme il arrive souvent aux personnes d'un naturel emporté qui se sont imposé peu à peu, par grands efforts, une règle de patience, elle s'était retenue, se reprochant son excès de sévérité pour un fils qui ne lui avait jamais donné le moindre sujet de déplaisir. Elle attira à elle un châle posé sur une chaise, s'en entou-

ra les épaules, remua les cendres pour y réveiller quelque braise endormie, et pensant qu'André ne pouvait plus tarder, elle continua de descendre le cours de ses souvenirs.

q

Chapitre 3

Elle avait été heureuse avec son mari. Leur fils André et, sept ans plus tard, une fille nommée Éliette, d'après son père, leur avaient apporté un complément de joies. Ils s'étaient installés dans une petite maison, non loin du port militaire, où il y avait un jardinet. Là, elle élevait ses enfants tranquillement, quand un malheur arriva.

En rivant un cercle, au port, Heurtey avait fait sauter une paille de fer rougie qui lui avait atteint l'œil droit. La vue était perdue, mais de ce côté seulement ; il se rassurait déjà, disant qu'on travaille aussi bien avec un œil qu'avec deux, lorsqu'un malaise bizarre l'avait saisi, une sorte de torpeur qu'il ne pouvait secouer, malgré son énergie. En peu de semaines son état empira, et il mourut un jour, après une courte agonie, heureusement pour lui, inconscient de sa fin.

Une autre femme, moins vaillante, eût été écrasée du coup. Adèle Heurtey ensevelit son mari, prit une robe noire qu'elle ne devait plus quitter et regarda sa situation en face.

Son père était mort ; de ses frères rien à attendre : les uns mariés, les autres partis, ne lui seraient d'aucun secours. Éliette avait cinq ans, André en avait douze ; ni l'un ni l'autre ne pou-

vaient être pour elle autre chose qu'une charge, et cette charge, comment la porter à elle seule ?

Le ménage avait fait quelques petites économies, mais moins pourtant qu'on ne l'eût supposé.

Par un orgueil paternel fréquent chez ceux qui, n'ayant pas reçu d'éducation première, ont eu grand-peine à se faire une position, Élie Heurtey avait voulu que son fils reçût une éducation de bourgeois et l'avait fait entrer au lycée. Même pour un homme qui, en dehors de ses travaux au port militaire, faisait travailler chez lui deux ou trois ouvriers, c'était une grosse dépense. Après lui, le fonds qu'il avait créé se réduisait à bien peu de chose, les hommes qu'il employait n'étant que de simples manœuvres ; Mme Heurtey le vendit sur-le-champ.

Elle avait droit à une pension, vu les circonstances qui l'avaient rendue veuve ; mais cette pension était une goutte d'eau dans la mer ! il fallait trouver quelque chose.

Elle n'hésita pas : le métier qui lui avait procuré ses toilettes de jeune fille lui donnerait à présent le pain de ses enfants ; elle retourna chez la lingère qui l'employait autrefois et lui demanda du travail.

La bonne femme avait baissé, sa clientèle s'était éclaircie ; elle proposa son fonds à Mme Heurtey, moyennant un peu d'argent comptant et une rente viagère : la veuve accepta sans hésiter et employa le reste de ses économies à remonter le fonds de commerce, déchu de son ancienne splendeur.

Elle y réussit ; on s'intéressait à elle, et les dames de la marine ne s'adressèrent plus ailleurs ; l'avenir d'Éliette était donc assuré.

En grandissant elle aiderait sa mère et plus tard la remplacerait.

Restait André. Le bon sens de la veuve lui conseillait de donner à son fils juste ce qu'il lui faudrait d'éducation pour être un bon commerçant ; mais elle se trouva combattue par ceux qui l'avaient protégée dans son établissement. André donnait de brillantes espérances, il obtenait des prix, il tenait le premier rang dans les concours de sa classe. Le proviseur du lycée n'était pas d'avis de perdre un élève aussi remarquable ; une bourse se trouvait vacante, elle fut donnée à André, et Mme Heurtey ne put faire autrement que de remercier.

Ce n'est pas sans combat cependant qu'elle accepta cette faveur, dont elle prévoyait les inconvénients pour l'avenir ; dans son langage de petite bourgeoise, c'est ce qu'elle appelait « une façade avec rien derrière ». Cependant, conseillée par les uns, censurée par ceux qui ne comprenaient pas son hésitation, elle finit par se soumettre à sa bonne fortune.

André continua de se distinguer, mais plus spécialement dans le dessin, car, après sa troisième, il s'était arrêté brusquement dans la voie des succès de concours. Ses maîtres, qui avaient compté en faire un lauréat départemental, et peut-être davantage, ne voulurent pas avouer qu'ils s'étaient trompés sur son compte. Si le petit Heurtey abandonnait les humanités, c'est qu'il avait en lui plus et mieux : il était né artiste, il serait peintre, comme l'illustre Jean-François Millet.

La gloire de Millet rayonne toujours sur Cherbourg ; la ville est bonne mère pour ceux de ses enfants qui témoignent une vocation artistique. Les dessins d'André révélaient un talent réel ; on s'enthousiasma, et, afin de ne pas interrompre sa carrière, la

municipalité lui procura les moyens de faire son volontariat. Quand il revint, on lui accorda une pension, afin qu'il allât à Paris continuer ses études à l'École des beaux-arts.

Mme Heurtey en fut très émue. D'une part, l'honneur était grand, et son orgueil de mère en était singulièrement flatté ; d'autre part, elle ne pouvait se décider à laisser son fils aller seul à Paris. Elle l'avait élevé avec une fermeté qui touchait à la rigueur, et se représentait Paris comme un gouffre où l'enfant se perdrait dès les premiers pas ; d'autre part, quitter sa maison de commerce, devenue florissante, pour vivre dans la grande ville du mince revenu d'un faible capital, était une alternative inacceptable.

Pendant qu'elle maudissait à part soi la générosité intempestive de la ville de Cherbourg, Mme Heurtey reçut une des plus fortes commotions qu'il soit donné de ressentir.

Un vieux grand-oncle, centenaire, qu'elle allait visiter parfois avec ses enfants, mourut, lui léguant toute sa fortune, à l'exclusion des autres héritiers, disait le testament, « parce qu'elle avait si bien travaillé ». Cette fortune se montait à quatre-vingt mille francs environ.

Comment le vieux marin avait-il pu amasser cette somme, relativement extravagante ? On répéta alors ce qu'on avait dit jadis, à savoir, qu'il avait été quelque peu corsaire en son temps, ce qui était peut-être vrai. Ce qui était certain, c'est qu'il vivait depuis une vingtaine d'années uniquement de vieux vin de Bordeaux dont il avait une provision considérable dans sa cave, et de biscuits à la cuiller, qui ne constituaient qu'une faible dépense.

Rien ne s'opposait plus à ce que Mme Heurtey suivit son fils à Paris. Poussée par l'opinion publique, si puissante en province, elle vendit sa lingerie dans de très bonnes conditions et vint se loger place Vintimille, au cinquième étage d'une maison de belle apparence, d'où elle avait vue sur les arbres souffreteux du petit square.

En repassant dans son esprit cette période de sa vie, Mme Heurtey arrêta sa pensée avec une profonde reconnaissance sur ceux qui l'avaient guidée : le préfet maritime, qui lui avait témoigné de l'intérêt ; le médecin du port, qui s'était attaché à Heurtey pendant sa courte et singulière maladie, et qui était resté l'ami de la maison ; un brave homme de notaire, qui lui avait acheté de bons fonds à bas prix, avec une imperturbable confiance, et qui avait ainsi doublé ses économies… Tous ces honnêtes visages, dont quelques-uns reposaient maintenant dans l'immobilité de la mort, furent évoqués dans sa mémoire, et à chacun elle envoya une bénédiction.

Et maintenant ?

Depuis cinq ans elle habitait l'appartement loué au début, quoique son fils eût réussi à se faire connaître. Peinture brillante, pas assez sérieuse, disaient les vrais maîtres, ceux qui ne sacrifient rien au désir de s'enrichir vite. Le public, moins difficile, avait accepté d'emblée cette couleur soyeuse, cette composition habile, ce charme d'expression, sans se préoccuper des qualités plus sévères de dessin et de modelé. Déjà, André Heurtey avait des commandes de portraits, et sans atteindre les prix fabuleux des peintres à la mode, il les faisait payer passablement cher, assez cher pour que sa mère en fût éblouie et presque effrayée.

Malgré le châle dont ses épaules étaient couvertes, Mme Heurtey frissonna à plusieurs reprises, coup sur coup, avec un malaisé qui allait jusqu'à la souffrance. Le feu était complètement mort ; une petite bise aigre soufflait par les joints de la fenêtre et sous les portes, en dépit des bourrelets. La pendule allait sonner deux heures… André ne rentrait pas ; qu'était-il arrivé ?

Jamais, depuis le jour où pour la première fois elle avait vu son fils couché dans son berceau, Mme Heurtey ne s'était endormie sans l'avoir embrassé. Qu'il allât dans le monde ou qu'il passât la soirée avec ses camarades, André s'était toujours fait un devoir de rentrer assez tôt pour que sa mère ne fût pas inquiète. Deux ou trois fois seulement, à l'occasion d'une première représentation, terminée à une heure très avancée, il avait dépassé la limite ordinaire.

Mais, ce soir, il n'y avait point de première, pas de grande soirée ; André, sorti à six heures, en redingote, avait annoncé qu'il dînait en ville, ce qui lui arrivait souvent ; il n'avait pas dit où, ce qui était plus rare, et Mme Heurtey s'aperçut que depuis six semaines ce dernier cas se présentait beaucoup plus souvent qu'autrefois.

Elle se leva avec une sourde irritation. Allait-il prendre des habitudes de débauche, ce fils jusqu'à présent respectueux ? Sans doute, elle n'avait jamais exigé qu'il vécût en cénobite ; elle savait bien qu'il faut que jeunesse se passe ! Mais une mère doit feindre d'ignorer certaines choses, et un fils doit s'arranger pour qu'elle puisse feindre. Qu'avait-elle exigé, en définitive ? Qu'il ne passât jamais la nuit hors de la maison. Ce n'était pas une exigence déraisonnable ! Toutes les mères sensées devraient en faire une loi.

Elle lui avait dit :

— Je ne te contrains en rien ; mais s'il t'arrivait de ne pas rentrer, je serais obligée de te prier de vivre seul. Le respect que tu dois à ta jeune sœur autant qu'à ta mère ne serait pas compatible avec une vie désordonnée ; Éliette ne peut pas être exposée à me demander un jour pourquoi tu n'aurais pas couché dans ton lit. Que ce soit donc une chose bien entendue entre nous.

André connaissait la fermeté de sa mère : moins ferme, eût-elle su élever si bien ses enfants et leur créer une aisance honorable ? Il savait qu'elle n'employait jamais de vaines paroles, et qu'avec elle toute discussion était inutile ; il répondit donc en l'embrassant :

— Oui, maman, c'est convenu.

Et il se conforma à cet engagement.

Alors, pourquoi ne rentrait-il pas cette nuit ?

L'imagination surexcitée de Mme Heurtey prit un autre cours. On assassinait les gens, le soir tard dans les rues… Qui lui disait qu'André n'était pas tombé dans un guet-apens ? Un beau jeune homme, bien mis, c'est une proie tentante pour les malfaiteurs… Et s'il y avait là-dessous quelque affaire de femme, un modèle peut-être…

Trois heures sonnèrent. Mme Heurtey ouvrit violemment les rideaux et la fenêtre, et regarda au dehors.

q

Chapitre 4

La lune se couchait, jetant la clarté lugubre particulière à son décours, dans ces dernières heures de la nuit ; les arbres nus du square, immobiles, étendaient leurs bras décharnés ; de grandes ombres tristes se dessinaient sur le pavé, un souffle humide et glacé d'automne, présage de neige prochaine, mordait la peau bien plus que le froid de la gelée.

Dans les rues, sur la place, personne… Mme Heurtey se pencha sur l'appui de la fenêtre, se faisant mal à force de se plier et jouissant âprement de sa douleur physique. Un bruit de pas résonna quelque part, loin encore ; le roulement d'une voiture dans la rue Blanche le couvrit un instant, et elle sentit une furieuse colère contre cette voiture qui l'empêchait d'entendre ; puis le roulement décrut, s'éteignit ; les pas s'étaient rapprochés, plus lents, plus lourds que ceux d'André.

C'était peut-être lui, pourtant ? Blessé, sans doute. Ce ne pouvait être que lui. L'homme approchait sans hâte. Elle percevait chacun de ses mouvements, par une délicatesse d'ouïe connue seulement de ceux qui ont attendu dans l'angoisse. Qu'il allait lentement, mon Dieu ! cet homme qui était peut-être son enfant !

Il déboucha sur la place. Elle se rejeta en arrière avec un mouvement de dégoût et d'horreur. Comment avait-elle pu prendre un instant pour la démarche élégante d'André cette allure louche, cette lourdeur de mauvais aloi ?… L'homme passa, les mains dans ses poches, la casquette rabattue sur l'œil gauche. De colère Mme Heurtey ferma la fenêtre et se jeta dans un fauteuil.

Voilà ce que c'est que de trop aimer ses fils ! Ils deviennent indifférents, irrespectueux, cruels… Ah ! oui ! elle l'avait gâté, son André ! et d'autres qu'elle l'avaient gâté aussi ! Elle se rappelait, à Cherbourg, des regards de petites ouvrières, suivant le beau garçon quand, le dimanche, il escortait sa mère et sa jeune sœur dans leur promenade sur la jetée. Ils en disaient long, ces regards qu'il feignait de ne pas voir ! ils contenaient l'histoire des amours secrètes, passagères, celles qui ne laissent de trace ni dans le cœur ni même dans la mémoire des hommes…

Mme Heurtey se sentait prise de rage contre elle-même, en pensant qu'elle n'avait pas écrasé dans l'œuf cette tendance au plaisir, à présent son ennemie. Elle s'en voulait de son indulgence, taxée par elle de complaisance indigne ; elle était coupable, criminelle, d'avoir toléré cette dégradation… Son âme puritaine se révoltait contre la vie du siècle, la vie de Paris surtout, qui faisait de ce qu'elle appelait la débauche une portion rationnelle, indispensable même, de toute existence de jeune homme.

Puis elle s'attendrit. Le pauvre enfant, était-ce sa faute, s'il était beau ? Était-il possible de le regarder sans en être émue ? Les yeux noirs, les cheveux châtains, la jolie barbe blonde et frisottée qui encadrait si bien la bouche fine, dont le sourire était à la fois si fin et si séduisant ; le charme de tout cet être gracieux et bien fait, c'étaient des dons naturels, André n'en était pas responsable ! Il était fait pour être aimé, on l'aimait. Était-ce sa faute ? Et Mme Heurtey trouvait qu'elle n'était vraiment pas raisonnable de condamner son enfant pour des erreurs qui ne venaient pas de lui.

Sans doute, mais il aurait dû rentrer. Elle ne lui demandait que cela, cela seulement ! Rentrer, ne pas l'affoler de craintes et

de pensées douloureuses, avoir pitié d'elle, se rappeler qu'elle était sa mère, qu'elle l'aimait, qu'elle souffrait.

Des pleurs jaillirent des yeux de Mme Heurtey. Elle souffrait, ah ! certes ! Fallait-il qu'il l'aimât, la femme qui l'avait gardé cette nuit-là, pour avoir obtenu de lui qu'il lui sacrifiât sa mère ! Les autres, qu'importait ! puisqu'il les avait toujours quittées pour rentrer chez lui. Mais cette fois, avait-elle trouvé sa rivale, la femme qu'on préfère à tout, à sa mère, à son art, à son honneur ? Il fallait que ce fût celle-là ! car, à vingt-six ans, André savait ce qu'il faisait ; il savait quelle indignation l'attendait au retour… Il avait pesé, d'une part, son nouvel amour ; de l'autre, le respect de sa mère, et, volontairement, il avait sacrifié celui-ci à celui-là !

Les larmes tombèrent drues et chaudes sur les mains, sur la robe, sur les genoux de Mme Heurtey, dans le salon froid et sombre, car la lampe baissait, à bout d'huile ; la pauvre femme ne prenait plus garde à rien qu'à sa mortelle douleur de mère outragée. Ah ! si le père avait vécu, il aurait su ce qu'il devait faire pour maintenir son fils dans la règle. Mais une pauvre veuve, que peut-elle ? Elle ignore tout. Et à Paris, encore, dans cette ville d'immoralité…

Non ! ce n'était pas possible, André n'avait pas fait cela ! Il n'avait pas crucifié sa mère douloureuse sur la croix des mères faibles ou mauvaises ; il ne pouvait pas avoir commis cette mauvaise action. S'il n'était pas rentré, c'est qu'on le lui avait tué !

Fébrilement, grelottant de froid et d'angoisse, dans sa robe de laine, elle alla vers sa chambre, ouvrit son armoire à glace et y prit un chapeau qu'elle noua sur sa tête, n'importe comment. Les bruits du réveil, si matinal à Paris, descendaient déjà par les che-

minées vides, avec des sons tantôt sourds, tantôt aigus, exagérés, déformés par ce porte-voix de pierres : avant de sortir, elle entrouvrit la porte de la chambre de sa fille.

Éliette dormait, dans l'obscurité des rideaux ; sa respiration douce, presque insensible, rythma les mouvements fiévreux et désordonnés de Mme Heurtey ; involontairement, celle-ci sentit tomber la grande fougue de colère et de jalousie qui la dévorait depuis quelques heures… Devant cette enfant, les souillures de la vie rentraient sous terre, comme au lever du jour, des oiseaux impurs et nocturnes. La dignité maternelle seule restait ; et si l'on avait tué André, sa mère savait où aller le réclamer… elle irait sur-le-champ.

Elle referma doucement la porte, traversa sa chambre et rentra dans le salon. La lampe grésilla un instant, puis s'éteignit, laissant monter vers le plafond un filet de fumée nauséeuse…

Mme Heurtey ouvrit rapidement la fenêtre. L'horreur des odeurs mauvaises était un des traits saillants de son organisation physique, de même que l'horreur des choses immondes pesait sur sa vie morale.

Un pas rapide, emporté, brutal, retentit sur le pavé sourd et s'arrêta devant la porte de la maison ; Mme Heurtey entendit distinctement le cliquetis du bouton de la sonnette dans sa coupe de cuivre. Son cœur fit un mouvement si violent qu'elle crut recevoir un coup et s'arrêta net. La porte retomba, et dans l'escalier de bois elle entendit les pas qui montaient en courant, un étage, puis deux, puis trois…

Elle ferma la fenêtre par où le jour entrait maintenant, et de pied ferme, armée d'une force qu'elle ne se connaissait pas, elle

attendit. Un souvenir traversa son cerveau, pareil au vol d'une hirondelle ; elle avait attendu, comme cela, debout, quand on allait emporter le cercueil de son mari. D'un geste machinal, elle ôta son chapeau qu'elle jeta sur un meuble et lissa ses cheveux de la main.

La clef tourna très doucement dans la serrure ; la porte de l'antichambre fut refermée avec infiniment de précautions, puis celle du salon s'ouvrit. André l'attira doucement à lui sans lâcher le bouton, et s'assura qu'elle tenait bien ; puis il se dirigea vers sa chambre, située à gauche du salon, et s'arrêta avec un sursaut, en voyant sa mère debout sur le seuil. Il resta immobile, consterné, bien que depuis une demi-heure il n'eût pas songé à autre chose qu'à la possibilité de cette rencontre.

— D'où viens-tu ? demanda-t-elle à son fils d'une voix où ne tremblait plus le moindre vestige d'émotion, mais qui s'était empreinte d'une inexorable fermeté.

— Tu m'as attendu ? répondit-il, s'adressant plutôt à lui-même qu'à sa mère.

— D'où viens-tu ? répéta Mme Heurtey sans changer de ton.

— Maman ! fit-il avec une sorte de colère, pour l'amour de Dieu…

— Ne réveille pas ta sœur, dit la mère d'une voix contenue. Elle ne doit pas savoir que tu viens de rentrer.

André demeura muet, immobile, frémissant d'une indignation mêlée de remords. Sans doute, sa mère avait dû souffrir durant cette nuit d'attente, mais, à son âge, était-ce raisonnable de le traiter en petit garçon ?

— Tu ne trouves rien à me dire ? reprit Mme Heurtey qui sentit le cœur lui manquer devant cette attitude.

— Que veux-tu que je te dise ? répondit-il à voix basse d'un air excédé. Tu m'interroges et tu me défends de répondre en même temps.

— Mon fils ! dit-elle entre ses dents serrées. C'était à la fois une menace et un cri d'angoisse.

André ne voulut comprendre que la menace.

— Écoute, fit-il, viens dans ma chambre, puisque tu veux que je te parle.

Elle le suivit et il ferma la porte.

— Je suis un homme, dit-il en se contenant, car il tremblait malgré lui de colère ; j'ai vingt-six ans ; à mon âge, on sait ce qu'on fait. Tu ne veux pas comprendre que je ne saurais, sans ridicule, m'assujettir à rentrer au logis, le soir, avant minuit comme… (il cherchait une comparaison, et d'une voix étranglée jeta le mot à sa mère, pareil à un outrage) comme une bonne !

Mme Heurtey tressaillit de la tête aux pieds, mais se redressa et le regarda de ses yeux sévères. Il avait détourné les siens et continua, avec l'accent mauvais de ceux qui se mettent dans leur tort et le savent :

— On se moque de moi dans le monde… reprit-il.

— Lequel ? demanda la mère, hautaine.

Il haussa les épaules.

— Impossible de causer avec toi, maman, si tu le prends comme cela. Bref, voici ce que j'ai à te dire : j'ai une clef de l'appartement, et j'en userai, désormais, pour rentrer quand il me plaira.

Mme Heurtey approuva d'un signe de tête, sans cesser d'attacher sur lui son regard inexorable.

— Et puis, continua-t-il en se montant peu à peu, devant ce silence qu'il sentait peser sur lui, ce n'est vraiment pas ma faute si tu t'amuses à passer la nuit debout pour m'attendre. Tu n'avais qu'à te coucher, comme c'était simple et naturel.

— Sans savoir si tu étais rentré ? demanda la mère froidement.

— Parbleu !

Le silence se fit. Après un moment, il reprit d'un ton moins âpre :

— Je regrette de ne pas t'avoir prévenue que je ne rentrerais pas… mes amis m'ont retenu ; quand j'ai vu l'heure avancée, il était trop tard pour t'envoyer quelqu'un, j'ai cru que tu dormais, comme une mère raisonnable.

Il essaya de sourire, mais ce fut un essai malheureux : sa mère le regardait et l'écoutait dans la même attitude. Il fit un mouvement violent et retint un juron entre ses dents.

Mme Heurtey s'assit : son énergie morale était intacte, mais ses jambes refusaient de la soutenir.

— Mon fils, dit-elle, je t'ai élevé jusqu'à l'âge d'homme, l'âge où l'on se rend ridicule en témoignant plus longtemps des égards à sa mère, paraît-il. J'ai élevé ta sœur jusqu'à sa vingtième année

dans la pureté et l'affection fraternelle. Je ne t'ai jamais demandé l'emploi de tes journées ni de tes soirées ; tu as été libre d'en faire l'usage qui te semblait bon, mais les apparences étaient au moins respectées. Aujourd'hui, tu n'es pas rentré ; ma dignité de mère et mon devoir envers ta sœur m'imposent une loi très dure, mais indispensable. Il se peut que, par oubli, par erreur, par faiblesse, tu aies été entraîné ce soir et que cela ne se renouvelle pas. S'il en est ainsi, je suis prête à te pardonner, car je sais que tu m'aimes… Peux-tu me donner ta parole d'honneur que cela ne se renouvellera pas ?

Mme Heurtey s'était un peu laissé ébranler en parlant ; sa voix avait fléchi, son regard cherchait celui de son enfant.

Dans une sorte de vision, André revécut les heures inoubliables de cette nuit sans pareille : un amour véritable, né du cœur, de l'imagination, des sens, à la fois intellectuel autant que passionné, s'était révélé à lui, mille fois plus ardent qu'il ne l'avait supposé ; Raffaëlle lui avait dévoilé un coin du monde intérieur dont ses fantaisies passagères ne lui avaient jamais laissé soupçonner l'existence ; il était enivré, ébloui, il appartenait à une de ces passions où l'on trouve

…Vénus tout entière à sa proie attachée.

Mme Heurtey l'ignorait ; mieux éclairée, elle n'eût pas essayé de lutter contre cette force indomptable.

— Eh bien, mon fils ? dit-elle, espérant provoquer une réponse selon ses vœux.

André se redressa ; ce n'était plus le joli garçon aimable, bon enfant, facile à vivre, qui cédait volontiers par peur instinctive de

la discussion : c'était un homme qu'elle s'aperçut avec effroi n'avoir jamais connu ; pas plus qu'avant il n'était disposé à la lutte, mais il était prêt à la violence.

— Ma mère, dit-il, tu as tort de vouloir m'imposer des conditions. Tu aurais dû penser que peu de fils sont aussi respectueux, aussi tendres que moi, et me savoir gré de ma conduite, sans chercher à me surveiller de plus près. Je n'ai rien à promettre, n'ayant pas l'intention de me soumettre plus longtemps à ta règle claustrale.

Les lèvres de Mme Heurtey, devenues pâles, frémirent pendant un instant, sans qu'elle pût proférer une parole. C'était une femme autoritaire et rude, malgré le poli qu'elle avait acquis en ces dernières années.

— Alors, mon fils, dit-elle, si bas qu'il se pencha pour l'entendre, je ne pourrai pas te garder plus longtemps chez moi.

Sans rien dire, André tira sa clef de sa poche et la mit sur la table, entre sa mère et lui.

— Tu me donneras bien huit jours pour déménager ? fit-il avec un petit rire ironique et mauvais.

— André ! murmura Mme Heurtey, tu rougiras plus tard de cette triste nuit, de ce triste matin.

Il se détourna d'un geste impatient. Elle se leva et gagna la porte.

— Tu ne prends pas la clef ? fit-il un peu ému et inquiet en même temps.

— Je te laisse huit jours pour prendre une décision, répondit-elle en se retirant.

q

Chapitre 5

Resté seul, André essaya de réfléchir, mais une extrême fatigue nerveuse lui enlevait la possibilité de concentrer ses pensées ; avec un geste de renoncement, comme en présence d'un problème trop difficile, il se déshabilla à la hâte et se mit au lit. Moins d'une minute après, il dormait.

En se réveillant quelques heures plus tard, il aperçut la clef sur la table, et le souvenir de tout ce qui s'était passé depuis vingt-quatre heures lui revint avec force. Pendant qu'il faisait sa toilette, il tourna et retourna dans sa tête les éléments du problème sans arriver à une solution.

Il connaissait sa mère ; il savait quelle impitoyable rigidité se cachait sous sa tendresse ; il savait aussi quelle fermeté de résolution l'avait soutenue durant toute sa vie, et il se rendait compte que sur le chapitre des sorties nocturnes elle ne céderait pas. Était-il indispensable vraiment qu'il se brouillât avec elle irrémédiablement à cause de cela seulement ?

Vingt fois, il maudit la rigueur puritaine et les habitudes de province ; il envoya au diable ceux qui ne comprennent pas la vie moderne ; mais ces exclamations, qui soulageaient sa colère actuelle, ne changeaient rien à la situation : fallait-il rompre et s'en aller, au lieu de céder et rentrer au logis comme devant ?

— L'heure de Cendrillon et d'André Heurtey, avait dit Raffaëlle.

Il se sentit cinglé comme d'un coup de fouet, par le souvenir de la façon énigmatique dont elle avait prononcé ces paroles. Non ! il ne pouvait plus permettre qu'on le traitât en petit garçon ! Il s'en irait, le jour même…

Il devait revoir la jeune femme dans l'après-midi, après l'heure du travail ; il savait qu'elle ne serait pas seule ; mais elle trouverait bien moyen de lui jeter un mot pour l'avertir d'un nouveau tête-à-tête.

Au souvenir de ce qui s'était passé la veille, André se sentit pris de fièvre ; il lui semblait à peine que ce fut réel, tellement c'était imprévu.

Elle l'aimait, il en était sûr, – elle l'avait aimé longtemps, lui avait-elle avoué ensuite ; mais trop fière, se mettant à trop haut prix pour succomber dans une aventure banale, elle avait lutté avec elle-même tant qu'elle avait pu, et le mystère le plus profond devait couvrir leur liaison, car Raffaëlle se montrait très jalouse de sa réputation. Aucune femme de conduite douteuse n'avait franchi le seuil de son hôtel.

Elle recevait presque uniquement des hommes, mais ceux-là parmi les plus choisis. La finance, la politique et les arts se rencontraient chez elle ; il était bon d'y avoir été présenté. Tout le monde était avec elle d'une irréprochable convenance : entre hommes on se demandait bien un peu d'où tombait cette belle étrangère à l'accent si parfaitement parisien, mais au fond personne ne s'en inquiétait, et on la prenait telle qu'elle se montrait, riche, belle, correcte et intelligente. Une liaison avouée lui eût fait

perdre tout le prestige qu'elle avait acquis ainsi ; André n'avait rien à lui offrir en échange ; donc, le secret était indispensable. Lui-même l'aimait d'ailleurs si follement, qu'il eût été honteux de le laisser connaître, un amour sincère étant, parmi ceux qu'il fréquentait, la chose la plus ridicule qui se pût imaginer.

Mettre des lisières à sa passion, choisir des heures pour s'y livrer, être contraint de quitter Raffaëlle au moment où elle lui ouvrait ses bras… Impossible, absurde ! Si sa mère perdait la notion réelle de ce qui se peut et se doit, il en était bien fâché pour elle, mais il ne permettrait plus qu'on le traitât en petit garçon.

Avec des mouvements rageurs et saccadés, il empila quelques vêtements dans sa valise, la ferma, la boucla, et, jetant un regard de dédaigneuse pitié sur la clef restée sur la table, il prit le bouton de la porte.

Un coup de sonnette l'arrêta comme il allait ouvrir ; d'un geste dépité il lança la valise sur son lit. Quelle tyrannie, aussi, et quelle misère, cette chambre bloquée par le salon, d'où il ne pouvait sortir sans être vu ! Force lui serait maintenant d'attendre la sortie du visiteur malencontreux… ou de la visiteuse. Sa mère ne prenait-elle pas plaisir à recevoir une demi-douzaine de vieilles dames ennuyeuses qui n'en finissaient pas de s'en aller ?

Ce n'était pas la voix d'une vieille femme qui retentit dans la pièce voisine, mais celle de Niko Mélétis.

— Le diable l'emporte ! pensa André. J'avais complètement oublié que je lui avais dit de venir déjeuner avant d'aller au Noir et Blanc… Me voilà bien ! Maman va lui tirer les vers du nez…

Le bruit des voix s'était soudainement étouffé, et le jeune peintre entendit fermer la porte de la salle à manger. Il regarda sa montre.

— Midi ! faut-il que je sois bête pour avoir dormi si longtemps ! Aller déjeuner avec eux, à présent ? Pas commode ! Comment expliquer à Éliette mon sommeil prolongé ? Et puis, quelle tête maman va-t-elle me faire ?

Un gai soleil envoyait ses rayons jusque dans les carafes, qui projetaient sur la nappe de brillants arcs-en-ciel ; le visage sévère de Mme Heurtey portait une impression douloureuse, malgré le soin évident qu'elle prenait pour l'adoucir ; mais celui de sa fille, tourné vers Niko Mélétis, resplendissait de tendresse et de vie.

Elle était délicieuse dans sa franchise, sa simplicité, la bonhomie de son regard, de son sourire, de toute sa charmante personne. Un peu penchée en avant, elle déposait sur l'assiette de Mélétis les plus beaux radis du ravier, les choisissant comme si c'étaient des boutons de roses.

Le beau Smyrniote, appuyé au dossier de sa chaise, la regardait faire avec complaisance, amusé de la voir si bonne, si pleine d'attentions.

— Assez, mademoiselle Éliette, assez ? Vous ne voulez pas que je les mange tous ?

— Encore un, fit-elle en tenant suspendu par ses feuilles vertes un radis rose et blanc pareil à une fleur. Voyez comme il est joli !

Mélétis sourit et mordit à belles dents à même celui qu'elle venait de laisser tomber devant lui ; mais une quinte de toux le prit,

et d'un air las il s'appuya en arrière, pendant que le joli visage d'Éliette devenait pâle.

— C'est trop poivré pour moi, dit-il, lorsque sa toux se fut apaisée, je ne suis pas raisonnable… ni vous non plus, mademoiselle.

Éliette le regarda d'un air si navré, dans sa douceur presque enfantine, que Mélétis, en souriant, tapota paternellement la petite main posée sur le bord de la table, dans une attitude pleine de mélancolie…

— Voyons, mademoiselle Éliette, ne vous affligez pas ainsi ; ce ne sera pas encore pour cette fois ; vous me ferez manger quelques côtelettes saignantes de plus avant que je m'en aille en paradis.

La physionomie d'Éliette exprima une pitié tendre et profonde ; mais elle ne dit rien. Mme Heurtey allait appuyer son doigt sur le timbre pour sonner, lorsque André entra d'un air délibéré.

— Bonjour, maman, dit-il en baisant au front sa mère, sans affectation ; bonjour, Éliette ; bonjour, Niko ; tu as cru que je t'avais oublié ? Je vous demande pardon d'avoir dormi si longtemps ; il y a des jours où l'on est plus paresseux que d'autres…

Il s'assit et déplia sa serviette, comme à l'ordinaire. Mme Heurtey sonna, la bonne parut avec un plat fumant.

— Je te demande pardon aussi, Niko, dit-il, j'ai oublié de dire que tu viendrais déjeuner, et si tu n'es pas aussi bien traité que de coutume, tu ne t'en prendras qu'à moi seul.

— Je suis toujours bien traité, répondit le jeune homme. Je trouve même qu'on me gâte.

— On ne peut gâter ce qui est vraiment bon, monsieur Mélétis, dit Mme Heurtey, en faisant un effort pour se mêler à la conversation.

André comprit que la présence de sa sœur avait empêché toute conversation particulière entre sa mère et son ami, et s'en réjouit.

— Le vilain paresseux ! dit Éliette en le menaçant du doigt. Se lever à midi quand on n'a pas réveillonné ! Tu as donc été au bal ?

— Précisément ! fit André avec empressement.

Mélétis le regarda de côté et se mit sur-le-champ aux prises avec sa côtelette ; il devinait un mystère, bien qu'il n'osât encore soupçonner la vérité.

Le déjeuner fut assez terne. André essayait par instants de jeter quelques fusées de son esprit drôle et brillant ; Mme Heurtey disait à peine une parole de temps à autre ; Éliette était demeurée attristée, et Mélétis se sentait inquiet. Après son départ, la veille, il s'était fort blâmé de n'avoir pas insisté pour emmener son jeune ami ; depuis qu'il l'avait revu, il s'en blâmait beaucoup plus encore.

Après le café, qu'on prit à table, à l'ancienne mode, André passa dans sa chambre et revint aussitôt, son pardessus sur le bras.

— Viens-tu, Niko ? dit-il ; je suis un peu pressé ; j'ai un modèle à deux heures, et après t'avoir introduit à l'exposition, j'irai travailler à mon atelier.

— Je viens, répondit son ami, en prenant congé des deux femmes.

Lorsque la porte se fut fermée sur eux, Éliette poussa un soupir.

— Quel dommage ! fit-elle.

— Quoi donc ? répliqua Mme Heurtey, préoccupée de sa pensée unique, en se tournant vers sa fille avec inquiétude.

— Que ce pauvre Niko Mélétis soit phtisique ! condamné à mourir si jeune ! Tu ne trouves pas cela horrible, toi, maman ?

Mme Heurtey soupira, plus lourdement que sa fille.

— Mieux vaut parfois mourir jeune, dit-elle, et laisser un souvenir sans tache… comme ton père…

— Oh ! maman ! Mon père avait quarante-huit ans, et lui, M. Mélétis, c'est à peine s'il lui reste quelques années à vivre… Et il aime tant la vie ! Aussi nous tâcherons qu'il soit bien heureux, bien choyé, n'est-ce pas, maman ? Il n'a plus de famille, et c'est un frère pour André… dis, maman ?

— Certainement, répondit Mme Heurtey avec une sorte d'amertume.

La conversation d'Éliette lui semblait enfantine et vide, au point d'être intolérable ; elle se retira dans sa chambre sous un prétexte quelconque et laissa sa fille mettre en ordre, avec l'aide de la bonne, les reliefs du déjeuner ; car c'était une maison à la fois de bonne chère et de soigneuse économie.

q

Chapitre 6

La jeune fille s'en alla dans le petit salon, où rien ne parlait du drame intérieur de la nuit ; elle s'assit près de la fenêtre, attira à elle sa table à ouvrage, prit une broderie de soie aux tons effacés et se mit à tirer l'aiguille en rêvant.

Sa rêverie suivit la pente accoutumée et descendit dans la rue, accompagnant Mélétis. Elle songeait à lui volontiers et sans gêne ; la réserve pudique, naturelle ou obligée, dont s'entoure la pensée d'une jeune fille à l'égard d'un jeune homme, ne lui imposait aucune contrainte quand elle évoquait l'image de l'aimable garçon. N'était-il pas poitrinaire et condamné à mourir jeune ? Toute la poésie banale des romances, chantées par sa mère auprès de son berceau, faisait une auréole à la belle tête brune et passionnée de l'infortuné, condamné à voir si peu de fois encore le retour du printemps.

L'aventure romanesque qui avait causé le mal de Mélétis était bien faite pour attirer sur lui la sympathie, et ceux qui, après en avoir entendu le récit, ne venaient pas à lui la main tendue, étaient bien rares.

Il était né d'une mère française, fille de Français sans mélange, mariée à un Grec de Smyrne. Son père était mort jeune ; sa mère l'avait élevé, fils unique au milieu d'une nichée de filles. Dans cette atmosphère de tendresse, Niko était devenu l'enfant le plus volontaire, le plus despote et le plus doux qui se puisse imaginer.

Ses caprices faisaient loi dans sa famille ; mais il n'avait guère besoin d'exiger qu'on lui obéit : le charme vainqueur, l'irrésistible

câlinerie de ses manières, lui obtenaient d'avance ce qu'il souhaitait, et la possession d'une fortune considérable lui permettait de restreindre bien peu ses fantaisies. Malgré cette éducation singulière, il avait fait de bonnes études ; il parlait une demi-douzaine de langues, sans compter les dialectes de l'Orient, et s'était nourri, dans l'original, de la fleur de toutes les littératures. Libre de se choisir une carrière, il penchait vers la diplomatie, lorsque, à la veille de la guerre franco-allemande, il perdit sa mère.

Aux premières nouvelles de nos désastres, encore sous le coup de sa douleur filiale, Niko se sentit Français jusque dans les moindres fibres de son être ; il avait dix-huit ans, toute la sève généreuse de la jeunesse bouillonnait en lui. Sans vouloir rien écouter, il se fit naturaliser Français et s'engagea dans l'infanterie de marine. Il espérait avoir le temps d'apprendre le métier de soldat pendant que son navire gagnerait la mer du Nord.

On sait comment le personnel de l'escadre fut versé dans l'armée de terre. Sous les ordres du général Chanzy, le jeune Smyrniote, qui ne connaissait que les eaux tièdes de l'Archipel, fit, vêtu de toile, la campagne de la Loire, et, après Patay, tomba une nuit, avec une blessure légère à l'épaule, brisé de faiblesse et de lassitude, sur un tas de neige, au bord d'une route.

Un brave homme de curé, qui cherchait des blessés avec sa carriole, le trouva le lendemain matin, le prit, l'emmena chez lui et le mit dans son lit. Niko avait sur lui des lettres d'une sœur, de quinze ans plus âgée que lui, et devenue chef de famille ; le curé connut ainsi l'origine du pauvre garçon délirant et grelottant, qui se débattait contre les ennemis le jour et la nuit. Le nom de Xandra, qu'il avait pris pour celui d'une maîtresse, fut celui qu'il écri-

vit sur l'enveloppe destinée à porter la douleur la plus cruelle dans la famille Mélétis.

Comment la sœur aînée parvint-elle à accomplir son héroïque voyage de compassion fraternelle ? C'est ce qu'il faudrait pouvoir raconter dignement ; elle arriva cependant, et la paix ayant été signée dans l'intervalle, elle emporta son cher Niko, toujours délirant et mourant, jusqu'aux eaux bleues qui baignaient leur villa de Smyrne.

Il mit dix-huit mois à revenir à la vie, et de ces dix-huit mois, quatre furent employés à le promener lentement sur le Nil ; sa blessure était en elle-même sans gravité, mais la double pleurésie qu'il avait contractée dans la neige avait laissé de telles traces que tout autre, moins vigoureux, fût mort depuis longtemps. On le guérit, on le crut sauvé, mais son mal devait reparaître souvent, pour de longs intervalles, le laissant à chaque reprise plus languissant.

Le propre de Niko Mélétis n'était pas une patience à toute épreuve : il échappa un jour à la surveillance inquiète de ses sœurs et s'embarqua pour la France, où il avait une nombreuse famille du côté de sa mère. Bien accueilli, choyé partout, à cause de lui-même et aussi de son patriotisme, il ne voulut plus retourner chez lui que de temps en temps, contraint par la souffrance. Désireux de savoir à quoi s'en tenir sur sa santé, il interrogea l'un après l'autre trois médecins célèbres, dont un illustre : leur avis fut celui du docteur de sa famille, du médecin du Caire qui l'avait envoyé sur le Nil, bref celui de toute la Faculté : Mélétis était atteint de phtisie et devait se résigner à vivre tout au plus quelques années encore.

Cette certitude n'assombrit pas outre mesure la bonne et brillante nature du jeune homme.

— Si je n'ai que peu de temps à vivre, se dit-il, inutile d'ébaucher un commencement de carrière et de perdre mon temps avec mes forces à des débuts qui n'auraient pas de suite. Je vais tâcher d'être heureux et de me faire beaucoup aimer, afin d'être beaucoup pleuré.

Dans l'intervalle ses sœurs s'étaient toutes mariées, à l'exception de Xandra, et quoique leur affection fraternelle fût aussi profonde, elle était devenue moins exclusive ; il était libre de vivre à sa guise, et il en profita.

Il en abusa même, mais c'était ce qu'Éliette ne savait pas. Mélétis eut des bonnes fortunes dans tous les mondes, prit pour l'amour ce qui n'en était même pas l'ombre, et se consola de nombreux mécomptes, en constatant qu'au moins il ne s'ennuyait pas. Un soir, dans une soirée de finance, il avait rencontré André et s'était pris d'amitié pour lui. L'amitié de ce charmant garçon, condamné à disparaître si tôt, n'était pas une chose à dédaigner ; André, flatté, éprouva bientôt pour lui une affection très sincère, et depuis, ils partagèrent les mêmes plaisirs et les mêmes travaux : ceci veut dire que Niko, étendu sur le divan de l'atelier, fumait des cigarettes pendant que le jeune peintre travaillait.

Au bout de deux ou trois mois, André amena son ami chez sa mère ; non sans une certaine hésitation d'abord, car Mélétis était riche, et l'intérieur familial était modeste. Mais Niko fut saisi dès le premier instant par le parfum patriarcal de cette vie honnête ; les soins de ses sœurs, la tendresse de sa mère avaient laissé au

fond de lui des regrets et des aspirations qu'il était loin de satisfaire dans son existence actuelle.

Le frais visage d'Éliette, sa naïve admiration, la gaieté qu'elle apportait dans cette maison, sans elle austère, et même la simplicité un peu rigide de Mme Heurtey, le charmèrent par contraste avec les femmes qu'il voyait le plus dans l'intimité, et il prit l'habitude de passer souvent avec elles la soirée du dimanche. C'est ce qu'il appelait se retremper dans le sein de la famille. En de telles occasions, il apportait souvent quelques friandises orientales, envoyées tout exprès de Marseille, parfois de Smyrne même ; mais il lui arriva aussi d'apporter vulgairement des marrons, et ces jours-là ne furent pas les moins joyeux.

Mélétis brillait comme un astre de première grandeur dans le ciel d'Éliette. Elle s'était attachée à lui par la pitié d'abord, puisqu'il devait mourir. Et puis, il était si beau, avec son visage oriental, ses longs yeux noirs, ses cheveux brillants, avec ses gestes souples et onduleux !

Éliette avait connu chez une de leurs amies un lévrier d'Écosse, au poil noir et pareil à de la soie floche, aux yeux tendres et rieurs, tout jeune et déjà très grand, mince et long, aux mouvements si doux qu'il semblait ne jamais déplacer en une fois qu'une portion de lui-même.

— C'est tout comme M. Mélétis, avait-elle dit en le caressant.

On avait ri, on l'avait plaisantée sur cette singulière comparaison, mais elle n'en avait pas moins conservé sa prédilection pour le beau lévrier. Avec cela, pas l'ombre d'embarras, pas la moindre idée romanesque ; on ne saurait aimer autrement que comme un frère un homme qui doit mourir, quand cet homme, surtout, est

l'ami de votre frère ; et puis, la fortune de Niko le faisait graviter si loin ! exactement comme les étoiles, dont on ne saurait approcher.

D'ailleurs, Éliette était essentiellement pleine de bon sens et de raison.

Mais elle avait vingt ans, et Niko incarnait pour elle la double poésie de l'Orient et de la mort.

Aussi, elle y songeait comme on songe aux roses qui se faneront, aux étés qui finiront, à la jeunesse qui s'en ira, et elle aimait les roses, les étés et la jeunesse.

q

Chapitre 7

Dans la rue, André avait pris une allure assez rapide pour que Mélétis fût obligé de l'arrêter au bout d'un instant.
— Tu m'essouffles, lui dit-il, je n'ai pas des poumons capables de jouer à ce jeu-là. Si tu es pressé de te débarrasser de moi, dis-le. Je suis parfaitement en état d'aller au Carrousel tout seul et de payer mon entrée !

— Je te demande pardon, fit André en ralentissant le pas ; je songeais à tout autre chose.

— Tu croyais galoper vers le boulevard Pereire ? dit Mélétis sans plaisanter.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

André s'était arrêté net en prononçant cette phrase d'un ton bref.

— Parce qu'il m'a semblé hier soir que j'avais agi comme un ami discret en me retirant ; je me demande aujourd'hui si j'ai agi comme un ami véritable.

André recommença de marcher, d'une allure plus raisonnable, et ne répondit pas.

— C'est moi qui t'ai présenté chez Mlle Solvi, continua Mélétis, et je commence à m'en repentir.

— Tu y vas bien, toi ! répliqua brusquement le jeune peintre.

— Oh ! moi, je vais partout ; c'est même, je crois, ce qui constitue ma position sociale. Mais ce n'est pas la même chose…

Comme André ne disait rien, il ajouta :

— Moi, je n'en suis pas amoureux.

— Tu l'as été, tu me l'as dit !

— Amoureux signifie bien des choses différentes, mon cher ami. J'ai été amoureux de Raffaëlle…

André fit un mouvement d'humeur à cette appellation familière, et Niko s'en aperçut, mais continua imperturbablement :

— … Comme on l'est d'une très jolie personne appartenant à un monde où l'on peut espérer de se plaire et de s'oublier réciproquement sans qu'il en résulte de drame ou de tragédie…

— Ce n'est pas ainsi que tu me parlais de Mlle Solvi dans ce temps-là, interrompit André sèchement.

— Tu voudras bien te rappeler qu'à cette époque-là je t'en ai parlé le moins possible, riposta Mélétis d'un ton qui n'admettait pas de réplique. J'allais chez elle, comme beaucoup d'autres, je t'ai proposé de t'y présenter, parce que c'est une maison intéressante, curieuse même ; tu n'es plus un enfant, et comme, après tout, il ne s'agissait pas d'un mariage… je croyais que tu avais assez de jugement pour tirer toi-même tes conclusions…

— Et maintenant, paraît-il, je n'ai plus assez de jugement pour…

— Pour quoi ? demanda Mélétis en s'arrêtant. Remarque bien, reprit-il en voyant André garder le silence, que tu me cherches querelle, au lieu de me remercier d'être si gentiment parti hier soir…

— On ne te l'a pas demandé ! fit André avec humeur.

— Je n'en ai que plus de mérite… Voyons, André, qu'y a-t-il ? Car il y a quelque chose…

— Il y a, s'écria le jeune homme sans y prendre garde, que ma mère m'a fait une scène abominable ce matin.

— Mme Heurtey ? Tu me surprends ? Je ne la croyais pas de celles qui font des scènes ? Et à quel propos ?

— Parce que je n'étais pas rentré… S'apercevant de son imprudence, il se reprit et ajouta : … assez tôt cette nuit. Te figures-tu un garçon de mon âge surveillé comme un gamin ?

— Auparavant, fit Mélétis, en était-il de même ? Il me semble que tu as ta clef ?

André se mordit les lèvres. Son ami le regardait du coin de l'œil avec une finesse malicieuse. Le manège de Raffaëlle ne lui avait point échappé ; si détaché qu'il en fût, à présent, si peu épris qu'il en eût été, il avait gardé de son ancien désir de galanterie avec la jeune femme un peu de la rancune que les hommes éprouvent pour la femme qui n'a pas voulu comprendre ou agréer leurs attentions. La pensée qu'André avait réussi lui inspirait à la fois une très légère dose d'envie, un soupçon de crainte et une certaine compassion, car il ne le supposait pas de force à lutter de ruse et d'habileté avec une aussi redoutable adversaire. Quel que fût le but de Raffaëlle, et il ne la croyait pas capable d'agir sans but, André ne sortirait de ses mains que lorsqu'elle le voudrait bien, et pas sans blessures.

Cette réflexion lui inspira l'idée de faire un peu de morale à son ami, s'il en était temps encore, et malgré l'inutilité avérée de toute morale adressée à un homme amoureux.

— Écoute, dit-il, jusqu'ici tu as été fort raisonnable, et tu t'en es bien trouvé. Pourquoi changerais-tu de manière de vivre ?

André répondit par un mouvement d'épaules si expressif, que Niko comprit à peu près tout ce qui lui restait à comprendre.

— En ce cas, dit-il, tu feras comme tu voudras. Seulement, continue de travailler, parce que le travail, vois-tu, cela ne se quitte pas pour se reprendre à volonté. Et il y a déjà longtemps que tu n'as fait quelque chose de vraiment bien.

— Qu'est-ce que tu en sais ? riposta André, piqué dans son orgueil d'artiste jugé par un homme étranger au métier. Tu ne t'y connais pas !

— Quand je dis que c'est bien, tu trouves que je m'y connais ! fit Mélétis avec une parfaite philosophie. Que je m'y connaisse ou non, je te dis que depuis… depuis quatre ou cinq mois, tu n'as rien fait qui vaille. À présent, j'espère que l'inspiration va te revenir. Non, ne m'accompagne pas, merci. Tu n'es pas en train de causer, moi non plus. J'irai dîner chez ta mère dimanche. Tâche de t'y trouver, autrement tu mettrais mon amitié dans une situation bien embarrassante.

Il s'éloigna d'un pas indolent, laissant André le regarder avec un mélange d'humeur et d'affection.

— C'est bien à lui de me chapitrer ! pensait le jeune peintre, lui qui mène une vie de bâtons de chaise… Je voudrais bien savoir ce qu'il dirait, si sa mère l'obligeait à rentrer tous les soirs !

André prit le chemin de son atelier, mais son ami l'avait dit : il n'était capable d'aucun travail ce jour-là, pas plus que les jours précédents. Il congédia son modèle et essaya de trouver un fond pour une étude plus ancienne. À quatre heures et demie, n'ayant fait que gâter une chose déjà mauvaise, il rangea ses pinceaux et s'en alla à l'hôtel du boulevard Pereire.

q

Chapitre 8

Le valet de pied qui lui ouvrit avait l'air impassible d'un domestique bien stylé. Dans le vestibule, il croisa la femme de chambre de Mlle Solvi, qui ne sembla pas se douter de sa présence. André, peu accoutumé à de telles façons, s'était déjà demandé quelle at-

titude il devait prendre vis-à-vis de ces gens ; rassuré, il entra dans le salon où la veille il avait engagé une part de sa vie, peut-être sa vie tout entière.

Raffaëlle n'était pas là ; à peine rentrée, – car il avait rencontré le petit coupé attelé d'un cheval de premier ordre, mais sans étalage de luxe, – elle avait dû passer dans sa chambre. Il l'entendait, à travers la double portière qui servait de clôture entre les deux pièces, donner à demi-voix des ordres à sa camériste, et une impatience nerveuse, maladive, courait dans la chair d'André, crispant ses nerfs jusqu'à lui donner envie de pleurer.

On sonnerait tout à l'heure, bien sûr, et il n'aurait pas eu le temps de lui dire un mot… Elle savait qu'il était là, pourquoi ne venait-elle pas à lui ? Elle devait avoir hâte de le voir, ou bien, alors, c'est qu'il n'aurait été pour elle qu'un jouet… Cette idée semblait à André encore plus douloureuse que l'attente.

Énervé, excité, fiévreux, il marchait à pas lents dans le salon, se heurtant aux objets bizarres et précieux qui le remplissaient ; il s'accouda un instant sur le piano à queue, dont les cordes rendirent un son plaintif, et reprit sa marche, comme s'il avait été cinglé d'un coup de fouet, craignant de briser quelque chose dans cette maison où il se sentait plus mal à l'aise qu'il ne l'avait jamais été nulle part.

Le timbre de la porte d'entrée résonna ; André s'arrêta court, avec une incroyable colère qui lui fit passer dans la bouche une saveur étrange, pareille à celle du fer ou du sang. Il attendit l'intrus en tournant le dos, pour essayer de gagner une seconde et de se composer un visage… Au bout d'un instant, qui lui parut interminablement long, le domestique entra à pas pressés de ses es-

carpins sans bruit, et déposa sur une petite table basse, auprès du fauteuil de Raffaëlle, un énorme bouquet de roses blanches. Une carte, nichée dans les fleurs, s'en échappa et tomba à terre ; le domestique la ramassa et la mit en évidence sur le bouquet, puis sortit.

— C'est moi, dit André, qui aurais dû lui envoyer des fleurs ! Je suis stupide !

Le bouquet l'obsédait, la carte le tentait ; il s'approcha et, presque sans le vouloir, la lut à l'envers : Niko Mélétis !

Il envoyait un bouquet blanc à Raffaëlle. Était-ce ironie ou politesse ? Politesse, certainement, mais pourquoi blanc, aujourd'hui précisément ? Bien des fois il s'était fait précéder par des fleurs, mais il ne les choisissait pas de cette couleur virginale…

André haussa les épaules et se remit à marcher, en regardant autour de lui.

Le salon était véritablement luxueux et, malgré quelques légères fautes de goût, véritablement artistique. Les rideaux et les portières de satin d'une couleur indécise, flottant entre le rose et la feuille morte, étaient couverts de broderies où la chenille, l'or, l'argent et la soie se mêlaient en enroulements capricieux, semblables à des feuillages ; de grands pans de peluche d'un vert bronzé, léger et mourant, avec des reflets sombres comme la profondeur des forêts à l'automne, servaient de doublure et faisaient un contraste très harmonieux. Les fenêtres voilées de dentelle écrue, d'un ton doux, jetaient un jour doré sur quelques tableaux de choix suspendus aux murs, recouverts d'une peluche pareille à celle des rideaux, où l'or des cadres éclatait avec une somptuosité rare. C'était à la fois le salon d'une femme très riche et d'une per-

sonne ayant son originalité. André avait vu cela cent fois ; jamais il n'avait été autant frappé par l'arrangement ingénieux de cette demeure, ni par le luxe qui s'y déployait.

— Elle possède donc vraiment une très grande fortune ? se dit-il, presque malgré lui.

Dans l'écartement des portières, il vit apparaître Raffaëlle, qui lui sourit sans entrer. D'une main elle retenait l'étoffe brodée, l'autre pendait à son côté sur sa robe de laine rose pâle, admirablement harmonisée avec le salon ; elle portait des bijoux d'argent mat sur de vieilles dentelles rousses. Ses cheveux noirs, fins et souples, qui frisaient naturellement sans perdre leur brillant, ses yeux noirs, ses lèvres rouges, tout cela faisait un tableau exquis, dont l'artiste fut aussi frappé que l'amant.

— Tout seul encore ? dit-elle sans lâcher les plis de la portière.

Il brûlait de courir à elle, de la saisir dans ses bras, de s'assurer qu'elle était bien à lui. Dans ce cadre, dans ce costume, il n'était plus si sûr qu'elle fût à lui ; la clarté du jour, sans dissiper le souvenir des ivresses de la nuit, les rejetait dans une sorte d'obscurité, comme la lumière du soleil pose de grandes ombres au pied des murs éclatants.

— Seul, répondit-il sans oser s'avancer, car la femme de chambre pouvait se trouver dans la pièce voisine sans qu'il le sût.

Raffaëlle laissa enfin retomber les plis du rideau et fit deux pas en avant. Il avait couru à elle et baisait follement ses mains.

— Ah ! je vous aime, je vous aime ! murmurait-il sans savoir ce qu'il disait.

Au contact de cette peau délicate, il retrouvait la sensation de la réalité.

Elle se contenta de sourire et baisa si rapidement la joue du jeune homme, incliné sur sa main, qu'il sentit à peine le frôlement de deux lèvres fraîches ; puis elle se dégagea et se trouva debout devant la cheminée.

— Des fleurs ? fit-elle. Oh ! ce n'était pas la peine. J'attends de vous mieux que des fleurs !

Elle leva la tête en parlant, et son regard plein d'orgueil rencontra celui du jeune homme ; puis elle lut la carte et fronça un peu le sourcil.

— Mélétis ? Vous ne lui avez rien dit, j'espère ? fit-elle, en se tournant vers André avec une vivacité un peu rude.

— Rien du tout, je vous le jure !

— Enfin, si ça l'amuse… Elles sont belles, ces roses…

Elle sonna et fit emporter le bouquet par le domestique, qui le rapporta sur-le-champ dans un cornet de cristal. André, ne sachant que faire de lui-même, regardait le tableau de Corot qui était la lumière intérieure de ce salon.

— Asseyez-vous là, dit Raffaëlle en lui montrant un pouf, en face d'elle ; asseyez-vous, qu'on vous voie…

Il avait obéi, mais le siège était si bas qu'il put se laisser glisser à demi, presque agenouillé.

— Raffaëlle, fit-il, en lui tendant les bras.

— Chut ! répondit la jeune femme en mettant un doigt sur ses lèvres. Ne savez-vous pas que toutes les portes sont ouvertes ? ajouta-t-elle en souriant.

André avait grande envie d'envoyer au diable les portes ouvertes, mais il n'osa. Cette maîtresse nouvelle, dans ce cadre somptueux, lui inspirait un sentiment fort différent de ce qu'il avait ressenti jusque-là dans ses liaisons ; il se savait bien à elle, et n'était pas tout à fait sûr qu'elle fût il lui. Jusqu'alors, il avait éprouvé le contraire.

— On peut venir, fit-il tout bas avec impatience ; pendant que nous sommes seuls, dites bien vite quand je pourrai vous revoir…

— Mais… tous les jours ! répondit-elle avec une coquetterie consommée.

— Pas ainsi… vous revoir… comme hier.

Elle se redressa un peu dans son fauteuil et prit un air froid.

— Hier, dit-elle, a été un de ces moments qui valent toute une vie… Ce ne sont pas des impressions qui se puissent renouveler…

— Comment ! s'écria André, vous voulez…

— Ne parlez pas si haut, et ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, répondit-elle avec une urbanité souriante qui acheva d'exaspérer le pauvre artiste. J'ai dit que des rencontres comme celle d'hier font époque dans une existence, et que ce serait un crime de les rendre banales en les multipliant. D'ailleurs, le soin de ma réputation a des exigences dont vous n'avez pas l'air de vous douter, mon ami. Pour qu'hier arrivât, il a fallu un concours

de circonstances que je n'ai pas à vous expliquer, mais qu'il me serait impossible de reproduire une seconde fois.

La physionomie d'André s'était assombrie à tel point, que Raffaëlle eut peur d'avoir dépassé le but.

— Nous nous verrons ailleurs, conclut-elle, avec un radieux sourire, qui eut aussitôt son reflet sur le visage du peintre. Mais rarement, oh ! très rarement…

— Mais bientôt, dites ? Je ne puis vivre sans vous, à présent, Raffaëlle, vous m'êtes devenue aussi nécessaire que l'air et la lumière.

— Une vraie passion, alors ? demanda-t-elle en se penchant vers lui.

— Oh ! oui ! une vraie !

La voix d'André tremblait ; il saisit les poignets de la jeune femme et la contraignit d'approcher son visage. Au moment où leurs lèvres se touchaient, le timbre retentit. Raffaëlle se rejeta en arrière avec un trouble qui n'était pas joué et une rougeur qui n'avait rien de factice.

— Voyez à quoi vous m'exposez ! dit-elle à demi-voix. Allez-vous-en ; sinon, avec la figure que vous avez, dans deux heures, tout Paris saura la vérité !

— Je vous en supplie, murmura André, dites quand ? où ?

Le pas d'un homme lourd et content de lui-même résonna sur les mosaïques du vestibule ; André s'était levé et retourné ; il salua Wueler, financier bien connu, qui lui avait acheté un tableau, et qu'il espérait décider à lui en acheter d'autres.

Il n'y avait plus pour le jeune artiste aucun espoir d'obtenir un mot de Raffaëlle, car le collectionneur de toiles modernes faisait d'interminables visites ; le timbre résonna encore, André ne savait à quoi se décider, lorsque Mélétis entra.

D'un coup d'œil, Niko sut tout ce qu'il voulait savoir. Vainement Heurtey, qui s'était rassis, prit un air indifférent et détaché de tout ; vainement Raffaëlle entama dans toutes les règles le siège du banquier collectionneur, avec la science d'une dame patronnesse qui veut obtenir des fonds pour une œuvre de charité. Mélétis possédait la finesse d'un Asiatique, jointe à l'habitude du monde d'un Français bien élevé, et rien ne put le tromper.

Paresseusement assis dans un grand fauteuil, il se donnait le plaisir de la comédie : ses yeux longs et veloutés se promenaient de l'un à l'autre, avec les dehors d'une indifférence de bon ton. En réalité, il s'amusait « plus qu'à la Comédie française », disait-il à ses heures d'épanchement, et c'était beaucoup, car il considérait la Comédie française comme une des manifestations les plus brillantes du génie artistique de la France.

Trouvant qu'elle avait assez favorisé l'amateur de tableaux, Raffaëlle se tourna vers Mélétis, qui de spectateur devint acteur, sans déplaisir.

Elle le remercia de son bouquet d'abord, puis lui demanda son opinion sur le Blanc et le Noir, alors dans toute la fraîcheur d'une glorieuse exposition ; et, d'un mot, elle rappela sans affectation l'héroïque imprudence du jeune Smyrniote au moment de la guerre, de façon à provoquer un mouvement d'attention sympathique chez le banquier, et enfin elle s'adressa à André qui restait muet, avec une expression rageuse.

— Vous n'avez rien envoyé au Blanc et Noir, vous, monsieur Heurtey ? dit-elle : le pinceau vous suffit ? Vous devriez pourtant essayer, vous qui possédez à un si haut point les qualités de grâce et d'harmonie indispensables au dessin !

Elle continua, mêlant les trois hommes à la conversation, contraignant André à répondre et même à sourire, jusqu'au moment où de nouveaux visiteurs se présentèrent.

Le jeune peintre se leva alors, et Niko l'imita. Accompagnés d'un joli regard et d'une poignée de main ferme et franche, les deux amis se trouvèrent dans la rue.

— Quelle incomparable virtuose ! dit Mélétis. Elle a une façon irrésistible de se jouer de vous ; elle vous effleure à peine, et l'on vibre comme un Stradivarius. C'est prodigieux ce qu'elle a fait sortir de Wueler ! Elle lui aurait vendu un tableau si elle en avait eu un à placer. Mais toi, mon pauvre André, tu es un médiocre instrument ; tu sonnes creux : tu n'es pas digne aujourd'hui d'être torturé par ces mains charmantes !

— Je ne suis pas en train, tu me l'as dit tantôt, fit Heurtey d'un ton bourru ; excuse-moi, j'ai mal à la tête.

— Cela se voit ! répliqua Mélétis avec une compassion où l'ironie n'entrait que pour moitié. Bonsoir, mon pauvre ami.

André prit machinalement le chemin de la place Vintimille ; il se trouvait dans un état d'esprit bizarre, fait principalement de désappointement, et qui, par instants, lui donnait presque envie de pleurer comme un enfant.

L'attitude de Raffaëlle l'avait d'abord bouleversé, puis consterné. Cette nuit, dont le souvenir le faisait frissonner encore, n'au-

rait-elle donc pas de lendemain ? Elle avait vaguement promis de le revoir, mais n'était-ce pas pour se débarrasser de ses instances ? Pourquoi ? Elle ne l'aimait donc pas ? Et lui l'aimait… oh ! oui ! il l'aimait ! de toute la passion sensuelle qu'il pouvait ressentir, doublée par l'orgueil satisfait et par on ne sait quel besoin de tendresse que tous les hommes dont le cœur n'est pas absolument mauvais apportent dans leurs liaisons amoureuses.

Raffaëlle avait trompé toutes ses aspirations ; André se retrouvait seul, comme la veille, plus seul cent fois, de même qu'après l'éblouissement d'un feu d'artifice, les yeux perçoivent d'une façon plus intense le noir de la nuit. Il avait besoin d'être consolé et regrettait d'avoir quitté Mélétis ; ils auraient pu dîner ensemble, finir la soirée dans quelque théâtre. Qu'allait-il faire des heures jusqu'au lendemain ?

Machinalement, il mit la main sur sa poche et toucha la clef !

La clef ! C'était là le salut, la consolation, la tendresse ! Il avait bien besoin maintenant de cette liberté entière dont il n'aurait pas l'usage ! Au souvenir du visage de sa mère, tiré par l'angoisse, pâli par l'insomnie, André éprouva un remords très sincère.

Pauvre maman ! c'est pourtant vrai qu'elle avait passé une nuit terrible ! Au premier choc, il n'avait pas voulu le comprendre ; mais à présent qu'il s'en rendait compte, il s'expliquait qu'elle l'eût mal reçu ! Et il avait failli s'en aller de la maison, quitter toutes les douceurs de cet intérieur où il était roi… Il avait perdu la tête, assurément.

André était un excellent garçon, gâté par l'admiration exclusive de sa sœur, par les succès précoces de sa jeunesse, par tout ce qui résulte d'un certain talent, d'une jolie figure et d'un ai-

mable caractère ; mais son cœur était tendre et bon, lorsqu'il n'était pas en conflit avec la domination impérieuse, féroce, de ses passions. Il se sentit aussi affligé que honteux de la scène du matin, et résolut de faire tous ses efforts pour en effacer le souvenir.

Il entra chez un pâtissier et fit envoyer des friandises à Mme Heurtey ; chez un marchand de primeurs, où il remplit une corbeille de fruits délicats ; puis chez une fleuriste, et se chargea lui-même d'une gerbe énorme de fleurs, non sans un souvenir amer à l'adresse des roses blanches de Mélétis. Ayant ainsi préparé les voies, il grimpa allègrement l'escalier, puis ouvrit d'une façon bruyante et triomphale, avec la clef qui représentait en ce moment la paix domestique.

Dans la salle à manger, il voyait Éliette mettre la dernière main au couvert ; elle tourna la tête et l'aperçut derrière son bouquet.

— Eh ! frère ! dit-elle, quelle fête crois-tu donc avoir à souhaiter aujourd'hui ? Tu t'es trompé, personne ici n'a droit à de si belles fleurs !

— Maman a toujours droit à ce qu'il y a de plus beau au monde ! répondit André avec une chaleur sincère. Où est-elle ?

— Dans sa chambre, qu'elle n'a pas quittée depuis le déjeuner. Elle a, je crois, mal à la tête.

Éliette avait détourné les yeux en parlant ; peut-être avait-elle deviné quelque chose de la triste veille de la nuit.

André frappa à la porte avec la timidité d'un aspirant au baccalauréat lorsqu'il paraît devant ses juges, sentiment qu'il n'avait

pas éprouvé depuis bien des années. Il entra, le pas incertain, les yeux pleins de prière. Mme Heurtey, allongée dans son fauteuil, s'était redressée.

— Maman, dit-il, j'ai été méchant, je ne le ferai plus. Veux-tu m'embrasser ?

Il déposa son bouquet sur les genoux de Mme Heurtey en prononçant cette formule enfantine d'excuse et de regret, et se pencha – non sans un peu d'inquiétude – pour recevoir le baiser demandé.

Sa mère posa ses deux mains sur les épaules de l'enfant devenu homme et qui lui donnait des soucis d'homme ; sans répondre, elle plongea ses yeux graves dans ceux d'André pour y lire la certitude de la sincérité.

Il supporta vaillamment le regard ; en ce moment, il ne songeait absolument qu'à sa mère et à la peine qu'il lui avait causée ; son désir le plus ardent de l'heure présente, – il n'en avait jamais qu'un à la fois, mais à celui-là il appartenait tout entier, – était de recevoir le pardon de cette bouche austère, et l'étreinte de ces bras qui l'avaient bercé quand il était petit.

— Alors, tu restes ? fit Mme Heurtey en le tenant toujours à une petite distance. Tu as réfléchi ?

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, ma mère chérie. J'étais fou, je crois bien, ce matin ! Dis-moi que tu me pardonnes, je t'en prie !

— Je te pardonne, dit lentement la veuve, mais ne recommence pas.

Ces paroles avaient été prononcées d'une façon si grave qu'André en fut tout secoué et même plus ennuyé qu'ému ; le bon garçon était du nombre considérable de ceux qui veulent bien avouer leurs fautes, à condition qu'on ne leur en reparlera pas et qu'elles n'entraîneront pas pour eux de conséquences désagréables. Satisfait pourtant, au fond, de voir la paix rétablie, il embrassa sa mère à plusieurs reprises, la fit lever de son fauteuil et l'emmena en triomphe au salon, où il l'installa près de ses fleurs.

— Et puis, ce soir, je vous emmène au théâtre, dit-il, lorsque Éliette vint les trouver.

— Ce soir ? dit Mme Heurtey. Je suis bien fatiguée, et j'aimerais mieux aller me coucher.

Tout à coup elle s'avisa que laisser à son fils la disposition de la soirée solitaire serait peut-être une imprudence, et elle se reprit :

— Si cependant cela vous amuse tous deux…

Éliette la regardait avec un sourire plus éloquent que toutes les prières.

— Eh bien ! nous irons, conclut-elle.

Ses deux enfants l'embrassèrent, un sur chaque joue, comme au temps de leur enfance. Le dîner fut gai ; jamais André n'avait montré un esprit plus drôle et plus naturel. Mme Heurtey souriait, riait même, de temps en temps, mais au fond de son âme grondait la redoutable question : Est-ce une fausse alarme, ou bien l'heure présente n'est-elle qu'un moment de repos entre deux orages ?

Chapitre 9

Raffaëlle se laissait habiller en songeant, et sa songerie lui procurait l'émotion douce qui suit les grands succès.
Pendant que sa femme de chambre, – personnage sage et mûre, vieille fille invétérée, pleine de mépris pour les erreurs de la chair et de considération pour les profits qui en résultent, – tournait en silence autour d'elle, accomplissant avec la gravité d'une prêtresse les rites sacrés de la toilette, Raffaëlle se disait qu'avec André elle avait bien engagé la partie.

Que voulait-elle, en réalité ? Rien de plus que ce que veulent bien d'autres femmes non mariées, à tous les degrés de l'échelle sociale : se marier.

Ce n'était pas une fantaisie datée de la veille, c'était le vœu de sa vie tout entière. Son enfance besogneuse lui avait fait l'effet d'un mauvais rêve ; par penchant naturel elle aspirait à la considération qui s'attache à l'épouse, elle souhaitait aussi la fortune, bien entendu : le mariage seul pouvait lui donner tout cela à la fois. À partir de l'âge de quinze ans, tous ses efforts avaient tendu vers ce but unique, et si elle n'avait pas réussi, elle pouvait se dire que ce n'était faute ni de volonté ni d'habileté savante.

Trop savante, peut-être ? Une fois, deux fois, Raffaëlle avait échoué au moment où elle se croyait sûre de la réussite ; elle s'était vue orpheline, à la veille de ses vingt ans, condamnée à

donner toute sa vie peut-être les odieuses leçons de musique à peine payées…

Une colère l'avait prise alors, et elle avait accepté la fortune, sans le nom, d'un homme riche et sceptique. Elle s'était vendue, mais très cher, avec une sorte de rage contre le monde qui ne voulait pas lui donner tout ce à quoi elle avait droit.

Même dans cette aventure, elle avait à peu près sauvé les apparences ; peu de personnes d'ailleurs s'inquiétaient d'une fille sans fortune et sans famille, sans amis même, car elle était alors aussi hautaine que pauvre. Ceci se passait à Marseille une dizaine d'années auparavant. L'homme était mort, Raffaëlle avait gardé l'argent, et, quittant le Midi, elle était venue à Paris.

Elle n'avait pas renoncé au mariage, et pensait trouver parmi les gens de mondes si divers qu'on peut rencontrer dans une capitale, un homme de talent, fût-il sans fortune, dont elle ferait un époux convenable. Elle s'aperçut bientôt qu'avec ses goûts de luxe, ce qui suffisait pour elle ne suffirait pas pour deux ; elle voulait un cadre pour sa beauté, complètement épanouie, pour son charme irritant et subtil. Elle comprit qu'elle ne s'était pas vendue assez cher.

Cela pouvait se réparer ; il serait toujours temps de finir par le mariage. Raffaëlle s'arrangea une existence qui ne ressemblait à aucune autre. Pendant une période de deux années, elle ne sortit jamais que de façon à pouvoir être suivie, ne reçut que toutes les portes ouvertes, ne distingua personne et fut très sévère dans le choix des hommes qu'elle consentit à admettre chez elle.

C'était une originalité : les viveurs élégants voulurent être présentés à cette personne extraordinaire, qui n'appartenait ni au

monde ni au demi-monde, et qui vivait si correctement. On s'informa : la seule personne qu'elle connût lors de son arrivée à Paris, était une ancienne cantatrice, devenue professeur de chant, en possession de la considération générale. Celle-ci ne put dire que ce qu'elle savait : elle avait donné des leçons à Raffaëlle du vivant de celle qu'on appelait Mme Solvi ; la jeune fille avait une belle voix et se destinait au théâtre ; l'héritage de son grand-père le ténor lui avait apporté les moyens de vivre sans travailler, ce qui était une perte pour l'art…

Une jeune fille parfaitement belle et séduisante, qui ne veut pas être chaperonnée, qui vit richement et ne reçoit que des hommes, est exposée à toutes les médisances.

Raffaëlle ne s'en inquiéta pas ; plus que tout elle aurait redouté la perspicacité féminine, les amitiés féminines, facilement changées en inimitiés quand elles n'ont pas de racines profondes. Elle sentait aussi que, ne pouvant, à cause de son indépendance, se faire des relations dans le vrai monde, elle ne devait pas en faire dans le monde à côté, sous peine de choir irrémédiablement du piédestal qu'elle s'était si habilement construit.

Malgré l'incrédulité de quelques-uns, Mlle Solvi était arrivée à ses fins : on disait qu'elle était sage ; peut-être ne le croyait-on pas, mais il lui suffisait qu'on le dit. Sa fortune augmenta rapidement, sans que sa réputation en souffrit : un homme de goût aimait à trouver chez elle un luxe quasi royal, une société très choisie, des façons tout à fait irréprochables ; c'était un salon du monde où ne se rencontraient point de femmes… Si elle l'avait voulu, elle aurait pu s'enrichir de toutes mains ; mais le sentiment artistique, qui avait toujours joué un grand rôle dans sa vie, lui interdisait les complications de l'intrigue ; celui qui payait

l'hôtel du boulevard Pereire put être assuré qu'il n'avait point de rivaux.

Le secret fut admirablement gardé ; le mystérieux bienfaiteur, confondu parmi une quinzaine d'amis souvent invités, avait plus d'une raison pour souhaiter de n'être point deviné, et Raffaëlle eût perdu la moitié de son prestige avec l'apparente honnêteté de sa maison. Nul ne put dire qu'il était certain de quelque chose.

Les années avaient passé. Raffaëlle se trouvait maintenant assez riche ; ce n'était peut-être pas toujours le même personnage inconnu qui avait contribué à grossir sa fortune, mais elle était seule à le savoir, et voulait décidément se marier ; non pas faire un de ces mariages comme on en voit, où un homme vieilli, déconsidéré, donne son nom pour une fortune ; mais un mariage qui lui ouvrit les portes du monde, d'un des mondes au moins où elle aspirait à entrer.

Elle était avisée et prévoyait les choses de loin : sa beauté se fanerait, sa grâce et son charme perdraient leur puissance, et elle ne voulait pas finir comme tant d'autres, dans l'oubli et la dévotion ; elle voulait pour elle-même un âge mûr respecté et une belle vieillesse. En attendant, elle voulait aussi faire un mariage d'amour.

Cette femme prudente avait en même temps un idéal d'amour ; elle n'avait jamais eu l'occasion d'aimer, dans sa vie secrète, quoiqu'elle eût sincèrement essayé de donner sa tendresse en même temps que sa personne, soit par ambition, soit par reconnaissance.

Elle chercha autour d'elle dans le monde artistique, qui passe pour être plus indulgent à l'égard des faiblesses du cœur ; il lui

semblait que dans ce milieu brillant elle trouverait tout ce qu'elle pouvait avoir ailleurs, avec quelque chose en plus qu'elle ne trouverait nulle part ; alors André lui fut présenté par Niko Mélétis.

Dès la première rencontre, elle l'aima ; non sans révolte d'abord. Il était trop jeune, pas assez célèbre ; mais elle l'aimait, et à cela elle ne pouvait rien, étant habituée à se contraindre, mais non à se combattre, ce qui est fort différent. Cet amour, venu sans qu'elle l'eût appelé, sans qu'elle eût réfléchi, l'avait prise en défaut et bouleversa tout son plan de campagne.

Il n'était plus question de se faire désirer au point de pouvoir imposer un passé énigmatique et une fortune dont l'origine s'accommoderait mal d'investigations trop minutieuses ; il fallait se faire épouser par un homme qui ne pourrait plus vivre sans elle. Il fallait enchevêtrer son existence dans celle d'André, à ce point qu'elle lui fût nécessaire comme l'air et la lumière, que sans elle il fût perdu comme un caniche au milieu des voitures du boulevard. Lorsque André n'aurait plus rien en lui qui ne fût elle, elle l'épouserait sans peine ; le caractère indécis et léger du jeune peintre lui en semblait garant.

En attendant, elle l'aimait comme on aime les beaux fruits mûrs durant les chaudes journées de juillet, mais elle patientait, sachant qu'il l'aimait follement.

Elle était déjà assez avant dans l'exécution de son programme, lorsqu'elle apprit l'existence de la mère d'André ; c'était un obstacle, mais non infranchissable, à ce qu'elle crut ; au lieu de s'efforcer de le renverser, elle le contourna ; au dernier moment, il serait toujours temps, ou de séduire la vieille dame, ou de passer outre, tout simplement.

Et alors, rassurée sur les moyens qu'elle sentait tous rassemblés dans sa main, elle avait joué la grande partie qu'elle venait de gagner, elle s'était donnée à André, de façon à le griser complètement ; quand il voulut la revoir, elle se refusa.

C'était bien joué assurément ; depuis six jours elle l'avait tenu à l'écart, le ménageant avec un soin extrême, tout en ayant l'air de le repousser ; mais il était temps de le revoir, car après tout, par dépit, il pouvait s'échapper… elle allait le voir ce jour même ; chez elle ? Non ! Chez lui. Il ne s'en doutait pas, tandis qu'elle s'était assurée de le trouver à son atelier à deux heures. Et elle irait ouvertement, sous le prétexte le plus naturel.

— C'est bien, Hortense, dit-elle à sa femme de chambre, en acceptant la glace à main qui lui était présentée, afin qu'elle jugeât de son apparence.

C'était bien, en effet. Si Raffaëlle avait trente ans, elle en paraissait vingt-trois ou vingt-quatre à peine, et elle devait rester jeune très longtemps, étant de ces femmes minces et serpentines sur lesquelles l'âge n'a presque pas de prise, jusqu'au jour où il les terrasse brusquement.

Elle adressa un sourire à sa charmante image, et un petit frisson voluptueux la parcourut quand elle pensa à la surprise qu'elle allait faire à André. Elle l'adorait vraiment, se le reprochant parfois, et se disant ensuite qu'elle avait droit à tous les bonheurs, et, par conséquent, à celui-là aussi, avec les autres.

Elle se fit servir à déjeuner, mais le repas lui sembla long et ennuyeux ; à peine avait-elle fini qu'elle se fit donner un chapeau et une jaquette sombre. Ayant résolu de faire des courses à pied, elle ne voulait pas être remarquée. D'un air indifférent, elle sortit

et se dirigea vers l'atelier d'André, situé non loin du boulevard des Batignolles, dans une rue silencieuse.

Le cœur lui battait comme à une fillette en songeant à ce qu'elle allait faire, et cette émotion de la première jeunesse, du premier amour, qu'elle n'avait pas connue, lui semblait exquise ; elle entrait dans une ère nouvelle, avec une sorte de ferveur et de naïveté qui la trompait elle-même.

Pour arriver à l'atelier, elle pouvait prendre l'avenue de Villiers et les boulevards extérieurs ; mais elle eut peur d'être rencontrée et s'engagea dans les rues étroites et sombres du vieux quartier des Batignolles. Tout en cheminant, elle regardait les boutiques pauvres, la foule affairée, les femmes en cheveux, qui allaient et venaient du boucher à la fruitière, un panier à la main, traînant un petit enfant derrière elles, ou le portant assis sur leur bras.

Que tout cela était vulgaire ! Le souvenir du milieu besogneux, des mesquines souffrances endurées jadis près de sa mère, revint à la jeune femme avec l'importunité des mouches d'août. Elle aussi, comme ces ouvrières, avait vécu dans des chambres étroites tapissées d'un méchant papier à six sous le rouleau ; elle avait monté des escaliers noircis, mal odorants… Elle passa sur ses lèvres son mouchoir qui sentait la violette, comme pour enlever l'odeur de misère évoquée par ce spectacle, et marcha plus vite. Le temps passé était loin et ne reviendrait jamais ; elle ne pourrait plus vivre dans ce voisinage d'ouvriers ; la batiste et les valenciennes étaient une part de sa vie désormais, et elle avait bien fait, oui, vraiment bien fait ! de se les assurer pour le reste de ses jours.

La rue où demeurait André avait un aspect moins déplaisant ; des arbres malingres plantés au bord du trottoir lui donnaient un faux air d'ancienne prospérité. Raffaëlle n'était jamais venue là, mais elle s'était informée d'avance et trouva la maison sans hésitation.

C'était un bâtiment d'apparence modeste, mais convenable ; l'atelier était au troisième étage ; elle monta sans parler à la concierge qui raccommodait des hardes dans sa loge et qui la laissa passer sur sa mine, puis elle s'arrêta devant la petite porte brune où était clouée la carte du jeune peintre. Elle sentait son cœur frapper de grands coups dans sa poitrine, ce qui la fit sourire : cette émotion était vraiment délicieuse.

D'une main un peu nerveuse elle sonna. La porte, tirée par un cordon, s'ouvrit d'elle-même. Raffaëlle entra dans l'atelier où André, debout, lui tournant le dos, ajoutait quelques touches aux accessoires d'un petit tableau.

Elle restait immobile, rose sous sa voilette, un peu surprise d'être reçue ainsi ; n'entendant rien, André se retourna et laissa tomber sa palette.

— Vous ! fit-il avec autant de surprise que de joie ; vous !

Il s'était avancé vers elle et lui avait pris les deux mains. Elle avait un peu peur ; dans un coin de l'atelier se trouvait un rideau, derrière lequel pouvait se trouver quelqu'un.

— C'est moi ! dit-elle avec une gaieté forcée ; je suis venue vous demander quelque chose.

Sans lui répondre, André alla rapidement fermer la porte, pendant qu'elle continuait au hasard, expliquant sa présence à

l'être imaginaire qui était peut-être là-bas, dans le fond.

— Je suis venue vous demander… de faire mon portrait.

Stupéfait, André s'arrêta à trois pas devant elle ; déjà elle s'était assise sur une chaise ancienne de forme élégante où traînait un bout d'étoffe.

— Vous n'avez donc pas de modèle, aujourd'hui ? fit-elle en interrogeant de l'œil tous les recoins de l'atelier, excepté celui que cachait le rideau.

— Non, je ne travaille plus, répondit-il d'un ton bref.

Si elle était venue pour savoir comment il portait sa peine, elle n'aurait pas la joie de le voir triste ou suppliant.

— Tout seul, alors, fit-elle. Personne là-bas ?

Elle indiquait le coin suspect. André commençait à comprendre. Il alla relever le rideau, qui cachait une petite chambre inhabitée, où se réfugiait son modèle quand il lui venait des visiteurs.

— Rien, ni personne, dit-il en laissant retomber l'étoffe.

Elle l'appela d'un geste naïf, presque enfantin, et il s'approcha, boudeur encore ; elle saisit un coussin sur un meuble et le jeta à ses pieds.

— Venez là, dit-elle, avec un sourire qui eût perdu André si ce n'eût pas été chose faite. Venez là, tout près, plus près…

Lentement, fasciné, il s'était approché, elle tira un peu sur la main qu'il laissait pendre à son côté, et il glissa à genoux.

— Là, comme l'autre soir, dit-elle tout bas ; vous ne savez pas pourquoi je suis venue ? Vous croyez que c'est pour faire mon portrait ? Oui, vous le ferez, mon portrait, et vous n'aurez jamais rien fait de plus beau ; mais ce n'est pas pour cela que je suis venue… c'est parce que… parce que je vous adore !

C'était absolument vrai, et elle le disait avec l'éloquence de la vérité.

— Méchante ! méchante ! fit André qui ne pouvait croire à son bonheur.

Elle se contenta de sourire.

Raffaëlle aimait le jeune peintre, mais elle s'aimait aussi prodigieusement ; tout ce qui l'entourait devait concourir à la satisfaction de ses goûts ; aussi lui fit-elle ses observations sur la façon dont il était logé.

— Ceci n'est pas digne de vous, mon ami, lui dit-elle en parcourant des yeux l'atelier ; un homme de votre valeur ne devrait pas habiter une maison d'aussi bourgeoise apparence, ni un logis si peu convenablement meublé.

— J'y ai pourtant fait de bons portraits, et bien payés, répliqua Heurtey, qui n'aimait guère à être blâmé, même dans les choses extérieures.

— Je ne vous dis pas le contraire, cher André ; c'était bon autrefois, quand vous n'aviez pas la notoriété que vous avez obtenue depuis peu ; mais à présent…

Il ne paraissait pas convaincu. Parmi les recommandations de sa mère, celle de conserver l'atelier où il avait fait ses débuts était

une des plus importantes, et, il devait le reconnaître, une des mieux fondées : le jour y était excellent, la situation commode et le loyer modique.

— Je pourrais l'arranger mieux, dit-il avec hésitation. Quelques meubles anciens et une ou deux tapisseries lui donneraient une tout autre apparence, je vous assure.

— Sans doute, cher André ; mais ce n'est pas seulement l'intérieur… la maison est vraiment médiocre ; et puis, le quartier… Il y a encore autre chose… Vous ne comprenez pas ?

Il ne comprenait pas du tout ; elle le fit asseoir tout près d'elle, les deux mains dans les siennes, plongeant ses yeux noirs dans les yeux gris du peintre.

Elle lui expliqua qu'elle ne pouvait le recevoir chez elle comme elle l'avait fait une fois. Par hasard, de temps à autre, ce ne serait pas impossible, mais de loin en loin seulement, à cause de ses domestiques, du soin de sa réputation. Si l'on venait à le voir sortir, le matin, sa situation croulerait immédiatement. Elle viendrait chez lui, souvent, mais cette maison était trop loin de chez elle ; elle ne pouvait pas y venir à pied, à moins que la journée ne fût très belle, comme aujourd'hui, et encore ce serait bon tant qu'il ferait le portrait, mais ce portrait ne durerait pas toujours. Et ensuite ?

Il devait chercher un atelier sur-le-champ, beaucoup plus rapproché d'elle, avenue de Villiers, par exemple, ou rue de Prony. Il y en avait de charmants, pas chers du tout.

— Et puis, vous gagnez beaucoup d'argent maintenant, dit-elle avec un sourire triomphant, et il ne faut point passer pour un

avare. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Elle se leva, cherchant autour d'elle ses gants, son mouchoir, avec des mouvements d'une élégance, d'une distinction dont André fut frappé. Dans le cadre luxueux de son hôtel, dans ses toilettes toujours remarquables, il n'était pas étonnant que Raffaëlle eût l'air d'un objet d'art ; mais dans cette robe de laine, ici…

Le jeune homme saisit soudain la mesquine apparence de son atelier, dont il ne s'était encore point avisé ; en effet, les meubles défraîchis, écornés, usés, n'étaient pas faits pour cette créature délicieuse, et il rougit en pensant qu'elle s'en était aperçue.

— Le portrait, dit-il, en la retenant par la main, il faudra le faire ici pourtant… Jamais je ne trouverai un jour plus favorable… et puis, si cela ne vous fait rien, j'aimerais à le faire dans le costume où vous êtes… Si vous saviez comme cela vous va, ce noir… vous êtes là-dedans comme dans une lumière… Henner voudrait vous peindre ainsi.

— Soit, fit-elle en riant, si vous voulez ; mais alors, vous en ferez un autre, dans le nouvel atelier, un portrait en pied, avec une robe, une robe !… Vous verrez.

— Tout ce que vous voudrez, mais celui-ci, la tête seulement, un petit bout de cou, votre toque… Mon Dieu, que vous êtes belle, Raffaëlle, et quand je pense que vous m'aimez !

Elle secoua la tête d'un air mutin, pour lui dire non.

— Vous ne m'aimez pas ?

— Non ! Je vous l'ai dit : je vous adore ! Venez dîner demain ; j'ai les plus beaux spécimens parmi mes habitués ; et puis, vous

savez, on en parlera, de ce portrait ; je l'annoncerai, je ne veux pas en faire un mystère, ce serait très imprudent. Et nous l'exposerons. À demain, cher ; ne me reconduisez pas, je le défends.

Elle disparut dans l'escalier sombre. Resté seul, André fit quelques tours dans l'atelier, la tête levée, la poitrine dilatée par l'orgueil et la joie.

— C'est toute ma vie que j'ai là, entre les mains, se dit-il ; ma vie de peintre et ma vie d'homme. Il me fallait un modèle comme celui-là pour faire un chef-d'œuvre, et un amour comme celui-là pour me mettre hors de pair. Elle est vraiment royale !

Il s'habilla pour sortir, toujours sous l'impression qu'il lui était arrivé quelque chose d'invraisemblable, de presque surnaturel, et descendit dans Paris. La gaieté de cette belle journée flottait dans l'air avec une fine poussière dorée qui donnait aux choses une apparence molle et somptueuse. Sur les grands boulevards, il rencontra des amis, distribua des poignées de main et des paroles aimables avec une profusion peu ordinaire.

— Tu viens donc de faire un héritage ? lui demanda un camarade grincheux.

En lui-même André pensa qu'il possédait de ce jour mieux que la fortune, car il avait ce que rien ne pouvait payer…

Il le croyait, du moins.

q

Chapitre 10

— Je vais changer d'atelier, dit négligemment André à sa mère, le lendemain en déjeunant.

Mme Heurtey leva la tête, qu'elle tenait souvent baissée, par habitude de travailleuse pensive, et fixa sur son fils ses yeux clairs qui voyaient très loin.

— Pourquoi ? fit-elle simplement, bien que tout son sang eût reflué à son cœur pendant qu'il parlait, avec la sensation immédiate de l'ennemie invisible.

— Il est trop laid, trop mal situé ; jamais je ne me ferai une situation avec cet atelier-là ! répondit André non sans un peu d'humeur. Il n'aimait pas qu'on le poussât au bout de ses raisonnements quand il se sentait des fantaisies.

— Tu y as fait de bons tableaux, reprit Mme Heurtey, et de bons portraits ; c'est là que ta situation a commencé, André, et c'était plus difficile de la créer que de la soutenir.

— Je ne dis pas, ma chère maman ; mais le siècle a marché, la mode est aux ateliers élégants ; je gagne assez d'argent pour qu'il me soit impossible de rester plus longtemps entre ces vilains murs…

— Tu peux l'embellir…

— Dans cette vilaine maison…

— Elle est propre, cependant.

— Dans un quartier impossible !…

Mme Heurtey se tut ; elle sentait derrière les paroles de son fils la volonté d'une autre.

— Dans quel quartier voudrais-tu donc aller ? reprit-elle après un instant employé par André à tracer des dessins sur la nappe avec son couteau à dessert.

— Je ne sais pas… sur le boulevard de Clichy… ou dans l'avenue de Villiers…

L'avenue de Villiers ! Les instincts économiques de Mme Heurtey se révoltèrent ; autant vaudrait louer le pavillon de Marsan !

— Tu n'y penses pas ! fit-elle ; les loyers y sont hors de prix !

— Qui veut la fin veut les moyens ! dit sèchement André.

— Cela dépend de quelle fin tu parles, riposta la mère.

Leurs yeux se rencontrèrent, et Mme Heurtey comprit que cette fois c'était la guerre.

— André, dit-elle d'un ton calme, bien que tout son sang bouillonnât en elle, les raisons que tu me donnes sont mauvaises ; ton atelier est excellent, il n'est pas cher ; tu y as été heureux ; si tu l'abandonnes, prends garde que ta chance ne t'abandonne de même…

— Je te demande un peu, maman, ce que ça peut y faire ? dit André avec une mauvaise grâce absolue.

— Ne réponds pas à mes paroles, mon fils, et comprends-les, car tu sais ce que je veux dire. J'ai été jusqu'ici une mère heureuse, fière de toi, pleine d'espérances pour l'avenir ; à présent,

j'ai peur… Je t'en prie, André, garde ton atelier. Ce n'est pas seulement parce qu'il est bon et pas cher, mais surtout, tu entends ? surtout ! parce que le quitter, c'est renoncer à toute ta jeunesse, c'est renier tes débuts, c'est commencer une vie nouvelle, qui ne vaudra pas l'ancienne… à moins que… tu n'aies envie de te marier… Dans ce cas…

Sa voix s'éteignit ; André gardait le silence ; le peu d'espoir qu'elle avait encore pu conserver mourut avec le son de ses paroles.

— Tu le garderas, dis, mon fils, pour faire plaisir à ta mère ? Tu n'es plus un enfant, quoique tu sois encore bien jeune… Je sais que je ne peux plus te commander comme au temps où tu étais petit, et ces commandements, tu sais, André, que c'était pour ton bien ! Mais si je te prie de faire une chose qui me rendrait heureuse, ou de ne pas en faire une qui me causerait du chagrin, tu ne voudrais pas, mon cher enfant, refuser à ta mère ce qui ne serait que pour ton bien ?

La voix de Mme Heurtey s'était faite si tendre que sa fille Éliette, témoin muet de cette scène, se leva doucement et sortit, de peur de pleurer tout haut. André, profondément ému, alla à sa mère et l'embrassa.

— Tu ne peux vouloir que mon bien, ma mère chérie, lui dit-il ; et volontairement je ne te ferai jamais de peine. N'en parlons plus.

Il l'embrassa encore une fois, d'un mouvement un peu forcé, puis chercha ses gants dans ses poches, lui dit au revoir et sortit sans explication.

Dans l'escalier, il maugréait en dedans de lui-même ; entre la volonté de Raffaëlle et celle de sa mère, il se sentait pris comme entre deux trains, sans pouvoir éviter la collision. Tout à coup, il eut une illumination.

— C'est si simple ! se dit-il. Je garderai l'ancien atelier pour faire plaisir à maman, et j'en prendrai un autre pour faire plaisir à Raffaëlle ! Cela me coûtera un peu plus cher, mais je ne suis pas à cela près, maintenant ! L'ennuyeux, c'est qu'il faudra meubler le nouveau… mais les tapissiers sont faits pour attendre !

À cette idée, il eut une sorte de remords ; un des principes qu'il tenait de sa mère était de tout payer comptant : pour la première fois, allait-il s'en départir ?

— Oh ! ce ne sont pas des dettes, pensa-t-il ; les dettes sont les sommes qu'on ne peut pas payer, et j'ai de l'argent placé, bien plus que je ne veux en mettre à meubler l'atelier… Allons le chercher, cet Éden où elle viendra me voir !

L'occupation était délicieuse : visiter des ateliers grands ou petits, avec ou sans appartement, et se demander quelle figure son rêve d'amour ferait dans ce cadre encore rudimentaire, était un passe-temps enchanteur. André en fit l'épreuve pendant plusieurs jours de suite, non que les ateliers disponibles fussent nombreux, mais précisément parce qu'ils demandaient des recherches approfondies.

Un soir qu'il communiquait ses difficultés à Raffaëlle, un moment avant l'arrivée des autres convives, priés à dîner comme lui, elle dit négligemment :

— Je connais quelque chose boulevard Malesherbes, à cinq minutes d'ici, qui ferait admirablement votre affaire. C'est un atelier qui a été occupé par un peintre hongrois, récemment retourné dans son pays.

Le lendemain, avant dix heures du matin, André visitait ce paradis de ses rêves. Il n'avait rien vu de mieux, en effet. Le prix lui fit faire une petite grimace : cinq mille francs, un atelier de grandeur moyenne et deux petites pièces ! Mais, comme le lui fit remarquer le concierge, c'était au premier, avec un escalier particulier, formant petit hôtel… Raffaëlle pourrait venir là sans crainte des rencontres dangereuses.

— Et le tapis de l'escalier est un véritable Orient, monsieur, ajouta le concierge.

C'était bien tentant, mais la dépense effrayait André, qui promit de donner une réponse définitive le lendemain.

La journée était triste et brumeuse ; en rentrant à son atelier des Batignolles, il fut choqué de voir les gouttelettes d'eau se condenser sur le vernis de l'escalier ; on eût dit la sueur des murs. La nudité des marches sans tapis, la laideur des peintures imitant un vilain marbre jaunâtre, écaillées par endroits, lui sauta aux yeux pour la première fois. Vraiment, Raffaëlle ne pouvait plus hasarder dans ce lieu déplaisant ses pieds habitués à fouler des merveilles de richesse et de coloris.

Presque tout à fait décidé, il alla, comme de coutume, dîner en famille. Pour la première fois, il remarqua la propreté scrupuleuse, bourgeoise et mesquine de la salle à manger. Les esquisses sans cadres accrochées au mur ne parvenaient pas à atténuer la

vulgarité du papier, où un brun jaunâtre et un vert criard s'enlaçaient en arabesques lourdes et communes.

— Mon Dieu ! que ce papier est donc affreux ! fit-il avec un demi-soupir. Est-ce qu'on ne pourrait pas le changer ?

— À quoi bon ? répondit tranquillement Mme Heurtey. Il est couvert de tableaux qui empêchent de le voir !

André ne fit aucune objection ; mais ses regards, que sa mère suivait en silence, allaient de la toile amincie, élimée, de la nappe, souvent reprisée, au vilain buffet d'acajou, jadis apporté de Cherbourg, et il s'étonnait d'avoir vécu si longtemps au milieu de ces choses laides sans en être choqué. Il avait bien su arranger le salon avec quelque fantaisie, mais la salle à manger était demeurée le domaine incontesté de sa mère et de sa sœur.

Depuis quelques mois déjà, avant le jour qui avait introduit l'amour de Raffaëlle dans son existence, le jeune peintre dînait souvent à l'hôtel du boulevard Pereire ; Mlle Solvi possédait un petit groupe d'amis, une quinzaine tout au plus, qu'elle nommait ses habitués : Mélétis et Wueler en faisaient partie. Parmi ceux-là, trois ou quatre fois par semaine, elle en choisissait cinq ou six ; André faisait maintenant partie de presque tous les dîners, et, par suite d'un calcul savant de l'hôtesse, n'y rencontrait jamais les mêmes hommes deux fois de suite, ce qui avait pour résultat de ne pas attirer l'attention sur sa fréquente présence.

La table de Mlle Solvi était servie avec un luxe, solide et réel, comme tout le luxe de cette maison.

Les vins irréprochables, la cuisine parfaite, l'argenterie de bon goût, les cristaux, les fleurs rares, tout était fondu dans un en-

semble harmonieux auquel on ne pouvait guère résister.

Jamais encore André ne s'était avisé de comparer les ragoûts savoureux, mais économiques, de sa mère avec les menus somptueux de Raffaëlle : ce jour-là, la comparaison s'imposa avec une telle force qu'il en fut stupéfait. Était-il, assis devant cette nappe usée, le même André Heurtey qui, l'avant-veille, avait dîné chez la royale Raffaëlle ?

Lorsque les hasards de la vie ont voulu qu'un homme menât de front deux existences très différentes, il arrive que cela se fasse inconsciemment, d'une façon machinale, qui anéantit la bizarrerie du contraste. Un employé ou même un ouvrier, occupé tout le jour à des écritures ou à quelque métier, endossera son habit noir pour aller jouer d'un instrument quelconque dans un théâtre ou bien dans un concert, et le dépouillera sans penser au gouffre qui sépare cette existence artistique de son gagne-pain quotidien. Mais lorsqu'une circonstance fortuite a fait saisir la différence, il se produit entre ces deux existences accolées, non soudées, une commotion qui peut les séparer à jamais. L'inconscience a disparu, et, dans la plus brillante de ces fonctions, la gêne accompagnera le souvenir de la plus humble.

C'est ce qu'André ressentit tout à coup. Le bonnet de linge blanc que sa mère portait quand elle avait froid ou se sentait souffrante, cessa soudain de lui paraître une auréole autour de cet honnête visage ; la figure souriante de sa sœur elle-même ne trouva pas grâce devant ses yeux.

— Tu te coiffes mal, lui dit-il, pendant que les cheveux noirs et soyeux de Raffaëlle, embroussaillés savamment, revenaient à la mémoire de son regard. Tu ne sais pas t'arranger, tiens !

Il s'était levé, d'un coup de main il avait mêlé, rebroussé, abaissé les vagues naturelles des cheveux châtains d'Éliette où brillaient des raies d'or foncé, et lui avait fait une coiffure virginale et provocante, – comme celle de Mlle Solvi.

— Tu es cent fois mieux ainsi, dit-il en reculant pour la mieux voir. Regarde plutôt dans la glace.

Éliette se retourna et aperçut dans le miroir son délicieux visage transfiguré par l'arrangement de sa chevelure. Elle rougit de se voir si différente d'elle-même, et d'un air timide, presque honteux, s'adressa à sa mère :

— Qu'est-ce que tu en penses, maman ?

Mme Heurtey avait froncé le sourcil.

— Je n'aime pas cela, répondit-elle ; une jeune fille doit avoir l'air modeste et ne pas chercher à ressembler à un modèle.

Dans la bouche de la rigide provinciale, ce mot : modèle, prenait une signification particulière, où se résumaient tous les péchés et tous les mépris.

Éliette remit ses cheveux en ordre. Son frère avait écouté en silence, avec une certaine amertume. Entre sa mère et lui le gouffre se creusait et s'élargissait de minute en minute. Bientôt ils n'auraient plus en commun une seule manière de voir, et assurément les torts n'étaient pas de son côté ! Pourquoi se refusait-elle à admettre quoi que ce fût de nouveau ?

Le lendemain, André loua l'atelier et se rendit chez un tapissier en renom, qui promit de l'arranger en quarante-huit heures,

ainsi que les deux petites pièces contiguës, dont l'une ferait une salle à manger et l'autre une chambre à coucher.

— Le tout très simple, mais de bon goût, insista le jeune peintre. Ce n'est qu'une installation temporaire, et je ne veux pas de frais exorbitants.

— Soyez tranquille, monsieur, j'ai compris, répondit l'artiste en ameublements avec un sourire entendu ; c'est pour attendre votre hôtel, l'hôtel que vous achèterez dans deux ou trois ans…

Et en effet, pourquoi André n'achèterait-il pas un hôtel dans quelques années ? Aimé de Raffaëlle, que ne pouvait-il pas espérer et tenter ? La possession de cette maîtresse quasi divine lui donnait en lui-même une confiance qu'il n'avait jamais connue, et il sentait son talent croître avec elle.

Le tapissier tint parole ; dans l'après-midi du troisième jour l'atelier paré de neuf reçut la visite de Mlle Solvi.

— C'est gentil, chez vous ! dit-elle à André qui attendait, le cœur battant, une parole d'approbation. C'est même très gentil ! Vous verrez quelle masse de portraits vous ferez ! Là-bas, c'était vraiment impossible !

— Vous avez raison, répondit André, c'était impossible. Le premier portrait que je vais faire sera le vôtre… en noir, vous savez ?

— Je veux bien, répondit-elle. Quand il vous plaira.

Le lendemain soir, comme le premier jour de leur liaison, Raffaëlle retint André passé minuit ; d'un air inquiet, il regardait le petit cartel qui marquait l'heure cruelle…

— Vous voulez envoyer chez vous ? dit-elle en suivant la direction de ses yeux. Vous avez raison ; il ne faut pas donner d'inquiétude à votre mère. Tenez, voici une enveloppe, vous avez une carte sur vous ? Écrivez au crayon que vous êtes retenu en soirée… On va trouver un commissionnaire.

— À cette heure ? demanda André, encore hésitant.

— À toutes les heures, quand on sait où les chercher. Donnez-moi seulement votre billet. C'est bien.

Elle disparut un instant et revint, comme s'il s'agissait de la chose la plus simple.

— Seulement, mon cher André, dit-elle, à présent que vous êtes commodément installé, je ne comprends pas que vous restiez assujetti à ces petits ennuis. Si vous logiez chez vous une fois pour toutes, bien des inquiétudes seraient épargnées à votre pauvre mère… et nous aurions plus de temps à vivre ensemble.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une grâce indicible faite de tendresse et de volupté. André ébloui lui tendit les bras et la prit sur son cœur.

q

Chapitre 11

— Éliette, tu as promis à Mme Forgeot de lui porter ce livre aujourd'hui… Il ne faut pas lui manquer de parole. Va, ma fille.

Éliette ne semblait pas aussi disposée que de coutume à obéir sans hésitation ; elle regarda sa mère, puis Mélétis, effondré dans un fauteuil au coin du feu, et resta immobile.

— Va donc ! répéta Mme Heurtey.

— J'y vais, répondit-elle à regret. Monsieur Niko, vous souffrez plus que de coutume, aujourd'hui ?

— Mais non, mademoiselle ; pourquoi me faites-vous cette question ?

— C'est que vous avez l'air si fatigué !

Malgré son assurance, Mélétis ne put se défendre de rougir à cette remarque ingénue.

— Je suis fatigué, oui, mademoiselle, j'en conviens, mais je ne suis pas malade.

— Pourquoi êtes-vous fatigué comme cela ? Dans l'état où vous êtes, vous devriez vous ménager… C'est très mal !

— Je me suis couché un peu tard, mademoiselle ; j'ai eu tort ; vous avez raison. Je ne le ferai plus !

Il lui souriait avec bonté, elle répondit par un sourire un peu timide et rangea ses petites affaires dans sa table à ouvrage.

— Adieu, monsieur, dit-elle sans s'approcher.

Il souleva sur ses deux coudes son grand corps souple et paresseux.

— Au revoir, mademoiselle ; pourquoi me dites-vous adieu ?

— Parce que… vous serez peut-être parti quand je rentrerai.

— Avez-vous donc l'intention de rester absente si longtemps ?

— Non, mais Mme Forgeot aime bien à parler, elle me retient…

— Alors, venez me donner la main ! on donne la main aux gens, quand on les quitte : vous ne saviez pas cela, mademoiselle ?

Avec le même sourire hésitant et un peu mélancolique, Éliette s'approcha du jeune homme et lui présenta sa petite main rougeaude et fluette, qu'il retint un instant dans la sienne pour en savourer l'étreinte fraîche et timide ; puis il la laissa aller. Adressant un signe de tête affectueux à sa mère, elle sortit sans mot dire.

— Quelle délicieuse enfant ! fit Mélétis quand elle eut disparu.

— Oui, une bonne petite fille, répondit la mère, en écoutant d'un air préoccupé les bruits qui annonçaient le départ d'Éliette. Ce n'est pas elle qui me donnera jamais du souci !

— Je vous crois ! Mais c'est mieux qu'une bonne petite fille, insista Mélétis, c'est une enfant courageuse et tendre. Je voudrais bien avoir une fille comme cela pour me soigner !

Il éclata de rire lui-même à cette idée saugrenue de paternité impossible. Mme Heurtey sourit vaguement, comme quelqu'un qui n'a pas compris, et prêta l'oreille.

La porte se referma sur Éliette et la bonne. Alors la mère d'André se tourna vers le jeune homme, et le regardant bien en face :

— Dites-moi ce que vous savez de mon fils, dit-elle d'une voix grave.

Mélétis, qui s'était laissé couler au fond de son fauteuil, se redressa avec vivacité, s'accouda des deux bras, joignit les mains devant lui et répondit :

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Il lui est donc arrivé quelque chose ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais rien de lui ! Voilà huit jours que je ne l'ai vu !

— Imbécile ! pensa Niko. Tout haut, il reprit : Il est très occupé, vous savez, chère madame ; il prépare son Salon, il vient d'envoyer deux études au Cercle…

— Il ne peint pas le soir, répliqua Mme Heurtey. Elle se tenait droite devant lui, les lèvres serrées, un peu tremblantes, comme retenant une envie de pleurer ; elle lui fit pitié.

— Mais il dîne en ville, il a des gens à voir, des influences à chercher… c'est une vie pénible que celle d'un artiste qui veut arriver… il veut une médaille et ensuite la croix…

Il s'arrêta, voyant que ses paroles étaient lettre morte pour Mme Heurtey, même si elle les avait écoutées ; mais elle n'y avait pas pris garde.

— Auparavant, monsieur, il travaillait ; est-ce qu'il travaille, à présent ?

— Certainement, chère madame ! Puisqu'il a fait deux études pour le Cercle et un tableau pour le Salon.

Mme Heurtey comprima ses lèvres tremblantes, afin de pouvoir parler sans balbutier.

— Auparavant, monsieur, il travaillait, vous dis-je ; il ne fait plus rien. Hier, j'ai été à son atelier…

Mélétis réprima un soubresaut ; la mère continua sans le remarquer.

— La concierge m'a dit qu'elle ne l'avait pas vu depuis plus d'un mois. Il y a six semaines qu'il n'a couché ici, monsieur. Où loge-t-il, ce malheureux ? Chez quelque femme ? Les premiers jours, il venait déjeuner de temps en temps et il emportait du linge… Mais il n'emporte plus rien… Que devient-il ? J'en mourrai, monsieur ! Je ne puis parler de cela à personne ; ses amis ne viennent plus ici… il les voit chez cette… misérable, sans doute. Et moi, monsieur, je l'ai élevé dans l'honneur et le travail… et je ne suis plus rien pour lui… Je le lui ai dit la dernière fois qu'il est venu.

— Je comprends qu'il ne se soit plus montré ! pensa Mélétis. Chère madame, dit-il, vous avez tort de vous inquiéter à ce point-là ; André travaille, je vous l'affirme sur l'honneur, et même il fait de très bonne besogne.

— Il travaille ? où cela ? Dans la rue ?

— Chez un ami, fit Niko, à bout de ressources.

— Un ami ? Pourquoi ne m'a-t-il pas invitée à aller voir sa peinture avant de l'envoyer ? C'est arrivé il y a trois ou quatre ans ; il a fait un tableau dans l'atelier d'un ami, mais il m'a priée d'aller le voir, et je l'ai vu ; c'était très bien, monsieur ; son ami a été très gentil. Mais, cette année, rien ! Donc, ce n'est pas chez un ami. C'est chez la femme, j'en suis sûre ! Vous voyez bien que vous ne pouvez pas me dire le contraire. Ah ! si je savais,

laquelle ! Mais je le saurai, monsieur. On n'a pas le droit de détourner comme cela un jeune homme de son travail et de sa famille…

Elle parlait les dents serrées, les yeux brillants, sans élever la voix ; avec une colère effrayante, mais contenue par un puissant effort de sa volonté. Mélétis comprit qu'il ne pouvait plus se retrancher derrière des fins de non-recevoir et se décida à sacrifier une partie du secret de son ami pour sauver l'autre.

— Voyons, chère madame, dit-il, promettez-moi d'être raisonnable, et je vais vous dire ce qui en est. Vous avez grand tort de vous monter la tête, comme vous allez le comprendre vous-même. La vérité, c'est qu'André a loué un autre atelier…

Un grand mouvement secoua la poitrine de Mme Heurtey, et Mélétis ne put savoir si c'était soulagement ou colère.

— Il vous en avait parlé, vous vous y étiez opposée, à ce qu'il m'a dit ; craignant de vous mécontenter et, d'autre part, voyant bien qu'il n'arriverait jamais à la notoriété qu'il recherche s'il n'était pas mieux équipé, il s'est décidé à louer un atelier plus beau, mieux situé ; et comme il y a une chambre à coucher, quand il rentre tard, c'est là qu'il va coucher.

— Vous en êtes sûr ? demanda la mère.

— J'en suis sûr, et je vous en donne ma parole d'honneur !

Mme Heurtey le regarda par deux fois, puis baissa les yeux en disant : – Je vous crois, monsieur.

Après un silence pendant lequel Mélétis s'applaudit beaucoup de sa résolution, elle reprit :

— Pourquoi me l'avoir caché ?

— Parce que votre fils a dépensé pas mal d'argent dans son installation, et qu'il craignait vos reproches.

Mme Heurtey ne répondit pas ; le jeune homme se crut encouragé à continuer.

— Entre nous, chère madame, – vous savez que je vous aime et vous respecte infiniment, n'est-ce pas ? – mais entre nous, vous tenez André un peu court. Rien n'est plus honorable que votre manière de voir, sans doute ; mais au point de vue des mœurs actuelles, elle est un peu… je ne voudrais pas vous faire de peine, et je ne trouve pas le mot qui rendrait mon idée…

— Dites celui qui vous était venu, fit Mme Heurtey avec son apparente impassibilité.

— Un peu étroite, alors, puisque vous le permettez. Les jeunes artistes ont besoin de plus de liberté… Voulez-vous savoir le fin fond de ma pensée ? Eh bien, vous avez eu tort de vouloir retenir André chez vous ; il aurait fallu le laisser loger à son atelier…

— Il se serait perdu plus tôt ! dit la mère d'une voix creuse.

— Il ne se serait pas perdu du tout. Mais, chère madame, à l'heure qu'il est, il n'est pas perdu le moins du monde !

— Il l'est pour nous, pour moi, surtout !

— Permettez ; il y a perdu et perdu ! Si vous voulez dire que votre fils ne sera plus jamais le petit jeune homme bien sage qui rentrait se coucher à onze heures du soir, je crois qu'en effet celui-là ne reviendra pas. Mais André est un homme, à présent, dans la plénitude de son talent et de sa force, un homme qui est

déjà connu, qui sera bientôt célèbre, et cet homme-là vous donnera beaucoup de gloire et de joie, pourvu que vous consentiez à le traiter en homme, et non plus en enfant.

Mme Heurtey ne disait rien. Mélétis, qui avait parlé tout d'une haleine, fut pris d'une quinte de toux. Quand il se fut calmé, la mère d'André reprit :

— C'est une femme qui l'a changé à ce point. Vous la connaissez ?

— Chère madame, repartit Niko encore tout secoué et peu en état d'argumenter, si je la connaissais et que ce ne fût pas la dernière des créatures, mon devoir serait de vous répondre non. En l'état actuel des choses, je suis heureux de pouvoir vous répondre que je ne la connais pas, André ne m'ayant fait aucune espèce de confidence à ce sujet.

— C'est une femme, répéta Mme Heurtey en tenant ses yeux obstinément baissés.

— Et si c'était vraiment une femme, et que son amour donnât à votre fils plus de talent et de courage qu'il n'en a jamais eu, vous n'auriez pourtant pas trop sujet de lui en vouloir ! rétorqua Mélétis.

La mère leva sur lui son regard sévère.

— Si c'était une honnête femme, monsieur, elle ne se cacherait pas et il ne la cacherait pas. S'il se cache de moi, – de moi sa mère, – c'est que ce n'est pas une femme qu'il doive, qu'il puisse aimer. Ou bien c'est une femme mariée qui trompe son mari, ou bien c'est une rien du tout qui trompe tout le monde.

— Chère madame…

— Enfin, c'est une femme qu'il ne peut pas épouser ! voilà tout ! fit-elle en se levant.

Elle se rassit brusquement comme elle s'était levée, avec un pli d'amertume profonde au coin de la bouche. Évidemment, Mélétis perdait son temps à essayer de lui inculquer la moindre idée d'indulgence ou seulement de tolérance ; fort ennuyé du rôle qu'il jouait là, il se leva pour s'en aller.

— Vous partez ? lui dit Mme Heurtey, sans bouger de son fauteuil, en face de lui.

— J'ai une masse de choses à faire, répondit évasivement le jeune homme.

— Et puis, je vous ai causé de l'ennui avec mes questions, insista la mère d'André. Il faut me le pardonner, monsieur, je ne sais à qui m'adresser…

Le bon garçon prit affectueusement dans les siennes les mains ridées de Mme Heurtey.

— Voyez-vous, chère madame, dit-il avec le charme de douceur persuasive qui lui était propre, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de ne vous adresser à personne et de laisser les choses aller leur train. En ce moment, André, tenu trop longtemps sous votre aile, a besoin de liberté ; il en prend trop, pensez-vous ? Laissez-le faire, il ne vous en reviendra que plus sûrement. Et surtout, ne le grondez pas, ce serait le moyen de tout gâter.

Mme Heurtey l'écoutait, la tête baissée ; les coins de sa bouche expressive s'agitaient nerveusement, mais elle se contraignait au

silence.

— Mais, monsieur, dit-elle enfin, ma situation est bien difficile ! Que voulez-vous que je dise à ma fille, quand elle me demande pourquoi son frère a quitté la maison, pourquoi il ne vient plus ? Ce sont de ces choses que les hommes ne comprennent pas, mais une mère a ses devoirs.

Mélétis resta fort embarrassé ; ce côté de la question ne lui était jamais venu en l'idée, et pourtant il tenait Éliette pour une petite personne sage et avisée, qui parlait peu et pensait beaucoup.

— Dites-lui que son frère travaille… qu'il fait sa situation dans le monde… C'est vrai que c'est embarrassant, tout de même !

Après avoir cherché un instant dans sa tête sans rien trouver, il tendit la main à Mme Heurtey en disant :

— Je chercherai une explication, j'en trouverai une, je vous le promets. Et puis, je dirai à André d'en trouver une. Que diable ! c'est bien le moins qu'il s'occupe un peu de ses affaires !

— Vous reviendrez, monsieur ? fit Mme Heurtey en le reconduisant.

Elle avait une politesse particulière qu'on jugeait froide au premier abord et qu'on trouvait ensuite singulièrement flatteuse pour soi.

— Je reviendrai ? Parbleu ! oui, je reviendrai ! Vous avez été pour moi d'une bonté parfaite, chère madame, et c'est à vous-même que j'en sais gré, tout autant qu'à André qui m'a présenté à

vous. Je reviendrai même souvent, pour vous parler de lui, surtout, pour vous encourager à l'indulgence…

Mme Heurtey hésita un peu.

— Il ne faudrait pas que ce fût pour mon fils seulement, monsieur, dit-elle lentement ; je me suis attachée à vous… Et si vous deviez partir, j'en aurais du chagrin… Nous vous aimons beaucoup ici, et vous êtes très bon pour moi.

— Chère madame…

— Oui, je sais ce que vous allez dire, ce n'est pas la peine ; je sens bien que je ne suis pas de votre monde, et que vous ne trouvez ici rien de ce que vous avez coutume de voir ailleurs ; cette maison n'est pas jolie, pas artistique, André me l'a dit… moi, je n'y connais pas grand-chose, mais pourtant je sens qu'il a raison. Il s'y serait peut-être plu davantage si j'avais voulu faire ce qu'il demandait…

— Quoi donc ?

— Changer le papier des murs, mettre un peu de goût dans l'ameublement… Ce n'est pas la dépense qui m'effrayait autant que le dérangement ; mes yeux sont habitués à ce qu'il trouve vilain, et à force d'habitude, j'ai peut-être même fini par le trouver beau… Mais ma fille dit comme lui…

— Mlle Éliette est une personne d'un goût parfait, approuva Niko avec chaleur.

— Je le crois, fit la mère en redressant la tête avec le petit mouvement d'orgueil qu'elle avait en parlant de ses enfants ;

mais elle n'en sait pas beaucoup plus long que moi en fait d'art et d'ameublement, et nous avons peur de nous tromper.

— Voulez-vous que je vous aide ? dit Niko spontanément, avec une sorte d'empressement joyeux dont il fut surpris lui-même. Je me connais un peu en bibelots, en ma qualité d'Oriental, vous savez ? J'ai plus d'une fois donné un coup de main à des amis.

— Ce ne serait pas la même chose ici, fit Mme Heurtey avec la nuance d'hésitation que le jeune homme avait remarquée ; vos amis sont riches…

— Ah ! si vous saviez comme il faut peu de chose pour transformer une maison ! Tenez, vous avez un vilain papier sur le mur de votre salle à manger…

— Oui, André me l'a reproché, mais l'idée d'avoir des colleurs de papier m'effraie ! Et puis, si l'on change le papier, il faudra refaire les peintures.

— Ne changez pas le papier ; mettez dessus une étoffe, une étoffe à bon marché ; on en a presque pour rien, et vous verrez quel changement ! Il y a de jolies esquisses sur vos murailles, vous avez des bibelots amusants.

— Ce sont des trouvailles d'André.

— Il faut les mettre en valeur sur un fond sombre, dans le salon, d'andrinople dans la salle à manger.

— De l'andrinople !

Mme Heurtey ne s'était jamais figuré que l'andrinople pût servir à autre chose qu'à doubler des rideaux ; les paroles de Mélétis furent pour elle une révélation.

— Mais alors, cela ne coûterait pas cher ?

— Presque rien, vous dis-je.

Elle se ravisa :

— Mais il faut savoir l'employer, et nous ne savons pas !

— Voulez-vous m'accepter pour tapissier ? Mesurez ce qu'il vous faut d'étoffe, achetez-le, et samedi prochain, je viendrai vous la poser sur les murs. Vous aurez des clous, un marteau et des pinces. Et vous me donnerez à déjeuner ?

— Ah ! de grand cœur ! dit Mme Heurtey avec une sorte d'élan.

— À samedi, alors, répondit Niko en la quittant.

À peine dans l'escalier, il se demanda par quel bizarre enchantement de circonstances il en était venu à se proposer pour tapissier à l'incolore Mme Heurtey.

— C'est curieux, ce métier de terre-neuve qu'André me fait faire chez lui, se dit-il. Non seulement je repêche Mme Heurtey, qui se noie dans son chagrin, mais je repêche André lui-même qui se brouillerait le mieux du monde avec la pauvre femme, et je vais repêcher leur mobilier… ils ont de jolis détails, mais quel vilain ensemble ! J'ai connu une femme tout à fait dans ce genre-là… Oh ! pardon, mademoiselle.

Au sortir du vestibule, il avait failli heurter Éliette, qui rentrait essoufflée, toute rose d'avoir marché si vite ; une bruine légère piquait de points brillants ses cheveux et la laine de sa jaquette ; elle était ravissante ainsi. La bonne, qui se sentait de l'ouvrage en

haut, monta l'escalier quatre à quatre pendant que la jeune fille s'arrêtait interdite.

— Déjà rentrée ? Vous avez donc couru ?

— Presque… Vous vous en allez, monsieur Mélétis ?

— Comme vous le voyez, mademoiselle. Mais vous me reverrez bientôt, samedi ; je viens faire le tapissier chez vous ; préparez-moi un bon déjeuner surtout ; je suis très gourmand. Ah ! et puis… bien sûr, vous n'avez pas d'échelle ?

— Une échelle ? Non, vous avez raison d'en être sûr. Qu'est-ce que vous pourriez faire d'une échelle, monsieur Mélétis ?

Elle riait, fraîche sous le grand chapeau qui ombrageait son jeune visage.

— Monter jusqu'à votre balcon pour me mettre à vos pieds ! répondit inconsidérément Mélétis.

Éliette devint toute rouge, si bien qu'il en demeura interdit et se reprocha d'avoir plaisanté avec si peu de mesure.

— Voilà ce que c'est, pensa-t-il, que de fréquenter sans cesse des dames à qui l'on peut dire, sans réfléchir, tout ce qui vous passe par la tête ! – Vous aurez bien un marchepied, à défaut d'échelle, ou bien même, en montant sur la table, j'atteindrai au plafond, en m'allongeant un peu.

— Sans vous allonger ! dit gaiement Éliette, remise de son trouble. Ce n'est guère haut de plafond chez nous. À samedi, alors !

— À samedi, mademoiselle.

Elle avait déjà monté deux marches, lorsqu'elle se ravisa. Mélétis, debout sur le seuil de la rue, ouvrait méthodiquement son parapluie ; elle courut et l'arrêta, comme il avançait au dehors, avec précaution, son pied finement chaussé :

— Monsieur Mélétis…

Il se retourna, surpris.

— Fermez, s'il vous plaît, votre parapluie ; je voudrais vous demander quelque chose. Pourquoi mon frère ne vient-il plus à la maison ? Vous le voyez, je pense ? Est-il malade, ou fâché ?

Sur les trois questions, Mélétis pouvait répondre à la moins embarrassante ; ce qui lui donnerait le temps de préparer les autres.

— Je le vois ; moins souvent qu'autrefois, car il est très occupé. Mais nous sommes toujours grands amis.

— Pourquoi ne vient-il plus ?

— Mais, mademoiselle, il vient !… moins souvent, puisqu'il est occupé, vous ai-je dit.

Éliette baissa la tête.

— J'ai eu tort de vous demander, fit-elle sans le regarder ; je vous en demande pardon… À samedi !

Elle s'enfuit dans l'escalier, où il entendit les petits talons de ses bottines frapper rapidement les marches de chêne.

— Est-elle heureuse de pouvoir courir comme cela dans les escaliers ! et par un temps pareil ! se dit-il en rouvrant son parapluie. C'est moi qui voudrais la suivre ! Il faudra que j'aille voir

mon docteur ; cette bruine m'étouffe. Enfin, le printemps reviendra… peut-être ! Quelle drôle d'idée ai-je eu de m'offrir comme tapissier ! J'en tousserai pendant huit jours et huit nuits… Bah ! qu'est-ce que ça fait, pourvu que ça m'amuse, puisque je n'en ai plus pour longtemps !

Une voiture passait, il y monta, avec toutes les précautions imaginables pour ne pas s'endommager, et se fit conduire à son cercle.

q

Chapitre 12

— Maman, dit André en entrant, je viens te prendre pour aller à la Mandoline ; tu n'es pas habillée ?

Mme Heurtey le regarda avec une surprise mêlée de joie et de reproche. Depuis quinze jours qu'elle ne l'avait vu, elle n'avait cessé de se demander s'il la conduirait cette année comme les autres voir l'ouverture de cette exposition du Cercle, très courue. C'était pour elle une solennité, presque comparable à celle du vernissage.

— Tu ne m'avais rien dit, fit-elle, pendant qu'il l'embrassait.

— Est-ce que j'avais besoin de te le dire ? Tu sais bien que c'est obligatoire !

Il riait d'un petit rire nerveux un peu gêné. Depuis plusieurs jours, il méditait cet enlèvement pour faciliter sa rentrée en grâce.

— Eb bien, je vais m'habiller, dit sa mère ; ce ne sera pas long.

Elle passa dans sa chambre à coucher. Éliette regardait son frère avec une sorte de malice triomphante, sans qu'il y prit garde. Tout à coup, il leva les yeux et tressaillit :

— Comme c'est changé ici ! fit-il. C'est vous qui avez arrangé cela ?

— C'est mieux, n'est-ce pas ? dit la jeune fille radieuse.

— C'est à ne pas s'y reconnaître ! Et les chaises… elles sont très bien, ces chaises ! C'est maman qui les a dénichées ? Non, ne me dis pas que c'est maman. Jamais elle n'a pu savoir où l'on trouve des chaises comme celles-là !

— Ce n'est pas maman, tu as raison. Ce n'est pas moi non plus. Mais l'andrinople, c'est moi, en bas seulement. Et la bourrette aussi. Tiens, regarde !

Elle ouvrit la porte du salon ; André stupéfait entra.

— Mais ça fait très bien, très bien ! Je n'aurais jamais cru que cet appartement pût avoir si bon air… C'est un tapissier qui vous a fait ce salon ?

— Oui, c'est un tapissier ! répondit Éliette en riant, pendant que son front et ses joues s'empourpraient. Un fameux tapissier !

— Un fameux tapissier ? Alors, il a dû vous coûter bon ! fit André qui songea, malgré lui, à la note que lui avait remise le matin même son artiste en ameublement en lui disant qu'il n'était pas pressé, et que M. Heurtey pouvait prendre son temps pour le règlement.

— Oh ! cela nous a coûté les yeux de la tête ! tu ne peux pas te figurer combien ! dit Éliette en continuant de rire.

André la regarda d'un air de doute ; il prenait un plaisir extrême à taquiner, mais n'entendait point qu'on le taquinât.

— Voyons, explique-toi, fit-il avec un peu d'impatience ; tu sais que je n'aime pas les rébus.

— Ne te fâche pas, André. C'est quelqu'un qui nous a aidées, maman et moi.

— Qui donc ?

— Tu ne le devines point ? M. Mélétis !

— Lui ? fit le jeune peintre abasourdi. C'est Niko qui vous a arrangé ces deux pièces ? lui-même ? Comment s'y est-il pris ?

— Il est monté sur la table, répondit naïvement Éliette.

André éclata de rire, moins de la réponse en elle-même que de tout ce qu'elle lui suggérait de comique. La veille au soir, – pour mieux dire, la nuit précédente, il avait laissé de guerre lasse son ami en train de s'amuser follement à un bal soi-disant de charité, où cette vertu théologale ne figurait que sur les prospectus et les affiches. L'idée que ce demi-mondain émérite avait pu employer une de ses précieuses journées à taper des clous dans le mur de l'appartement maternel, lui semblait encore plus folle que tout le reste.

— Allons ! fit-il, tout est possible.

Éliette le regardait d'un air inquiet ; il n'eut pas le temps de lui donner d'explications, car Mme Heurtey apparaissait. À la vérité,

elle l'avait attendu sans vouloir se l'avouer, car elle n'avait eu qu'à changer de robe pour se trouver prête. André l'emmena sans lui laisser le temps de se reconnaître, avec la hâte un peu fébrile qu'il apportait maintenant à toutes ses actions.

— Dépêchons-nous, dit-il, ce sera plein à étouffer. Tu ne pourras rien voir !

Pendant la route, ils échangèrent peu de paroles. Ils marchaient vite, et Mme Heurtey, au bras de son fils, retrouvait une foule d'émotions jadis familières, qui lui serraient étrangement le cœur. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis qu'on ne les avait vus ensemble dans la rue ; hormis elle, personne n'y avait pris garde ; mais le contact de ce bras cher lui donnait aujourd'hui presque envie de pleurer, tant il évoquait de douceurs perdues.

Ce mot « perdu » traversa son esprit, et elle se rappela ce que lui avait dit Mélétis : « Il n'est pas perdu pour vous. » C'était peut-être vrai ! Certainement c'était vrai pour l'heure présente ; aux saluts respectueux qu'elle reçut sur son passage, elle put s'apercevoir que l'orage de son âme n'avait été deviné par personne.

Avec une précipitation mêlée de crainte, André traversa la foule déjà dense qui remplissait le salon de moyenne grandeur, et conduisit sa mère devant une de ses toiles placée sur un panneau où rien de particulier n'attirait l'attention.

C'était une bonne étude, exécutée l'été précédent en Bretagne ; Mme Heurtey la connaissait.

— Cela ne fait pas mal, n'est-ce pas ? dit André, qui regardait souvent derrière lui, dans un coin opposé, où se serrait la foule.

— Ce n'est pas mal du tout. Mais n'as-tu ici rien autre chose ?

Un des maîtres d'André qui se trouvait là reconnut Mme Heurtey, la salua et lui adressa la parole. Le jeune peintre murmura un mot d'excuse et les laissa ensemble, pour se diriger vers l'endroit qui excitait la curiosité générale. Après une exploration soigneuse, il revint à sa mère.

— Viens vite, dit-il, pendant qu'on peut encore s'approcher, tout à l'heure il n'y aura plus moyen.

Il avait pris le bras de Mme Heurtey sous le sien ; avec une sorte d'autorité, écartant les curieux, il l'amena devant un cadre de fer forgé, rehaussé d'or, admirablement travaillé, qui contenait une petite toile, objet de l'attention générale.

C'était un portrait de femme, de grandeur naturelle ; la tête seulement avec le cou et ses épaules dans une simple robe noire ; on ne distinguait rien du costume, excepté la petite toque de velours qui donnait à cette tête un caractère semblable à celui des vieux maîtres italiens. La chaude pâleur du teint, l'éclat énigmatique des yeux, la finesse soyeuse des cheveux frisottants et lustrés, en faisaient l'image inoubliable d'une femme comme il y en a peu.

— C'est toi qui as fait cela ? demanda Mme Heurtey à son fils, d'une voix moins prudemment contenue que de coutume.

Toute la haine instinctive de la mère contre la maîtresse, de l'honnête femme contre celle qui ne l'est pas, venait de s'éveiller en elle à la vue de ce portrait. Elle n'avait pas douté un instant : celle-là était la femme qui lui avait volé son fils.

La question de Mme Heurtey avait été entendue par ceux qui se trouvaient le plus proche : un mouvement se fit, on avait compris qu'elle était la mère, et beaucoup avaient deviné, à l'accent particulier de la peinture d'André, qu'il n'avait pas fait là seulement œuvre d'artiste. Il y a des portraits qui sont des chefs-d'œuvre, mais qui sont aussi des indiscrétions.

Un silence relatif s'était fait dans le brouhaha des conversations. André répondit à sa mère à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu :

— Oui, c'est moi.

— Une œuvre de maître, mon cher ! déclara un critique compétent en lui serrant la main. Vous n'avez jamais rien fait qui approche de cela, même de loin. Vous vous êtes révélé véritablement.

De toutes parts, André fut aussitôt complimenté : plusieurs s'adressaient également à sa mère pour la féliciter ; elle écoutait, acceptant l'éloge d'un signe de tête, les lèvres un peu serrées, les yeux fixés sur le portrait, sans une parole, sans un sourire.

L'émotion se manifeste sous bien des formes ; celle-là n'était pas plus extraordinaire que bien d'autres, et on n'y prit point garde.

— Eh bien ! maman, dit André quand il eut savouré « le vin capiteux de la louange », si tu veux faire un tour dans le salon avant de rentrer…

Il avait repris sous le sien le bras de sa mère et commençait à lui montrer les tableaux saillants, tout en l'entraînant doucement vers la porte, lorsqu'un mouvement se fit dans le public, à l'en-

trée de la salle ; on se rangeait pour laisser passer une femme que tout le monde avait reconnue.

Vêtue de noir, coiffée de la toque du portrait, Raffaëlle s'avançait vers Mme Heurtey sans la voir : Niko l'accompagnait en lui parlant, parfaitement conscient de la sensation produite par leur présence, enchanté d'y participer dans une certaine mesure.

André, instinctivement, avait cherché à emmener sa mère, mais elle avait résisté par un imperceptible mouvement de recul ; il sentait qu'elle avait tout deviné, il n'osait plus bouger.

Raffaëlle alla droit au portrait et s'y arrêta.

Mme Heurtey compara longuement l'image et l'original ; autour d'elle, tout le monde faisait de même, et l'impression produite grandissait de minute en minute la gloire d'André, mais elle ne songeait guère à la gloire de son enfant !

Quand elle eut assez regardé, elle fit un pas vers la porte ; André avait obéi à son mouvement ; on avait fait place autour d'eux ; avertie par on ne sait quel instinct, Raffaëlle se retourna brusquement et aperçut son ennemie.

Si jamais elle avait espéré gagner à sa cause Mme Heurtey et en faire sa belle-mère, elle perdit cet espoir en une seconde. Leurs yeux se rencontrèrent, et, malgré sa force, ce fut la jeune femme qui pâlit.

— Soit, pensa-t-elle, ce sera la guerre. Peu importe !

D'un air négligent elle se retourna vers Mélétis, qui n'avait rien remarqué, et passa vers d'autres tableaux. Mme Heurtey avait emmené son fils jusqu'à l'escalier : là, elle quitta son bras.

— Tu peux me laisser, lui dit-elle d'un ton calme.

Il allait parler ; il la regarda et vit qu'il ne pouvait rien lui dire.

— Va ! dit-elle ; retourne là-dedans. Je m'en vais.

Sans qu'il osât insister, pendant qu'il restait muet, torturé par une souffrance toute nouvelle pour lui, elle descendit lentement l'escalier ; il vit décroître son chapeau noir au tournant des marches. Quand elle eut disparu, il lui sembla qu'une part de lui-même venait de lui être violemment arrachée et jetée dans le gouffre de la mort.

q

Chapitre 13

Mme Heurtey rentra chez elle d'un pas mécanique, évitant d'instinct les voitures et les passants ; elle ne percevait rien autour d'elle, ses yeux étant remplis tout entiers de la double vision, femme et portrait, qui venait de s'y graver indélébilement.

En la voyant, Éliette, qui brodait près de la fenêtre, se précipita vers elle.

— Maman, il est arrivé un malheur ?

La mère hocha lentement la tête, comme répondant à sa propre pensée… Oui, un malheur était arrivé, mais il était de ceux que rien ne trahit au dehors, et elle ne pouvait pas dire à sa fille en quoi il consistait. Revenant à la réalité, elle dénoua les rubans

de son chapeau qui semblaient l'étouffer et défit son manteau avec des mouvements presque automatiques.

— Maman, maman ! répéta Éliette en l'entourant de ses bras, dis-moi, je t'en prie… André ?

Mme Heurtey fit un effort qui ramena le sang à ses joues.

— André ? rien du tout. Il va très bien.

— Tu m'as fait peur ! dit la jeune fille avec un soupir qui contenait encore de l'angoisse. Mais toi ? tu es malade ?

— Non. J'ai eu trop chaud là-bas ; c'était plein de monde.

Elle s'assit, les jambes lasses, la tête cassée, voyant toujours devant elle les yeux profonds de la femme qui lui avait volé son fils.

— Veux-tu quelque chose ? fit timidement Éliette.

Elle répondit négativement du geste plus que de la voix, bien que ses lèvres se fussent entrouvertes. Docilement la jeune fille s'assit, suivant d'un œil plein de tendresse émue tous les mouvements de sa mère.

Dès son enfance, elle avait appris à respecter le silence des grandes douleurs ; la mort de son père, qui ne lui avait guère laissé de souvenirs précis, avait produit en elle la longue habitude des contemplations muettes ; elle avait vu trop souvent le profil rigide de sa mère se découper sur les vitres de la croisée, les mains tombantes, les yeux fixes, la bouche douloureuse, et dans ces moments-là, elle savait que, la veuve pensait à l'époux perdu.

Au bout d'un quart d'heure, Mme Heurtey se leva avec le mouvement d'épaules dont on secoue un fardeau importun ; comme elle le faisait toujours quand elle rentrait, elle alla dans sa chambre, ranger ses vêtements et mettre une autre robe ; puis elle revint, prit son ouvrage et s'assit auprès de sa fille pour travailler.

Malgré son désir de savoir ce qui s'était passé, Éliette n'osa plus questionner, et Mme Heurtey ne dit rien ; elles échangèrent deux ou trois remarques relatives aux petits soins de leur intérieur, puis le silence retomba sur elles.

Un coup de sonnette les fit tressaillir toutes deux. Involontairement Éliette se leva ; sa mère la prévint et sortit du salon pour aller à la rencontre du visiteur.

— Monsieur Mélétis ? fit-elle avec hauteur en l'apercevant.

— Ma visite vous étonne ? répondit-il de sa jolie voix de ténor un peu faible. Permettez-moi de m'asseoir, je suis fatigué.

Au premier moment, Mme Heurtey avait eu envie de lui demander ce qu'il venait faire chez elle, lui, l'ami, le cavalier servant de Raffaëlle ; en le voyant si lassé, elle comprit qu'il venait pour la consoler, et son cœur maternel fut ému de pitié pour le malade qu'elle aimait.

— Entrez, dit-elle, en lui ouvrant la porte du salon… Éliette, va t'occuper du ménage !

Ainsi congédiée, la jeune fille ne put qu'adresser à Niko un regard plein de questions tristes ; il y répondit par un bon sourire encourageant, et lui tendit sa main franche pour qu'elle y mit ses

petits doigts inquiets. Elle sortit, et Mme Heurtey fixa sur le jeune homme son regard pénétrant.

— Vous m'en voulez beaucoup, je le vois, chère madame, dit-il en se laissant glisser au fond du fauteuil où il s'asseyait d'habitude ; ne dites pas non…

— Je ne dis rien, fit Mme Heurtey, sans le quitter du regard.

— Mais vous n'en pensez pas moins ; cela se voit sur votre visage. Il ne faut pas m'en vouloir ; je suis un pauvre garçon condamné à mourir jeune, je tâche d'égayer mon agonie…

Il souriait de la façon la plus communicative, et son aimable humeur eût déridé pour un instant au moins la Parisienne la plus sincèrement affligée ; mais sa grâce familière n'avait point de prise sur l'esprit tout d'une pièce de la mère d'André. Niko redevint sérieux.

— Vous auriez tort, chère madame, reprit-il en se redressant pour appuyer ses deux coudes sur les bras du fauteuil, vous auriez grand tort de croire des choses qui ne sont pas…

— De quelles choses voulez-vous parler ? fit Mme Heurtey en levant ses épais sourcils.

— De croire, par exemple, que la dame avec laquelle vous m'avez vu tantôt soit une personne… une personne enfin…

— Vous avez le droit de vous montrer en public avec toute personne qui vous plaît, du moins en ce qui me concerne. Il ne s'agit pas de vous, dit Mme Heurtey avec quelque rudesse.

Niko rentra la tête dans ses épaules avec le geste frileux qu'il avait lorsqu'il recevait une semonce de ses sœurs, et pencha en

avant son grand buste ondoyant, aussi souple que le dos d'un chat.

— Et moi, reprit-il, qui venais vous faire mes excuses et vous expliquer…

Mme Heurtey, sans s'approcher, étendit vers lui sa main raidie.

— Monsieur, dit-elle, si je vous ai témoigné de l'affection, si vous avez pour moi du respect, ne continuez pas.

Mélétis se tut et releva la tête, sans plus essayer de lui donner le change.

— Dites-moi qui est cette femme, continua la mère. Je sais que vous ne me direz pas tout ; dites ce que vous pouvez, je tâcherai de savoir le reste. Si vous ne voulez pas parler, vous en êtes le maître.

— Je vais dire tout ce que je sais, répliqua honnêtement Niko.

— Je ne vous en demande pas davantage. Comment s'appelle-t-elle ?

— Mlle Solvi.

— C'est une femme entretenue ?

— Non.

— Elle en a pourtant bien l'air !

— Je vous demande pardon, chère madame, de vous contredire respectueusement. Elle n'a pas l'air d'une femme entretenue, dans le sens que nous donnons à ce mot.

— Comment la classerez-vous, alors ?

— C'est une excentrique.

Mme Heurtey prit un air de grand dégoût. Le mot excentrique, dans son esprit, portait aussi loin au moins que le mot entretenue. Elle continua :

— C'est la maîtresse de mon fils ?

— Je vous ai promis de vous dire ce que je savais : je n'en sais rien.

— Mais vous le croyez ?

Niko fit un geste d'indifférence.

— Je ne sais même pas si je le crois, répondit-il. On ne sait jamais ces choses-là ; il y a des gens qui ont l'air d'être ensemble du dernier bien. Tout à coup, on apprend par un esclandre – parfois un double esclandre – qu'ils se servaient réciproquement l'un de l'autre pour en tromper un troisième ou un quatrième… Vous avez l'air bien scandalisée, chère madame… Je puis vous affirmer que ce petit commerce se fait souvent sans entente préalable… Pas toujours.

— Le monde où vous vivez est une caverne de bandits ! fit Mme Heurtey.

— Heu ! il y a du pour et du contre.

Il croyait avoir détourné l'orage, mais il s'aperçut qu'il se trompait.

— Mon fils a fait le portrait de cette femme ; elle l'a payé ?

Niko fit un soubresaut.

— Payé ? J'espère bien que non ! Non, assurément, se reprit-il en s'apercevant de son imprudence. Mlle Solvi est une personne qui voit beaucoup de monde ; André ne pouvait pas trouver de meilleure réclame… Ce portrait est une merveille, nul doute qu'il ne lui en attire beaucoup d'autres, très bien payés, ceux-là. Toutes les femmes voudront se voir aussi jolies…

— Je ne pénètre pas facilement dans tous ces calculs, dit froidement Mme Heurtey. Cette demoiselle est riche ?

— Très riche.

— Elle a des amies ?

— Oui…, quelques-unes, fit Niko qui ne voulait pas mentir. Je vous ai dit que c'est une excentrique ; elle reçoit principalement des hommes politiques, des artistes, des littérateurs, et comme il n'y a pas beaucoup de dames dans ces catégories-là, elle en voit peu.

— Je vous remercie, dit Mme Heurtey, j'ai compris. Elle a un protecteur ?

— Pour cela, non, répliqua chaudement Mélétis ; personne ne peut rien dire de ce côté-là.

Ce fut au tour de Mme Heurtey de le regarder avec une pointe de raillerie.

— Vous le croyez ? Vraiment ? Eh bien, moi, je ne l'ai vue qu'une fois, mais je me connais en femmes, autant que vous, peut-être, bien que je n'aie pas vu les mêmes ; et je vous affirme que celle-là a un amant qui la paie.

— Mais, au nom du ciel, chère madame, où allez-vous prendre ces idées-là ?

— Dans le soin qu'elle prend de ne pas s'afficher avec mon fils. Si elle était libre, elle ne se gênerait pas tant ! Mais elle veut réunir l'amour et l'argent !

Mélétis, frappé, garda le silence : l'argument de cette provinciale, qui ne connaissait rien du monde, mais qui connaissait l'humanité, n'était pas de ceux qu'on écarte avec un geste léger, et plus d'une fois, par la suite, il devait y penser.

— Enfin, chère madame, reprit-il ensuite, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on ne sait rien ; s'il y a quelque chose, c'est bien caché.

Mme Heurtey le remercia en inclinant la tête. Il se leva, non sans peine.

— Allons, dit-il, je m'en vais. Vous me pardonnez, dites ?

Elle le regarda d'un air ai étonné qu'il ne put s'empêcher de rire.

— Cela vous est égal, eh ? Comme cela vous est égal !

— Quoi donc, monsieur ?

— Mes mauvaises fréquentations… Vous n'y songiez déjà plus, j'ai fait une maladresse en vous le rappelant. Vous n'allez pas me mettre à la porte, madame Heurtey ? Vous n'auriez pas le cœur de me faire cette méchanceté-là !

— Non, répondit-elle toujours gravement. Vous êtes maître de vos actions, vous ne devez de comptes à personne, et puis, cela

n'a pas la même importance.

— Parce que ça ne durera pas longtemps ? Je vous comprends bien, allez ! J'aimerais bien que ça eût de l'importance et que ça pût durer longtemps !

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, reprit Mme Heurtey, un peu émue malgré elle, en le reconduisant dans l'antichambre.

— Oh ! ça ne fait rien, je vous assure. Tant que je me tiendrai sur mes jambes, vous me recevrez, n'est-ce pas ? Et puis… je vous apporte des nouvelles d'André… et je suis votre tapissier… non, pas le vôtre, celui de Mlle Éliette. Où est-elle, Mlle Éliette ? Faut-il que je m'en aille sans lui dire au revoir ?

Mme Heurtey ouvrit la porte de la chambre de sa fille et l'appela.

— Vous partez, monsieur Mélétis ? fit-elle. Je croyais que vous alliez rester pour dîner ?

— On ne m'invite pas, répondit-il en riant. Il faudra acheter de l'andrinople si vous voulez me revoir. À bientôt !

Il était déjà dans l'escalier ; Éliette referma la porte avec regret et retourna à sa broderie.

q

Chapitre 14

Raffaëlle ne songeait plus à gagner le cœur de Mme Heurtey. Elle s'était imaginé la mère d'André pareille à lui, suivant le préjugé

populaire qui attribue aux fils une ressemblance plus complète avec leur mère : spirituelle et d'un caractère un peu flou, un peu fantasque… ; elle se trouvait en présence de la mère des Gracques.

Il fallait changer ses plans ; elle se reprocha de n'avoir pas prévu plus tôt cette difficulté qu'elle aurait peut-être pu tourner ; mais, en y réfléchissant, elle comprit qu'il n'existait pas de moyen de séduire une femme comme Mme Heurtey.

C'était la lutte : il faudrait qu'André choisit entre elle et sa mère. Jusqu'ici, elle avait obtenu de lui tout ce qu'elle avait voulu ; obtiendrait-elle qu'il renonçât à tous les liens de la famille, qu'il répudiât tout son passé de fils pour l'amour d'elle ?

Quand Mlle Solvi avait réuni ses fins sourcils noirs en une barre qui lui traversait le front, cela voulait dire qu'elle avait pris son parti de bien des choses, et quand elle était arrivée là, elle n'était pas scrupuleuse sur le choix des moyens.

D'ailleurs, que voulait-elle ? Être la femme légitime d'André. Si personne ne s'y était opposé, cela se serait fait sans chagrin ni dommage pour personne ; ce n'était pas elle qui créait des difficultés… Que ne la laissait-on agir à sa guise !

Puisque Mme Heurtey la considérait comme une ennemie, c'est en ennemie qu'on la traiterait. Elle ne voulait pas donner son fils de bonne grâce ? on le lui prendrait de force !

Raffaëlle ne put se défendre d'une pensée de regret pour la belle-mère imaginaire qu'elle s'était donnée par avance ; une femme frivole, petite provinciale facilement éblouie par le luxe et les grandes manières. André, jadis, dans les premiers temps de

son servage, alors qu'il n'espérait rien encore, lui avait parlé des vertus domestiques de sa mère, de sa tendresse, de son inépuisable bonté, de la résignation avec laquelle elle avait supporté ses malheurs… Qui pouvait se figurer toutes ces vertus paisibles sous la forme de dragon des Hespérides ?

Elle imagina de questionner Mélétis ; n'avait-elle pas ouï dire qu'André l'invitait parfois chez lui ? Avec la science de combinaisons qui était une de ses forces, Mlle Solvi sut se ménager avec le jeune homme une heure de tête-à-tête, peu de jours après la rencontre du cercle.

— C'était Mme Heurtey, n'est-ce pas, Mélétis, cette dame en noir qui regardait mon portrait, vous savez bien, quand nous sommes entrés, l'autre jour, à la Mandoline ?

— Parfaitement, chère mademoiselle, répondit Niko en fermant à demi ses long yeux d'Oriental, ce qui était sa manière à lui de mieux voir. À quoi l'avez-vous reconnue ? car elle ne lui ressemble pas.

Raffaëlle rougit imperceptiblement, vexée d'avoir trahi un dessous de sa pensée.

— Il lui donnait le bras, répondit-elle ; je présume que les peintres en voie de célébrité ne s'amusent pas à promener dans les expositions d'autres vieilles dames que leur maman !

— Parfaitement raisonné, dit Mélétis en s'inclinant. Et elle vous plaît, Mme Heurtey, comme ça, à première vue ?

Mlle Solvi fit entendre un petit rire argentin, rare et charmant.

— Si je vous disais qu'elle me plaît, répliqua-t-elle, vous me feriez l'injure de ne pas me croire. Elle ne m'a pas paru ce qu'on nomme une femme attrayante.

— Eh bien ! détrompez-vous ! Elle est extrêmement aimable.

— Vous m'étonnez ! Enfin, je le veux bien, si cela vous fait plaisir. Vous allez souvent chez elle ?

— Parfois. Si vous saviez comme ce milieu-là est reposant !

— Je le pense bien ! par contraste, surtout. Est-ce qu'André Heurtey n'a pas une jeune sœur ?

Mélétis réprima un très léger mouvement de contrariété : l'image d'Éliette brusquement évoquée dans le salon de Raffaëlle lui causait une impression de gêne. Avant qu'il eût ouvert la bouche pour répondre, Mlle Solvi continua :

— Je comprends que Mme Heurtey soit aimable avec vous, mon cher ! On est toujours aimable avec le gendre qu'on se destine !

— Moi ? s'écria Niko, tellement surpris qu'il se trouva debout sans savoir comment. Un gendre ? moi ! Mais, chère mademoiselle, avant qu'on eût le temps de publier des bans quelconques, je serais sous terre !

— D'abord, Mélétis, je ne vous crois pas aussi malade que vous le dites ; voilà deux ou trois ans que vous devez mourir à la chute des feuilles ; on vous dit adieu pour jamais en s'en allant aux bains de mer, et en octobre vous revenez comme si de rien n'était. Vous êtes un faux mourant.

— Oh ! par exemple ! s'il est permis de traiter de la sorte un malheureux qui n'a plus que le souffle ! dit Niko, moitié riant, moitié fâché. Est-ce que vous vous figurez que je joue la comédie ?

— Non ! parce que, dans ce cas-là, vous seriez le plus grand artiste de notre temps. Vous avez des quintes encore mieux imitées que celles de Sarah Bernhardt, d'où je conclus qu'elles sont vraies. Mais vous vivrez longtemps, je vous le prédis, et vous serez le gendre de Mme Heurtey !

— Pauvre petite fille ! dit Mélétis encore un peu vexé. Elle mérite mieux que moi.

— Vous êtes modeste ! Moi, je m'en contenterais… comme mari.

Elle avait lancé cette flèche à demi-voix, en le surveillant en dessous ; ses yeux rencontrèrent le regard mince et intelligent qui filtrait entre les paupières presque closes de l'Oriental.

— Fin contre fin fait mauvaise doublure, pensa-t-il involontairement. Tel que je suis, dit-il tout haut, je n'oserais m'offrir en légitime mariage à personne… Mais si l'on veut m'accepter autrement, j'en suis affectueusement reconnaissant…

— Autrement dit, vous aimez mieux jouir de votre reste… C'est une manière de voir et de vivre… C'est égal, mon cher, méfiez-vous des mariages in extremis. En général, celui qui meurt a fait une mauvaise affaire, l'autre en fait une bonne.

— Vous parlez d'or, répliqua froidement Mélétis en prenant son chapeau. Je me garderai de tout mariage ; ce sera suivre vos

conseils plus qu'à la lettre. Vous n'aimez pas le mariage, en général, chère mademoiselle…

Les yeux de Raffaëlle lancèrent un jet de flamme aigu comme un dard de guêpe.

— C'est une de mes originalités, dit-elle ; mais on se lasse de tout, même d'être originale. Un de ces jours, je me mettrai de la Société de Saint-François-Régis, vous savez ? pour marier les pauvres ! Et je deviendrai une marieuse enragée.

— Il faudrait donner l'exemple, dit étourdiment Niko.

— C'est une idée, j'y penserai. Vous ne restez pas à dîner ?

— Non ! je me sens une faim de loup, vous diriez encore que je suis un faux mourant ! Je vais me nourrir dans un endroit où l'on dîne très bien et où personne ne fait attention à ce que vous mangez.

— Eh bien, un autre jour, un jour que vous serez très bas. Sans rancune, Mélétis.

Il baisa la belle main qui s'avançait vers ses lèvres et sortit. L'image d'Éliette ne voulait pas le quitter ; il la voyait, maintenant, comme sur la porte de sa maison, les yeux brillants, les joues roses, un peu essoufflée, des perles de bruine sur sa voilette.

— Pauvre petite fille, répéta-t-il deux ou trois fois. Un viveur fini comme moi, à elle, une petite fleur si innocente, si douce !…

Il se rappela le regard aigu de Raffaëlle.

— Elle tient André, elle ne le lâchera pas ; en voilà un qui n'a pas fini de souffrir… et sa mère non plus ! Et la petite sœur…

Pauvre petite fille !

Son grand appétit était tombé, il fit un triste dîner, et pour se consoler s'en alla souper en joyeuse compagnie ; mais – et cela lui arrivait souvent depuis quelque temps – il trouva au bout d'une heure que cela n'était pas drôle et resta morose.

q

Chapitre 15

C'est avec une certaine appréhension qu'André se hasarda à retourner chez sa mère. La rencontre qu'il n'avait pas prévue, qu'il avait au contraire fait tous ses efforts pour éviter, lui paraissait grosse de dangers, et le sentiment douloureux que lui avait causé l'attitude de Mme Heurtey avait réveillé en lui bien des remords.

Comme il l'avait soudainement abandonnée, cette mère admirable ! Tout d'un coup, sans qu'il eût rien à lui reprocher, elle avait cessé pour ainsi dire de compter dans sa vie ; il avait renoncé de gaieté de cœur à sa présence, à la sollicitude silencieuse et infinie de tous les instants, aux mille joies subtiles que donne l'impression d'une tendresse très ancienne, remontant jusqu'au berceau, avant le berceau, aux jours obscurs où l'enfant n'est encore qu'un faible embryon mal défini, de vie incertaine, et n'existe que pour sa mère.

— Ma pauvre mère ! se dit André, je lui ai fait bien de la peine ! Quand j'ai cessé de rentrer le soir à la maison, elle a dû passer de mauvaises nuits !

Cette idée ne lui était encore pas venue ; il n'avait songé qu'à lui-même, à ses droits d'homme trop longtemps tenu en tutelle, et, tout d'un coup, il s'apercevait que l'exercice de ses droits avait lésé le bonheur de celle qu'il avait jusqu'ici aimée par-dessus tout.

Il eut beau se débattre contre lui-même, sa conscience ne voulait pas accepter de compromis ; il avait causé du chagrin à sa mère, c'était le fait indéniable, et sa mère ne méritait pas cela.

La pensée qu'il allait subir de violents reproches était de nature à diminuer l'intensité de ses bons sentiments, car André était possédé par une de ces natures violentes plutôt qu'indisciplinées, qui se révoltent contre toute contrainte, quitte à se soumettre après avoir bien tempêté. Pareil à ces écoliers rageurs qui montrent le poing au maître avant d'entrer en classe, toutes les fois, jusque-là, qu'il avait pressenti une réprimande, il s'était gendarmé d'avance, apportant aux explications inévitables la disposition la plus agressive, dût-il ensuite convenir, mais jamais officiellement, qu'en réalité il avait eu des torts.

Cette fois, il venait la tête basse, – non en ce qui concernait son amour et sa liberté, car sur ces deux points il serait intraitable, – mais décidé à supporter des reproches et à témoigner beaucoup d'affection à sa pauvre mère négligée.

À sa grande surprise, on pourrait presque dire son désappointement, Mme Heurtey ne fit aucune allusion à la rencontre, ni à son départ précipité. Ce silence irrita le jeune homme plus que toutes les récriminations ; il y voulait voir la preuve d'un dédain injurieux de ses actions, alors qu'au fond de l'âme il sentait très bien que c'était tout autre chose.

Au bout d'une heure, n'y pouvant tenir, il profita d'un moment où sa sœur n'était pas avec eux pour poser une question dangereuse :

— Eh bien, maman, que penses-tu de mon exposition ?

— J'ai entendu dire que c'est très bien, répondit-elle d'une voix calme. Ceux qui s'y connaissent prétendent que tu n'as jamais rien fait de comparable. Moi, tu sais, je ne m'y connais pas.

Elle se tut. André se sentait moralement cinglé d'un coup de fouet, mais il s'avoua sur-le-champ qu'il l'avait mérité. Quittant sa place, il vint par derrière passer ses deux bras autour du cou de Mme Heurtey et avança son visage tout près des lèvres maternelles.

— Maman chérie, dit-il, tu es fâchée contre moi ? Embrasse-moi, je t'en prie…

Mme Heurtey tourna un peu la tête et plongea ses yeux dans ceux de son enfant adoré.

Qu'il était changé en peu de temps, ce charmant visage, autrefois insouciant et frais, maintenant traversé de mille plis imperceptibles, symptômes d'agitations, d'inquiétudes, de soucis, qu'elle eût voulu lui épargner ! Elle l'avait mis au monde, cet enfant, elle l'avait élevé, elle en avait fait un homme, – au prix de quelles peines, elle seule le savait, – et voilà qu'une femme le lui avait pris, pour le pervertir, pour s'en faire un jouet, peut-être, et quelque jour le rejeter avec dédain…, car ce n'était pas fini !

Il lui reviendrait, son fils, elle voulait le croire ; mais dans quel état ! Le cœur traversé peut-être d'une inguérissable blessure, plein de mépris pour ce qu'il aurait adoré, injuste, aigri, mé-

chant… Ah ! pauvre André, que de chagrins, que de ruines il amoncelait autour de lui, sur lui-même, pendant qu'il faisait le portrait de ce serpent aux yeux noirs !

— Maman chérie ! répéta André sur un ton suppliant.

C'est ainsi qu'il venait à elle jadis, après ses peccadilles d'écolier, et qu'il apaisait d'avance la colère maternelle ; car elle ne l'avait pas gâté, son fils, elle l'avait toujours réprimandé quand cela avait été nécessaire, quitte à l'embrasser après en lui disant : Ne recommence plus, surtout ! Et il ne recommençait pas… pas tout de suite, au moins !

Lentement, elle posa ses lèvres sur le front tendu vers elle. Quelle joie de baiser ainsi, dans une sorte d'apaisement passager, le visage de l'enfant qu'elle avait allaité ! Elle ne put se défendre de baiser encore la joue moins fraîche qu'un an auparavant… c'était son fils pourtant !

André lui saisit la figure à pleines mains et l'embrassa passionnément deux ou trois fois coup sur coup. Elle l'aimait tout de même, cette maman sévère.

Mme Heurtey sentit le danger : si elle laissait couler une des larmes qui l'étouffaient, si seulement il voyait dans ses yeux le brouillard humide des pleurs, son autorité succombait ; elle tomberait dans l'ornière des brouilles et des raccommodements, fatale à tous les amours, mortelle à celui des mères, car elle tue en peu de temps la dignité maternelle.

Elle se raidit, rendit à son fils un baiser rapide et, se dégageant de ses bras, lui dit :

— C'est bon, André, tu n'es plus un enfant. Tu as voulu être maître de tes actions, règle ta conduite de façon que je ne sois pas forcée de te faire des reproches. Je ne t'en ferai que si tu m'y contrains par tes actes.

Allégé d'un grand poids, mais ennuyé d'être traité de la sorte, André reprit sa place. Éliette rentra ; comme il ne savait où poser son regard, il examina sa sœur.

— Sais-tu que tu deviens très jolie ? lui dit-il.

— Tu me l'as déjà fait entendre ! répondit gaiement la jeune fille.

Son regard perspicace avait saisi la détente du visage maternel, et elle se sentait tout épanouie de joie innocente.

— Quand te maries-tu ?

Un flot pourpré envahit l'aimable visage qui se détourna.

— Maman, il faudrait marier cette enfant-là, insista le jeune homme en s'adressant à Mme Heurtey.

— Elle a le temps, répondit la mère.

— Est-ce ton avis, petite sœur ? fit André.

— Oui, mon frère… j'ai tout le temps… et même… Elle hésita un instant : Je n'ai point envie de me marier.

— Voilà qui n'est pas naturel ! s'écria André en riant avec un peu d'affectation.

Il était nerveux et donnait aux choses, sans le vouloir, plus d'importance qu'elles n'en méritaient.

Éliette, sans rien dire, se dirigea vers le buffet et fit semblant d'y ranger l'argenterie.

— Tu as fait vœu de célibat, peut-être ? dit-il d'un ton ironique. Ou bien voudrais-tu être Sœur de charité ?

— Pourquoi pas ? répliqua la jeune fille en se tournant vers lui ; c'est une belle vocation, et cela vaudrait mieux qu'un mauvais mariage.

— Il y en a de bons, fit André radouci, et un peu honteux d'avoir attiré dans les yeux d'Éliette les deux larmes qui essayaient de s'y cacher.

— On n'est pas sûre de les faire, ceux-là ! répondit-elle avec une tristesse dont son frère fut frappé.

— Embrasse-moi, petite sœur, dit-il en l'attirant vers lui.

Elle se laissa faire et lui rendit une caresse, mais il vit bien qu'il l'avait troublée, et il en eut regret ; elle sortit de la salle à manger pour y rentrer un instant après, les joues un peu plus roses que de raison, mais parfaitement calme en apparence.

— Tu ne trouves pas Éliette singulière ? avait dit André pendant sa courte absence. Est-ce qu'elle n'aurait pas quelque inclination contrariée ?

— Elle ? fit la mère en mettant une nuance d'orgueil à affirmer l'inviolabilité du jeune cœur de sa fille. Si elle aimait quelqu'un, quelle raison pourrait-elle avoir de ne pas me le dire ? Et, depuis que tu n'es plus ici, nous ne voyons personne.

S'il y avait un reproche dans cette phrase, la volonté de Mme Heurtey n'y était pour rien, mais André ne le sentit pas moins. Il

fut pris d'une sorte d'ennui en sentant que ses actions, dont il se considérait comme seul responsable, avaient une influence fâcheuse sur la destinée des siens ; mais ce n'était qu'une impression très vague, qui eut pour unique résultat de lui inspirer une sorte de crainte à l'égard de la maison maternelle, où il ne se trouvait pas à son aise.

q

Chapitre 16

Le Salon allait fermer ses portes ; déjà la plus grande partie des quinze cents personnes qui composent « Tout Paris » s'était éparpillée à tous les vents d'été ; Mme Heurtey n'avait encore parlé d'aucun projet, et Éliette tremblait en pensant que toute villégiature la séparerait de Mélétis pour longtemps… pour toujours, peut-être.

Niko se plongeait délicieusement dans la joie de vivre au soleil, au lieu de s'enfermer dans des appartements surchauffés, comme il était contraint de le faire pendant les mois d'hiver. On le voyait l'après-midi, paresseusement assis à la terrasse d'un café à la mode, réjouir ses yeux par la vue des visiteurs exotiques, que juin ramène inévitablement sur les boulevards. La connaissance qu'il possédait de presque toutes les langues parlées en Europe lui procurait le plaisir de pénétrer au fond des conversations secrètes de ces oiseaux de passage, et il s'amusait prodigieusement, comblant ainsi les vides que le départ des mondaines et demi-mondaines creusait chaque jour dans l'emploi de ses heures.

Sa sœur aînée lui écrivait lettre sur lettre pour qu'il vint la rejoindre en Grèce chez une autre sœur mariée, mais il lui répondait avec une imperturbable douceur : « Pourquoi veux-tu que j'aille te retrouver dans un climat chaud pendant les ardeurs de l'été ? C'est toi qui devrais venir : nous irions au bord de la mer, dans un endroit frais. »

Mlle Xandra Mélétis ne se décidait pas à refaire le voyage accompli jadis par elle avec tant de courage, et son frère, nonchalamment attaché à ses habitudes parisiennes, ne se trouvait pas l'énergie suffisante pour les rompre, étant donné qu'il n'en voyait pas la nécessité.

— N'irez-vous donc jamais dans un endroit où l'on puisse respirer ? demanda-t-il à Mme Heurtey un soir, pendant qu'assis à la fenêtre du salon, ils essayaient de se figurer qu'ils prenaient l'air. Éliette arrosait une demi-douzaine de pots de fleurs à la fenêtre de la pièce voisine.

— Je n'ose pas, répondit à demi-voix la mère d'André.

Comme il la regardait avec quelque étonnement, elle ajouta plus bas :

— Je n'ose m'en aller ; il me semble que si je quitte Paris, j'abandonne André… Savez-vous quels sont ses projets ?

— Ma foi, non. En a-t-il, seulement ? Je ne le vois guère qu'en courant ; c'est-à-dire que c'est lui qui court ; moi, généralement, je suis assis. Il passe sur le boulevard, me serre la main et disparaît.

— Travaille-t-il ?

— Je crois que oui. J'ai tenté plusieurs fois de le voir à son atelier, mais la porte est toujours fermée.

Mme Heurtey poussa un soupir aussitôt contenu.

— S'il travaille, dit-elle, rien n'est perdu. Il est ambitieux… il l'était, du moins… Mais je ne sais plus ce qu'il fait…

— Il vient vous voir, pourtant ?

— Oui, il vient ! Il me voit comme il vous voit, en passant ; il m'embrasse tendrement et ne trouve rien à me dire… Que voulez-vous qu'il me dise, en effet ? Toute sa vie n'est-elle pas maintenant si bien mêlée avec celle de cette femme qu'il ne pourrait plus ouvrir la bouche sans en parler ? C'est pour cela qu'il ne vous voit guère, et moi non plus.

— Madame Heurtey, croyez-vous vraiment ce que vous dites ? Je vous déclare pour ma part que je n'en sais absolument rien, et pourtant, suivant une expression célèbre, si c'était arrivé, cela se saurait ! Ces choses-là se savent, à Paris… et même ailleurs.

— Je ne me trompe pas, monsieur Mélétis. Voyez-vous, cet enfant-là, je l'ai couvé trop longtemps pour ne pas deviner tout ce qui se passe en lui… C'est comme un grain de musc enfermé dans un tiroir, cela se sent sans qu'on le voie ; je sais tout ce qui s'est passé dans l'esprit de mon fils. Il s'est donné corps et âme.

— En ce cas, reprit Niko, resté un moment pensif, ils sont joliment malins, car personne n'en sait rien.

— Ni ne s'en doute ?

— Oh ! il y a toujours quelqu'un qui se doute de quelque chose, et ce quelqu'un-là, c'est tout le monde ; mais il n'y a pas moyen

de les prendre, et pourtant…

— Quoi ? fit avidement Mme Heurtey en se penchant pour mieux entendre.

— Rien, chère madame, fit Mélétis en s'apercevant qu'il allait parler comme si elle n'était pas la mère d'André, rien du tout : je veux dire que la personne dont vous parlez ne manque pas d'admirateurs, par conséquent d'ennemis, et que si quelque chose pouvait entamer sa réputation…

— Elle a donc une réputation ? fit Mme Heurtey avec l'expression d'un incommensurable mépris.

— Intacte, chère madame, intacte !

Les yeux de Mélétis s'étaient prodigieusement allongés entre ses cils pendant qu'il savourait la savante ironie de cette réponse, indéchiffrable pour la provinciale.

— Cela ne me trompe pas, moi, dit-elle avec amertume.

Niko pensa à part lui qu'en cela elle ne différait pas de la majorité. Personne, en effet, n'attaquait la réputation de Mlle Solvi, parce que cette réputation était au nombre des choses qui, en réalité, n'intéressent personne ; elle n'avait pas de famille, pas de mari, elle ne faisait pas parler d'elle dans les journaux ; on ne l'attaquait pas, nul n'avait à la défendre ; mais s'il s'était agi de la vertu de Raffaëlle, sa réponse eût été tout autre : on ne lui connaissait pas d'amant, et nul ne croyait qu'elle fût une demoiselle honnête. Dans le monde cosmopolite, si proche parent de celui où l'on s'amuse, on trouve de ces tolérances silencieuses, jusqu'au jour où s'élève une formidable clameur ; alors, ces gens

qui ne demandaient qu'à jouir d'une vie sans entraves réelles deviennent plus collet monté que les vrais rigoristes.

Deux jours après cet entretien, André, qui avait vainement essayé de travailler, déposa sa palette et alla se promener sur le boulevard extérieur, près des fortifications : c'était un endroit déplaisant et désert, tout à fait approprié à son genre de méditation.

La veille, tout l'après-midi, il avait attendu Raffaëlle, qui n'était pas venue. À cinq heures, il avait sonné à sa porte, pour apprendre qu'elle était sortie, ce qui n'était pas vrai, car il avait vu deux hommes de sa connaissance entrer dix minutes plus tard, dix minutes passées à faire les cent pas de l'autre côté du boulevard Pereire.

Elle l'avait consigné. Pourquoi ? Il se posa cent fois cette question pendant la nuit, sans pouvoir la résoudre. Pendant la matinée, il avait attendu un mot d'elle expliquant le mystère, mais il n'avait rien reçu. Après son déjeuner, apporté d'un restaurant des environs, il s'était senti extraordinairement nerveux et incapable de travail.

Raffaëlle continuait à ne pas lui appartenir, pendant qu'elle s'emparait de lui chaque jour davantage. Deux ou trois fois de suite, elle lui promettait de l'aller trouver chez lui, et il l'attendait vainement ; lorsqu'il la voyait enfin dans le tête-à-tête, elle savait se dérober à toute explication ; s'il insistait, elle le toisait froidement de telle façon qu'il ne songeait plus qu'à se faire pardonner. La crainte de sembler mesquinement bourgeois à cette princesse des contes de fées lui faisait oublier même les blessures de son amour-propre d'amant.

En revanche, il la voyait entrer au moment où il l'attendait le moins. Sous prétexte qu'elle ne pouvait pas attendre à sa porte qu'il lui eût ouvert, elle s'était fait donner une clef de l'atelier, et cette clef la rendait maîtresse absolue de la vie d'André ; absent ou présent, elle entrait chez lui selon son bon plaisir, sans être vue des concierges, habitués d'ailleurs à fermer les yeux.

Ces surprises perpétuelles, mêlées de désappointements, donnaient à l'amour du jeune homme un éternel renouveau ; l'insaisissable de cette liaison, l'agitation où elle le maintenait l'empêchaient de goûter cette plénitude de la passion partagée, qui conduit facilement à la satiété ; mais il en était arrivé au point où la chaîne trop tendue peut casser, et en marchant rageusement sur le boulevard poussiéreux, André se disait qu'après tout si sa maîtresse continuait à se moquer de lui, c'est lui qui pourrait bien se détacher d'elle.

Fortifié et même enorgueilli par cette pensée, il reprit le chemin de chez lui, monta son escalier, ouvrit sa porte et… trouva Raffaëlle assise devant son bureau qui écrivait une lettre, penchée sur le papier avec beaucoup d'application. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux noirs brillaient sur sa tête inclinée comme une coulée de marbre poli.

— Raffaëlle ! fit André, cloué sur place.

Il ne pouvait se blaser sur le plaisir imprévu de la voir chez lui, et c'était la première fois qu'elle s'y laissait surprendre ainsi.

Elle leva la tête, lui jeta un regard pareil à un philtre, et se remit à écrire. Il s'approcha et se pencha sur le cou incliné qu'il effleura de ses lèvres. Cette femme extraordinaire avait su exciter en lui la plus violente passion sans qu'il pût jamais la traiter fa-

milièrement. Avec l'art le plus consommé, elle avait su bannir de leurs relations la moindre trace de trivialité, et c'est bien pour cela qu'il demeurait son esclave, la sentant toujours si fort au-dessus de lui.

— C'est fini, dit-elle en fermant sa lettre, qu'elle jeta sur la table ; l'adresse était celle de sa couturière. André, bonjour. N'êtes-vous pas content de me voir aujourd'hui ?

— J'aurais mieux aimé vous voir aujourd'hui et hier ! fit-il avec un mélange de crainte et de bouderie qui lui seyait fort bien.

— Ne parlons pas d'hier ; hier, j'étais très ennuyée.

— Il est arrivé quelque chose ? demanda André avec un peu d'inquiétude.

— Oui… oui et non ; je vous conterai cela plus tard. Aujourd'hui, j'ai eu une idée : je la crois bonne ; reste à savoir si vous l'approuverez.

Raffaëlle avait une manière de se faire obéir, composée presque entièrement de suggestions hésitantes ; c'est une manière excellente, quoiqu'elle soit vieille comme le monde.

Sur un geste d'elle, André prit une chaise, pendant qu'elle s'installait dans un fauteuil bas, sa robe arrangée autour d'elle avec autant de soin que si elle eût fait une visite de cérémonie.

— Voici ce que c'est : Paris est désert, tous mes amis s'en vont, Niko va en Grèce, je crois, Wueler est parti ce matin pour Odessa et reviendra, Dieu sait quand ! Je pourrais vous en nommer une douzaine d'autres qui ont pris le train hier ou qui le prendront demain ; personne n'a souci de ce que je deviens, et pourvu que

je sois prête à leur donner à dîner en octobre, quand ils reparaîtront, tous mes bons habitués vont m'oublier le mieux du monde pendant trois mois… J'ai donc trois mois à moi, à moi toute seule…

Elle le regardait à le faire damner, et il n'osait l'interrompre, ni même presque respirer, de peur de l'arrêter.

Un sourire triomphant éclaira son beau visage ambré.

— Voulez-vous que je vous les donne ?

Il poussa un cri étouffé et tomba à genoux aux pieds de cette robe si savamment arrangée.

Elle avait bien préparé son effet, depuis deux mois qu'elle le faisait souffrir. Son excuse était que, l'adorant, elle souffrait presque autant que lui ; mais Raffaëlle était une femme qui savait se gouverner.

Avec une véritable joie, une tendresse profonde et passionnée, elle posa sa main dégantée sur le front de l'homme qui s'était si complètement donné à elle, le renversa un peu en arrière et lut sa victoire dans des yeux qui ne se défendaient pas.

— Alors, tu veux bien ? dit-elle, employant le tutoiement auquel elle se refusait presque toujours.

— Si je veux ! Demande-moi si je veux… être de l'Institut ! fit André en bondissant sur ses pieds avec la fougue de gaminerie qui traduisait souvent en lui les grandes émotions lorsqu'il voulait les cacher.

Il fit le tour de l'atelier en cabriolant comme un cheval échappé. Des larmes étaient montées dans ses yeux malgré lui, larmes

d'énervement plus que de joie, peut-être.

— Quand partons-nous ? demanda-t-il en revenant près d'elle. Il s'assit à califourchon sur une chaise, le menton appuyé contre ses bras croisés sur le dossier. Il semblait maintenant en parfaite possession de lui-même et voulait le faire constater par Raffaëlle. – Ce soir, n'est-ce pas ? ou bien tout de suite ?

— Pas du tout, si vous embrouillez mes affaires ! répliqua la jeune femme en souriant. Demain, je pars pour une plage très connue, disons Paramé, si vous voulez, ou toute autre. J'y reste huit jours et je ne m'y sens pas bien, l'air étant trop vif. Alors, je vais faire un tour en Bretagne… Il y a un petit trou délicieux, où l'on ne peut pas aller en chemin de fer : je vous expliquerai cela. Vous y êtes, à faire des études, je vous y rejoins… Vous aurez dit là que vous attendiez votre femme… et voilà. C'est d'une simplicité enfantine !

André comptait sur ses doigts.

— Demain, ça fait un jour ; huit à Paramé, ça fait neuf ; un pour venir, ça fait dix… Impossible. Partir demain, deux jours à Paramé…

— Cinq jours, insista Raffaëlle d'un air sérieux, pas un de moins, ou j'en mets quinze ! Pour les convenances, André, vous pouvez bien sacrifier quinze jours aux convenances !

— Jamais de la vie ! s'écria-t-il en recommençant ses enfantillages au travers de l'atelier. Quatre jours !

— Cinq ; et maintenant, je m'en vais.

— Pas encore ! implora André en s'arrêtant net.

— Je m'en vais ; j'ai des milliers de choses à arranger. Vous pouvez venir me demander une tasse de thé ce soir, mais je vous mettrai à la porte à onze heures, je vous en préviens. Mélétis sera là, et deux ou trois autres… le thé de l'étrier. Et à ce propos, méfiez-vous de Mélétis ; c'est un bon garçon, mais je lui crois mauvaise langue.

— Lui ! fit chaleureusement André. Oh ! pour cela, vous vous trompez !

— Je peux me tromper, dit négligemment la jeune femme ; mais s'il n'est pas mauvaise langue, il est bavard, et c'est presque aussi dangereux.

— Bavard ! répéta André perplexe en cherchant dans ses souvenirs les bavardages du silencieux Oriental. Enfin, on a bien raison de dire que l'on vit cent ans avec ses amis sans les connaître ! Si Niko est bavard, il est encore plus cachottier, car je ne m'en suis jamais aperçu !

— C'est que vous parlez tout le temps vous-même, répliqua Raffaëlle avec malice. À ce soir, et vous serez très, très sage. Pensez donc, si on allait se douter que nous nous enfuyons ensemble pour trois mois ! Demain, vous recevrez votre itinéraire.

Sur le seuil, elle lui donna un long et tendre baiser, et s'en alla d'un pas tranquille.

q

Chapitre 17

— André est parti, dit Mme Heurtey à sa fille ; si tu veux, nous irons passer cinq ou six semaines en Bretagne.

— À Cherbourg, maman ? Voilà si longtemps que tu promets de nous emmener à Cherbourg !

— Pas cette année, soupira la mère.

Éliette se reprocha son inconséquence. Ce voyage à Cherbourg avait été projeté bien des fois en famille ; mais André disait toujours qu'il n'irait pas avant d'avoir fait une œuvre vraiment sérieuse, afin de prouver à ses concitoyens qu'il avait bien mérité de leur confiance. Pour se faire pardonner, elle embrassa sa mère.

— Où irons-nous, alors ?

— Mme Forgeot m'a parlé d'un endroit très tranquille, où l'on vit à bon compte.

Éliette baissa la tête. Depuis qu'André les avait quittées, il avait cessé d'apporter de l'argent dans la maison, et, malgré l'aisance relative dont jouissaient les deux femmes, les frais principaux étant restés les mêmes, leur bien-être en était diminué.

— Nous irons à Brévalo, continua Mme Heurtey. Le voyage est un peu cher, mais le séjour compensera cette dépense-là. Et puis, il n'y aura pas un sou à perdre en toilettes.

— Tant mieux, répondit doucement la jeune fille. Est-ce que tu veux partir bientôt ?

En parlant, elle regarda les yeux cernés, les cheveux blanchis, les traits fatigués de sa mère, et se reprocha l'égoïste regret qui l'entraînait vers Mélétis. Entre ces deux soucis, ces deux tendresses, de combien celle-là n'était-elle pas la plus sacrée !

— Dans une huitaine de jours ; il faut le temps de ranger l'appartement pour notre absence.

Éliette s'appliqua consciencieusement à tous les travaux d'intérieur que nécessitait un déplacement pour une personne aussi méticuleuse dans ses habitudes que Mme Heurtey ; ces occupations étaient les bienvenues, car elles l'empêchaient de s'adonner uniquement au chagrin de quitter Mélétis. Une certaine consolation lui venait pourtant de la pensée qu'il n'irait point en Grèce ; il l'avait déclaré la dernière fois qu'il était venu, quinze jours auparavant. Mais on ne l'avait pas revu, il pouvait avoir changé d'avis…

Malgré tout, Éliette se disait qu'il ne serait pas parti sans leur dire adieu, bien sûr…

Il ne restait plus que quarante-huit heures avant le jour fixé pour le départ, et la jeune fille se sentait devenir de plus en plus mélancolique ; les robes qu'elle avait pliées dans sa petite malle en osier n'étaient pas sans avoir reçu quelques larmes… lorsqu'un coup de sonnette la fit tressaillir, un peu avant quatre heures.

Elle le connaissait bien, ce coup de sonnette ! Depuis deux ans il vibrait en elle, à chaque fois, comme si le petit battant de fer avait tinté sur son cœur. Pendant que la bonne ouvrait, elle gagna la porte du salon… Un froissement de soie dans l'antichambre l'arrêta. Était-il possible qu'elle se fût trompée ?

— Mme Heurtey est chez elle ? demanda la voix mélodieuse de Niko. Voulez-vous lui annoncer M. Mélétis avec sa sœur ?

Un flot de joie inonda la pauvre Éliette. Sa sœur était venue ! Il restait donc en France ? Elle ouvrit la porte toute grande et s'effaça pour laisser entrer l'ange gardien de son ami.

Mlle Xandra Mélétis était presque aussi grande que son frère, et avait dû être aussi belle qu'il était beau. Elle portait fort noblement ses cheveux noirs, à peine rayés de fils d'argent ; ses yeux étaient pareils de forme et d'expression, et une bonté exquise, tout à fait maternelle, se lisait sur son visage tant soit peu ridé. C'était bien la sœur aînée, mère de famille par force, à qui le devoir d'élever toute une nichée d'orphelins n'avait jamais laissé le temps de se marier et d'avoir des enfants pour son compte.

— Chère madame, ma sœur Alexandrine, fit Mélétis, éprouvant le besoin de traduire en français le joli nom grec. Oh ! pardon, mademoiselle, je croyais parler à madame votre mère ; Xandra, c'est Mlle Éliette.

Xandra fixa sur la rougissante Éliette ses beaux yeux noirs et lui sourit avec une telle cordialité, que la jeune fille en fut émue ; elle mit sa main dans celle qui lui était offerte et sentit avec joie une étreinte souple et franche qui lui alla au cœur.

Mme Heurtey, en entrant, lui épargna la peine de tenir des discours auxquels elle était mal préparée. Très flattée de cette visite, la mère d'André la reçut avec la dignité un peu froide qui remplaçait chez elle, sans qu'elle y perdit rien, l'usage du monde.

Éliette, silencieuse, contemplait la sœur de Mélétis avec une sorte de vénération. Cette demoiselle de cinquante ans, qui avait

si grand air, c'était celle qui avait traversé la France sous les neiges de l'hiver de 1870, au milieu des terreurs et des dangers de toute espèce ? Cette héroïne de l'amour fraternel était là, assise en face d'elle, et la regardait avec de bons yeux ? L'âme de la sensible Éliette en était tout émue de joie et de respect.

— Qu'est-ce que vous faites cet été, chère madame ? demanda Mélétis à Mme Heurtey quand il eut repris haleine, car l'ascension de l'escalier lui devenait très pénible en temps chaud.

— Nous partons après-demain pour Brévalo.

— Où ça ? Cette plage ne figure point au nombre de celles dont une réclame bien organisée nous rebat tous les jours les yeux et les oreilles ?

Mme Heurtey donna les explications nécessaires. Un hôtel convenable, quoique modeste, des chambres facilement obtenues chez les habitants du bourg, la vie à bon marché, etc.

— Xandra, fit Mélétis sans remuer autre chose que ses beaux yeux languissants, si nous allions passer là une quinzaine ou davantage ?

— Vous ? fit la mère d'André en le regardant d'un air surpris. Mais ce n'est pas assez…

Elle cherchait le mot, Niko le lui souffla :

— Assez chic pour nous ? Il m'arrive d'être chic, chère madame, et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus drôle dans ma vie ; mais ma sœur n'est pas chic du tout ! Ma sœur porte des robes faites à Éphèse et des chapeaux construits à Olympie ! Ma sœur est vêtue mi-partie ordre dorique et l'autre moitié ordre io-

nien. Je parle en rébus, n'est-ce pas ? N'y faites pas attention, c'est dans ma joie d'avoir retrouvé une famille. Mais nous ne sommes pas chic quand nous sommes en famille, nous nous bornons à être heureux ! Si vous y tenez absolument, d'ailleurs, pour aller vivre dans ce petit trou, je puis faire emplette d'un complet à la Belle Jardinière !

Il riait, ses dents blanches brillaient à travers ses fines moustaches noires, dans sa belle barbe soyeuse et soignée. Éliette le contemplait avec le mélange d'admiration et de pitié qui était le fond de sa tendresse.

— Mon frère ne sait pas être sérieux quand il est content, dit Mlle Xandra en souriant. Mais nous avons résolu d'aller passer ensemble quelque temps dans un endroit paisible ; et si vous vouliez nous le permettre, nous irions où vous allez : nous serions moins seuls…

— Bien volontiers, fit à contrecœur Mme Heurtey.

Son rêve de tranquillité lui échappait ; et sans son habitude invétérée de toujours faire ce qu'elle avait projeté, elle eût renoncé à son voyage plutôt que de voir ces riches étrangers partager la vie qu'elle se proposait de mener dans la plus parfaite médiocrité. Elle se résigna pourtant à donner les indications nécessaires, et l'on se sépara avec promesse de se retrouver là-bas.

Quelques jours plus tard, en effet, Mélétis et sa sœur apparurent sur la grève de sable fin où le beau monde de Brévalo se donnait rendez-vous. À l'inénarrable stupéfaction des rares baigneurs, ils étaient suivis par le propriétaire de l'unique hôtel, en personne, qui portait, avec l'aide du garçon de l'établissement, un paquet bizarre et embarrassant. Le paquet fut déroulé au milieu

d'une attention si profonde qu'elle en était muette ; et après nombre de faux mouvements qui provoquèrent plus d'un incident baroque, il se transforma en une jolie petite tente de coutil rayé contenant une table et deux fauteuils pliants.

— C'est extrêmement ingénieux, déclara Mélétis, qui avait assisté assis à tout ce travail, avec une tranquillité remarquable ; je ne sais pas trop comment on pourra y entrer, mais le fait est qu'après y être entré, on trouvera difficilement le moyen d'en sortir. N'est-ce pas, ma sœur ?

Mlle Xandra, toujours paisiblement souriante, fit relever le côté de la tente qui regardait la mer, Niko baissa sa haute taille et s'introduisit dans un des fauteuils, où il s'étendit avec délices.

— Je passerai ici des journées exquises, dit-il ; cette mer et ce soleil suffiraient au bonheur d'un million d'habitants, et je les ai pour moi tout seul, ou à peu près… Xandra !

— Mon frère ?

— Comment me trouves-tu, mais vraiment, sans compliment ?

La sœur aînée attacha sur lui son regard lumineux et tendre :

— Mieux que je ne croyais, moins bien que je ne voudrais.

— Tu parles comme un oracle ! Voilà ce que c'est que de venir de Grèce ! Crois-tu que je puisse vivre encore… trois ans ?

— Je l'espère, répondit-elle d'une voix profonde qui faisait reproche à la légèreté du ton de son frère.

— Au fond, tu sais, je me porterais très bien, s'il n'y avait pas cette terrible toux, ces points de côté et la fièvre… la maudite

fièvre la nuit, avec tout ce qui s'ensuit !

Il ébaucha un geste d'humeur et laissa retomber languissamment sa belle main blanche et mince.

— Et puis, je suis trop maigre ! On est laid quand on est si maigre !

— Tu n'es pas laid, Niko ! fit Mlle Xandra avec un doux reproche en arrêtant ses yeux sur le beau visage de son frère.

— Je te dis que je suis laid ! fit-il avec autorité ; plus laid qu'autrefois, ajouta-t-il comme s'il faisait une concession.

Xandra ne put se défendre de sourire, malgré la terrible idée, toujours présente, qu'elle ne conserverait plus longtemps ce frère adoré.

— Tu viendras avec nous passer l'hiver en Égypte, dit-elle, et tu t'en trouveras à merveille. J'ai la persuasion que si tu consentais à vivre pendant six mois dans un pays chaud, tu serais guéri au printemps.

— Grand merci ! fit-il. J'en ai essayé, de ton pays chaud, et j'en suis revenu plus malade que jamais ; je ne puis pas supporter la chaleur, tu le sais bien !

Xandra ne répondit pas. Elle savait que la vie fiévreuse de l'hiver parisien faisait beaucoup plus de mal à Niko que la plus intense chaleur, mais elle savait aussi que rien ni personne ne pouvait empêcher le doux despote de faire ce qu'il voulait, ni le contraindre à faire ce qu'il ne voulait pas.

— Reste cet hiver à Paris, lui dit-il au bout d'un moment en l'appelant auprès de lui, par un geste d'enfant gâté.

Xandra se pencha sur lui, releva les cheveux noirs qui ombrageaient le front toujours jeune et pur, et baisa la place restée blanche en dessous ; une tendresse vraiment maternelle, une douceur lente, une harmonie délicieuse accompagnaient tous ses mouvements.

— Je ne peux pas, dit-elle ; notre sœur Marie attend son troisième bébé pour décembre, le mari de notre sœur Hélène s'en va aux Indes avec son fils aîné, notre nièce Anaïs se mariera en février…

— Que le bon Dieu bénisse les nombreuses familles ! grommela Niko. Je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde plus orné de frères, de sœurs, de beaux-frères et de belles-sœurs, de neveux et de nièces, que moi ! Et je ne peux pas, sur la quantité, en trouver un ou une, pour me donner six mois de sa société !

— Donne-nous six mois de la tienne ! fit doucement Xandra, et tu auras tant de gens pour te tenir compagnie, que tu demanderas la grâce d'une heure de solitude.

Niko sourit et pressa la main de sa sœur.

— Tu n'as pas de… raisons… bien fortes, pour tenir à rester à Paris ? fit-elle sans hésitation, mais avec un temps d'arrêt volontaire.

— On a toujours des raisons… fortes – quand on n'est pas marié, répliqua Niko évasivement, avec la philosophie pratique qui lui était familière.

— J'aurais voulu te voir marié, dit Xandra sans appuyer sur les mots.

— Tu n'as encore pas assez de sœurs et de belles-sœurs ? fit-il avec sa brusquerie de frère adoré. Je vois ça, ta galerie n'est pas complète ; il te faut une veuve dans ton musée… Pardon, Xandra, je suis méchant ! pardonne-moi !

Il saisit la main de sa sœur et la porta à ses lèvres avec ferveur.

— N'en parlons plus, dit-il d'un ton languissant ; j'aurais dû me marier quand je n'étais pas encore très malade ; à présent, il est trop tard.

Dans l'après-midi, Éliette et Mme Heurtey furent admises aux honneurs de la tente, pendant que le propriétaire, suivant son expression, « cuisait » dans le sable, avec un simple parasol au-dessus de sa tête. Mme Heurtey en sortit sur-le-champ en déclarant qu'on étouffait là-dedans.

— C'était parfait contre les courants d'air ! déclara Niko, dont la voix semblait sortir de dessous terre ; autrement, c'est une étuve ; mais ça fait bien dans le paysage ; il faut voir cela d'un peu loin.

Mme Heurtey s'aperçut, au bout de deux ou trois jours, que Mlle Mélétis était aussi simple de goûts qu'elle pouvait l'être elle-même ; jamais la mère d'André ne se fût imaginé qu'on pût penser comme elle sur tant de points d'économie domestique en possédant quarante mille livres de rente ; et ce chiffre, tombé par hasard des lèvres de Xandra, la bouleversa.

— Vous avez quarante mille livres de rente… à vous deux, vous et votre frère ? demanda-t-elle.

— Non…, chacun, rectifia la soigneuse demoiselle.

— Grand Dieu ! que pouvez-vous faire de tout cela, avec vos habitudes de vous servir vous-même ?

Xandra sourit.

— C'est bien vite dépensé quand on a une nombreuse famille ! Cela s'en va en voyages, en baptêmes, en premières communions, en cadeaux de noces…

— Et votre frère en a autant ?

— Un peu plus ; il avait un oncle qui l'a avantagé. Il n'en a pas de trop, je vous assure, avec sa santé délicate, et pourtant…

Mme Heurtey attendait la fin de la phrase, et Xandra comprit qu'elle devait lui donner satisfaction.

— Pourtant, je vois qu'ici nous dépensons vraiment très peu de chose, et il a l'air de se porter beaucoup mieux… C'est une vie simple qu'il lui faudrait, au lieu de ces plaisirs fatigants, le monde, les théâtres, les dîners… Car il est horriblement mondain, et je ne sais pas pourquoi, car il prétend que ça l'ennuie !

— Enfant gâté ! dit sévèrement Mme Heurtey.

Éliette jeta un regard de reproche à sa mère qui n'y prit garde.

— Oui, gâté, c'est vrai, répondit tristement Xandra ; mais si vous saviez combien il était irrésistible, étant petit ! C'était le dernier-né, le Benjamin ; les sœurs étaient toutes jeunes filles, elles s'en amusaient comme d'un petit chat. Il possédait un charme tel qu'on ne pouvait rien lui refuser. Et encore à présent, quand il veut me faire faire quelque chose, il n'a qu'à me regarder d'une certaine façon, et je lui obéis tout de suite !

Les yeux d'Éliette exprimaient une si complète adhésion à ce sentiment, que Mlle Xandra s'en aperçut.

Elle n'était pas arrivée à l'âge de cinquante ans sans connaître bien la vie et ses embûches ; malgré la gentillesse de la jeune fille, le soupçon d'un calcul lui effleura l'esprit, et elle se mit à la surveiller.

Au bout de huit jours, elle avait acquis la conviction de la parfaite innocence de la pauvre petite. Son dévouement canin, sa tendresse admirative, son abnégation poussée à l'extrême, excluaient toute idée d'intérêt et même d'espoir matrimonial. Éliette aimait Niko parce qu'il devait mourir, et elle lui versait toute son âme candide comme jadis on versait les vins généreux aux condamnés à mort.

— C'est la femme qu'il lui aurait fallu, se dit la sœur aînée. Sans une ombre d'égoïsme, avec une soumission attendrissante à ses caprices, elle aurait trouvé moyen d'être heureuse en lui laissant faire tout ce qu'il aurait voulu… Mais à présent… il a raison, ce ne serait pas bien de se marier ; la pauvre enfant resterait veuve de trop bonne heure… et si elle se remariait, je ne pourrais pas le lui pardonner, ce qui serait injuste…

Les larmes de Mlle Xandra coulèrent une fois de plus sur ce frère prédestiné, qui n'aurait passé sur la terre que pour s'y faire aimer et regretter. Et lorsque Éliette vit ses yeux rougis une heure plus tard, et, devinant que Niko en était la cause, vint apporter sa fraîche et timide sympathie à celle qui avait le droit de pleurer, elle était loin de se douter qu'elle avait eu part à cette douleur généreuse.

q

Chapitre 18

Un matin, dans son courrier, qu'il recevait au lit, Mélétis trouva une lettre d'André, qu'il lut à deux fois et qui lui fit prendre une attitude sévère au milieu de ses innombrables oreillers.
— Qu'y a-t-il ? lui demanda sa sœur, attentive aux moindres mouvements de sa physionomie.

— Beaucoup de choses, répondit-il prudemment, en indiquant du regard la porte de la pièce voisine ; il continua sa conversation en grec moderne, sûr de n'être compris d'aucun indiscret s'il s'en trouvait là, et raconta succinctement à Mlle Xandra l'histoire des amours de son ami.

Elle l'écouta sans sourciller, car ce n'était pas une vieille fille prude, mais bien une vierge-matrone, qui connaissait les faiblesses de ce monde et pouvait entendre tout ce qui était dit honnêtement.

— C'est très fâcheux, dit-elle quand son frère s'arrêta, mais il y a beaucoup de gens à qui pareille aventure est arrivée et qui…

— Ne jette pas de pierres dans mon jardin, s'il te plaît, répondit Niko sans broncher ; je sais que je suis de ceux-là, et même avec récidive ; mais moi, au moins, je n'ai jamais dépensé que mon argent.

— Et ta santé, fit tristement sa sœur.

— Ma santé est hors de cause, répliqua le jeune homme, puisqu'elle était perdue d'avance. André est en train de dépenser tout ce qu'il a, et, de plus, ce qu'il n'a pas ; voilà ce qui est vraiment fâcheux.

Il donna alors connaissance à Mlle Xandra de la lettre de son ami, qui lui écrivait à Paris, où il le croyait encore, pour lui demander un prêt de cinq mille francs.

« Je sais, disait le jeune peintre, que la somme est considérable, et que je n'ai pas été avec toi en ces derniers temps sur un pied qui me permit de venir te demander un tel service ; mais je suis absent de Paris, je ne peux y rentrer en ce moment ; et quand je dis : « je ne peux », cela veut dire que c'est absolument impossible. Si ces cinq mille francs ne sont pas versés avant huit jours, mon atelier sera saisi avec tout ce qu'il contient. C'est non seulement le scandale, mais la ruine. Je te supplie, toi qui es mon meilleur ami, de faire ce que tu pourras pour éviter ce chagrin et cette honte, moins à moi qu'à ma mère. Et je sais que tu me comprendras. »

— Pauvre Mme Heurtey ! dit Mlle Xandra en rendant la lettre à son frère. Elle l'adore ; elle n'en parle qu'avec des réticences, et je m'étonnais qu'elle ne fût pas plus éloquente à son égard, mais cela s'explique à présent. Crois-tu que vraiment le danger soit si grand ?

Niko fut très affirmatif. Il connaissait le prêteur, pour avoir lui-même passé par ses griffes, et il se souvenait d'y avoir laissé quelques-unes de ses plumes. Sans faire cet aveu inutile à sa sœur, qui en eût été horrifiée, car son indulgence pour les erreurs de la jeunesse s'arrêtait au chapitre des usuriers, il lui assura qu'André ne s'en tirerait pas tout seul.

— Et sa lettre est datée du vingt-cinq ; elle a couru après moi à Paris, elle est revenue ici ; l'échéance est pour le trente et un… il n'y a plus que quatre jours. Où donc est-il ? Il donne une adresse

que je ne connais pas du tout… C'est dans le Finistère… Ils se seront cachés dans quelque trou encore plus inconnu que celui-ci.

— Que vas-tu faire ? demanda la pratique Xandra.

— Que veux-tu que je fasse ? Ici, nous sommes en train de devenir capitalistes ; avec toutes nos exagérations de luxe, nous n'arrivons pas à dépenser plus de vingt-cinq francs par jour à nous deux ; en y restant six semaines de plus, j'aurai économisé la moitié de ce qu'il me demande et je prendrai le reste sur mes économies… oui, Xandra, depuis six mois, j'ai fait des économies… je me range ! Et, tu sais, on n'est pas malheureux ici !

Le banquier de la famille Mélétis, qui était aussi un vieil ami, fut autorisé à verser cinq mille francs en échange d'un certain billet signé A. Heurtey, qu'il devait envoyer à Niko. Mlle Xandra, pour sauvegarder ce qu'elle considérait comme une part de l'honneur de la maison, lui écrivit de son côté pour lui apprendre que c'était un service rendu à un ami, et que son frère n'avait point affaire aux prêteurs ; après quoi ils déjeunèrent ensemble et se rendirent chez Mme Heurtey, mus par un besoin irrationnel et irrésistible de voir son visage et celui d'Éliette, après le service rendu à André.

Quelques amicales taquineries de Niko à sa petite amie, acceptées avec la bonne humeur souriante qu'elle apportait en toute chose, le mirent en si belle disposition qu'il décréta une promenade en voiture.

— En voiture ! fit Mlle Xandra ; mais il n'y a ici de voiture que l'omnibus de l'hôtel, qui va à la station du chemin de fer, et pour une partie de plaisir, vraiment…

— Il y a une voiture ! déclara Niko ; une belle voiture énorme, une voiture du Sacre ! Elle doit avoir appartenu, avant la Révolution, à une famille d'émigrés ; on en a même fait un drame : ça s'appelait la Berline de l'émigré.

— Où donc est-elle, cette berline ? demanda Mme Heurtey, qui n'entendait la plaisanterie que de la moitié d'une oreille.

— Sous un hangar, dans un terrain vague. Je doute même qu'elle ait un propriétaire. Seulement, elle n'a pas de chevaux.

— Mais alors !

— Nous prendrons ceux de l'omnibus.

— Et l'omnibus, avec quoi ira-t-il au chemin de fer ? demanda Éliette, qui commençait à avoir envie de rire.

— Il n'ira pas au chemin de fer ! déclara Mélétis d'un ton péremptoire. C'est aujourd'hui vendredi ; de mémoire de Breton, personne n'est jamais parti ni arrivé un vendredi ; je ne sais pas pourquoi l'omnibus irait au chemin de fer, puisqu'il n'y aura pas de voyageurs !

— Mais s'il y en avait, par impossible ? suggéra Éliette, qui riait pour tout de bon.

— On enverra un homme à pied pour s'en assurer. S'il y a un voyageur, car d'aucune façon il ne saurait y en avoir deux, l'homme louera une carriole à la station. Et nous, nous promènerons les chevaux. Nous irons au Nez de Douarnic ; on dit que de là, il y a une vue merveilleuse.

Ce beau plan faillit ne pas recevoir d'exécution, par suite de l'opposition du propriétaire de l'hôtel, qui, tout en convenant que

jamais personne n'était arrivé ni parti un vendredi, ne pouvait admettre que l'omnibus ne fit pas la course obligatoire, pour le principe.

Avec de l'or, et même de l'argent, on aplanit de bien autres difficultés ; finalement les quatre amis se trouvèrent installés dans le grand landau découvert, qui sentait un peu le moisi, mais qui n'en semblait que plus délicieux à Éliette. Mollement balancés sur des ressorts à courroies, tels qu'on n'en voit plus qu'aux voitures d'enterrement, ils s'en allèrent par les rampes montueuses qui dessinent des lacets au flanc des falaises, découvrant à chaque détour un horizon plus vaste, une mer plus ensoleillée.

On ne sait pas, sans l'avoir éprouvée, quelle attraction puissante, mélancolique, presque passionnée, exerce l'Océan quand on le voit, de très haut, se creuser comme une coupe où frémit une vie mystérieuse. Quittée, puis revue, et perdue encore pour reparaître, pendant que les chevaux gravissent d'un pas lent la montée que borde le précipice, cette coupe apparaît de plus en plus profonde, de plus en plus inaccessible, et en même temps l'attrait qu'elle inspire va jusqu'au vertige, jusqu'à la souffrance.

Celui qui, un beau jour d'été, après une longue route à travers la campagne, n'a pas vu soudain s'ouvrir devant lui l'horizon embrasé, réfléchi dans une mer de lapis, ne sait pas quelle joie triomphante peut envahir le cœur de l'homme, au spectacle des choses. Celui qui ne s'est pas avancé jusqu'à l'extrême bord de la falaise et là, agenouillé, cramponné au gazon qui glisse, aux rochers qui échappent à la main, n'a pas plongé son regard dans le gouffre où s'agite éternellement la gronde charmeuse, ne peut connaître l'intensité absolue de désir et d'aspiration inspirés par les choses matérielles qu'on ne peut saisir ni posséder.

Ces sentiments encore naissants et très confus rendaient pensif le visage d'Éliette pendant qu'elle embrassait des yeux le paysage infini de la mer. Une mélancolie profonde lui semblait être le fond de cette gloire ; elle était trop jeune et trop humble pour savoir que la mélancolie est le fond de toutes les gloires, et elle se demandait comment il se peut que tant de tristesse vienne du soleil et de l'azur.

Niko, qui suivait sa pensée, eut pitié de cette souffrance inconsciente ; pour rappeler le sourire sur le gentil minois de la jeune fille, il lui dit avec sa grâce extrême :

— Eh bien, mademoiselle Éliette, est-ce beau ?

Elle répondit par un signe de tête, car son cœur était trop plein pour qu'elle pût parler. En présence de cette vie éclatante, la mort de Mélétis était soudain apparue à son âme, jusque-là résignée, comme une effroyable cruauté. La voix qu'elle aimait, en frappant son oreille, lui avait rappelé que bientôt elle ne l'entendrait plus, et cette idée, avec laquelle elle s'était pourtant familiarisée, venait de la heurter comme un choc inattendu.

Il le comprit peut-être, car un instant il attacha sur elle un regard profond, qui allait interroger cette jeune âme jusque dans ses replis les plus secrets.

Mélétis s'était aperçu bien avant ce jour de l'affection discrète et dévouée de sa petite amie ; sans y attacher d'importance, il y prenait le plaisir très naturel qu'on éprouve à respirer des violettes en passant le long d'un sentier. C'était, pensait-il, une de ces petites passions romanesques qui amusent l'imagination des jeunes filles en attendant l'amour, le vrai, qui les noie dans sa splendeur.

Et voici que ce n'était pas une passion de poupée, mais un amour véritable, fait non plus des larmes faciles de l'extrême jeunesse, mais de souffrance silencieuse et contenue. Il avait pensé qu'Éliette était devenue amoureuse de lui parce qu'il était beau, bien élevé, venu de l'Orient, comme les rois mages ; et voici qu'il lisait dans ses yeux une autre destinée : elle l'aimait parce qu'il allait mourir, et pour le sauver, il le voyait, elle fût morte sans regret.

Une joie grave, mêlée de mélancolie, pénétra Mélétis, réveillant en lui une chaleur de souvenirs et d'impressions qu'il ne se croyait plus appelé à ressentir. Depuis qu'il pensait connaître le nombre de ses jours, il avait cherché le plaisir ; c'est l'amour méconnu qui lui montrait à présent tout ce qu'il avait dédaigné. Il aurait pu cueillir non seulement les violettes dont le parfum embaumait le chemin de sa tombe, mais toutes les fleurs exquises que le printemps met sur le front des fiancées.

Elle l'aimait, cette enfant douce et simple, au cœur pur, qui le laissait lire en son âme, sans même soupçonner qu'il songeât à elle ; il aurait pu, il pourrait encore, appuyer son front fiévreux sur cette épaule chaste ; il pourrait donner du bonheur et en recevoir, au lieu d'achever follement de brûler la lampe de sa vie à tous les vents de ce qu'on nomme le plaisir.

Il la regardait, examinant pour la première fois les yeux tristes, si jolis, si bleus, fixés maintenant sur l'horizon, si tendres et confiants, surtout quand ils se tournaient vers lui ; le teint frais et délicat, que le grand soleil avait à peine bruni, la bouche pleine de bonté, aux lèvres souples, qu'une expression douloureuse ne pouvait défigurer, et il se disait que tout ce charme, cette jeunesse, cette innocence, s'en venaient à lui…

Pourquoi ne les prendrait-il pas ? Pourquoi, sans plus attendre, n'ouvrirait-il point les bras, en l'appelant : Éliette ? Il était bien sûr que sans hésiter elle fût tombée sur son cœur.

Une secousse de la voiture rompit cette sorte d'extase, et il regarda autour de lui. Les chevaux avaient repris le trot au haut de la montée ; la route s'enfonçait dans les terres, et, tout près, une église de village dressait son clocher en dentelle de pierre. Le cimetière peuplé de croix noires dormait au pied, fleuri de buissons de roses.

Mélétis se ressaisit avec une sorte de violence. Osait-il bien penser à créer une douleur, lui qui était si proche de sa fin ? Par une délicatesse digne de son âme charmante, il eut peur pour Éliette de ce que la vue du cimetière pouvait lui inspirer, et avant qu'elle eût regardé de ce côté, il lui adressa la parole. Fidèle à son amour, elle ne vit que lui, et le cimetière resta derrière eux, dans sa robe de lierre qui débordait des vieux murs.

Le charme était rompu. Mélétis ne se laissait jamais aller au-delà de ce qu'il croyait pouvoir se permettre, en fait d'impressions tristes, – car il considérait la tristesse comme une volupté dont on ne doit pas abuser, – et, moins d'une minute après, Éliette riait d'une de ses remarques comiques. Comme il arrive souvent quand on est sous le coup d'une émotion trop forte, il devint si extraordinairement gai, que sa sœur en fut étonnée ; Mme Heurtey elle-même ne pouvait s'empêcher de rire de ses réflexions saugrenues.

Ils touchèrent enfin au but de leur promenade. Douarnic est un promontoire élevé, d'où le regard embrasse une immense étendue de baies et de rochers ; l'eau bleue et la roche noire des-

sinaient des arabesques merveilleuses au bord de la vieille falaise rongée par les tempêtes.

— Il faut descendre de voiture ? demanda Mélétis. Pas moyen de paresser encore un peu dans cette surprenante guimbarde ? Tu l'exiges, Xandra, pour ma santé ? C'est incroyable, la quantité de choses ennuyeuses qu'on me fait faire sous le prétexte fallacieux de ma santé ! Enfin, puisqu'il le faut, je descends… mais ce sera pour m'étendre sur le gazon, je t'en préviens !

On lui fit un lit de châles, on piqua un parasol au-dessus de sa tête, et il se déclara content, en conseillant aux dames d'aller se promener un peu plus loin.

— Le cocher et ses deux chevaux suffiront à ma garde, dit-il pour les encourager.

Il vit leurs ombrelles décroître au bout du sentier qui conduisait à un autre point de vue, et fut satisfait de se trouver seul pour réfléchir.

Sa méditation ne fut pas bien concentrée. L'odeur miellée du gazon d'Olympe autour de lui, la senteur pénétrante du serpolet qu'il froissait de son corps, flottaient dans l'air chauffé comme au sortir d'une cassolette et le grisaient un peu. Ses yeux s'emplissaient de la lumière dorée si douce sur les plages bretonnes, et le chant d'une cigale égarée sur cette falaise bruissait à ses oreilles avec le charme des souvenirs anciens.

Que de fois il avait entendu chanter les cigales, au haut d'un rocher couleur d'ambre, pendant qu'il contemplait la mer de Grèce ou d'Ionie !

Il était jeune, et sa vie future se déroulait devant lui comme un long enchantement. Riche, bien né, fait pour être aimé, plein de tendresse et de passion lui-même, que pouvait-il souhaiter qui ne vint s'offrir à sa main ?

Un jour d'héroïsme, il avait sauté à pieds joints dans le gouffre. Il avait, sans y penser, donné à sa patrie d'origine tout ce qu'il possédait, en se donnant lui-même. Elle avait tout pris… même sa vie.

Eh bien, il ne le regrettait pas ! Les émotions ardentes de ce temps-là avaient fait de lui, un homme et un Français. Cela valait le prix qu'il l'avait payé.

Il appuya son coude sur cette terre de France qui l'avait mortellement frappé, et, sous le ciel breton, au milieu de la lande, il pressa avec une mâle tendresse le sol pour lequel il s'était battu ; une fierté singulière le fit frissonner quand il pensa qu'en tombant, blessé par une balle étrangère, atteint par le froid meurtrier, il avait payé la dette du sang. Non, ce n'était pas en pure perte qu'il était tombé, perdu dans le nombre : c'est ce nombre, fût-il de vaincus, qui avait sauvé l'honneur de nos armes.

Une joie ardente coula dans son sang et battit avec ses artères. Bien des fois il s'était dit avec amertume qu'il aurait passé inutile sur la terre ; il sentait aujourd'hui qu'il n'avait pas été inutile, que l'exemple est une force, et qu'un soldat qui meurt inconnu ne fait pas moins partie d'une armée de héros.

La silhouette fine d'Éliette passa à quelque distance, amoindrie, réduite aux proportions d'un petit tableau de genre ; la robe rose, l'ombrelle écrue, le grand chapeau garni de blanc, s'estompaient avec une douceur infinie sur le fond gris de la falaise ; elle

revenait vers lui, avec Xandra et sa mère, mais elle marchait un peu en avant, comme impatiente de le rejoindre.

La patriotique folie de Niko lui coûtait la vie..., plus que la vie..., elle lui coûtait Éliette, la fraîche et douce Éliette, qui eût pu être sa femme !

Avec une sorte de triomphe, Mélétis sentit tout à coup qu'il se trompait : indifférent, pareil aux autres, bien portant et sans souci, Éliette ne l'eût pas remarqué, et s'il ne lui était point apparu comme un héros, comme une sorte de martyr, Éliette ne l'eût point aimé.

— Allons, se dit-il, tout est pour le mieux ! Quand je partirai, je serai pleuré..., et quelqu'un de très prétentieux fera un discours sur ma tombe... Ils sont capables de le mettre dans les journaux ! Ça me serait égal si ça ne devait pas faire de peine à cette fille délicieuse. Et pour qu'elle pleure moins, il ne faut pas qu'elle sache ce que je pense d'elle. Mieux vaut lui laisser croire que je la traite en enfant. Après, quand ce sera fini, Xandra pourra peut-être lui dire... Lorsque les gens sont morts, on se console plus vite. Je voudrais pourtant bien savoir combien de temps je puis encore avoir à vivre : ces médecins sont têtus comme des mules ; impossible de leur rien soutirer ! Au fond, c'est probablement qu'ils n'en savent rien.

Tout en philosophant, il s'était levé et arpentait lentement le plateau ; pendant qu'il tournait le dos aux trois femmes qui venaient le retrouver, il aperçut soudain, se dirigeant vers lui du côté opposé, un groupe qui attira son attention. C'étaient des amoureux à n'en pas douter : ivres de leur présence, ils marchaient nonchalamment, penchés l'un vers l'autre ; le sentier

s'étant rétréci, ils se séparèrent, la femme prit les devants, et Mélétis resta stupéfait.

Le chemin qu'ils suivaient tous deux passait à quelques mètres au-dessous du plateau en le contournant. Avec une inquiétude violente, Niko mesura la distance qui le séparait encore des dames qu'il attendait ; elles étaient tout proches.

Éliette accourut, la première, vers son ami ; le voyant immobile, elle regarda ce qu'il regardait et demeura extrêmement surprise.

— Mais c'est André ! dit-elle, et elle l'appela : André !

— Taisez-vous, fit Mélétis, en appuyant avec force sa main sur le bras de la jeune fille.

Ses yeux l'avaient avertie aussi bien que son geste ; elle devint toute rouge, honteuse d'avoir compris, et recula insensiblement.

Essoufflées par l'ascension un peu rude, les deux dames atteignaient en ce moment le plateau. Mélétis se dirigea vers elles et les fit monter en voiture avec plus de précipitation qu'il n'en témoignait d'ordinaire. Éliette ramassait les châles et ployait le parasol ; elle vit les amants disparaître au détour du chemin et poussa un profond soupir.

— Ma pauvre maman ! dit-elle à demi-voix, en se reprochant de n'avoir songé qu'à Niko depuis tant de jours.

Elle s'assit dans le landau en face de Mme Heurtey et la regarda longtemps sans s'apercevoir que Mélétis, feignant la fatigue, l'observait entre ses longs cils. Tout le poème de détresse morale écrit depuis quelques mois sur les traits de cette mère doulou-

reuse, lui apparut maintenant si facile à déchiffrer qu'elle s'étonna de ne pas l'avoir lu plus tôt. Elle avait vu sa mère absorbée, triste ; elle l'avait crue malade. Mme Heurtey avait pris tant de peines pour laisser ignorer à sa fille la véritable cause de ses soucis, qu'Éliette avait soupçonné des embarras d'argent et s'était bien gardée de témoigner la moindre curiosité pour des choses qu'on ne jugeait pas à propos de lui dire.

Elle comprenait maintenant pourquoi on l'écartait des entretiens lorsque André restait avec sa mère ; mille petits mystères lui étaient dévoilés d'un seul coup ; l'impression de cette surprise fut si pénible et si forte que le côté « inconvenant » de la rencontre lui échappa complètement pendant quelques instants.

Ce n'est qu'en regardant Mélétis, par coutume de tendre sollicitude, qu'elle se rendit compte de sa découverte, et la rougeur envahit à nouveau son aimable visage. Le jeune homme sentit que c'était le moment d'intervenir ; rouvrant les yeux, il adressa à sa sœur une question quelconque, et la conversation devint générale.

q

Chapitre 19

Après le dîner, les amis se retrouvèrent sur le sable, en face du couchant doré où le soleil se préparait à disparaître dans une gloire de rayons. Laissant Mme Heurtey avec Mlle Xandra, Niko posa une main fraternelle sur l'épaule d'Éliette et fit un pas pour s'écarter. La jeune fille comprit et suivit son mouvement ; guidée

par cette main délicate et souple, elle eût été jusqu'au bout du monde.

— Mon enfant, dit gravement Mélétis à voix basse, quand ils se furent un peu éloignés, il faut que vous rendiez votre mère très heureuse !

Éliette leva sur lui des yeux pleins de soumission. Il retira sa main, attiédie par le contact de la jeune épaule ronde et qui se trouvait bien là, pourtant.

— Elle est très éprouvée, continua-t-il, en regardant le sable devant lui ; ses cheveux blanchissent, ses yeux se sont fatigués à pleurer… Il faut que pas une larme ne soit versée sur vous.

Éliette le regardait, étonnée. Pourquoi sa mère aurait-elle à souffrir par elle ? N'était-elle pas une enfant respectueuse et prévenante ?

Il ne voulait pas rencontrer le clair regard de ses yeux interrogateurs, mais il le voyait pourtant.

— Votre mère pleure maintenant sur les fautes d'André, reprit Niko, mais elle pleurera bien plus encore lorsqu'il lui reviendra triste, lassé, dégoûté de la vie… Ce sont les chagrins qu'elles ne peuvent consoler qui font le plus mal au cœur des mères. Il faut que vous soyez très brave, ma chère enfant.

Jusqu'alors Mélétis l'avait traitée en gamine ; maintenant il lui parlait comme un jeune père très tendre. Éliette sentit une mélancolie profonde, indicible, entrer dans son âme ; elle était heureuse et fière qu'il voulût bien la considérer comme une personne sérieuse, et en même temps elle sentait qu'un des grands charmes de sa vie s'en irait s'il ne devait plus jamais rire et plai-

santer avec elle. Elle baissa la tête, mais c'était inutile, Niko ne la regardait pas.

— La vie est triste, reprit-il, malgré toutes les folies que l'on fait pour se persuader le contraire, – peut-être à cause de ces folies. Elle est méchante, puisqu'elle n'épargne pas les innocents. Vous n'auriez pas dû faire cette rencontre aujourd'hui.

Éliette rougit ; la sévérité de sa mère n'avait pas laissé pénétrer jusqu'à son oreille les libertés de langage qui accoutument l'esprit des jeunes filles à l'indulgence pour les fantaisies amoureuses des hommes ; la rencontre de la maîtresse de son frère était presque un outrage personnel pour elle.

— Cette femme est la pire ennemie d'André, reprit Mélétis en s'arrêtant ; j'aurais mieux aimé que vous n'eussiez pas connaissance de son existence. Heureusement, elle ne vous a pas vue.

Éliette avait relevé la tête avec une nouvelle surprise, ne comprenant pas.

— Cela m'aurait fait de la peine si elle avait attaché les yeux sur vous, fit-il avec un peu d'hésitation… et vous-même, vous ne pourriez pas la reconnaître, cela vaut mieux ainsi. N'y pensez plus ; il y a des choses qu'une âme comme la vôtre doit vouloir ignorer. Mais quand André vous reviendra, soyez bonne avec lui, soyez indulgente… ayez pitié de lui… ayez aussi pitié de votre mère. Elle boira alors l'amertume jusqu'au fond. Soyez patiente et généreuse… Cela ne vous sera pas difficile.

Elle écoutait, le cœur plein d'émotions confuses, prête à pleurer et se retenant parce qu'elle sentait l'heure très solennelle, unique dans sa jeune existence.

— Et vous, reprit-il, les yeux fixés sur l'horizon étincelant qui se réfléchissait dans une mer de pourpre, soyez vaillante pour vous-même, mon enfant. Quels que soient les chagrins que la vie vous prépare, que votre mère n'en soit point attristée. Je suis cruel, n'est-ce pas ? Il serait si naturel, quand vous aurez de la peine, d'aller à elle pour vous faire consoler ! Mais elle aura assez de son fardeau ; n'y ajoutez point le vôtre.

La voix de Mélétis tremblait légèrement en prononçant ces derniers mots. Il retourna lentement sur ses pas, Éliette marchant auprès de lui, silencieuse. La jeune épaule était à portée de son bras ; ne pouvant résister au plaisir de la sentir encore une fois sous sa main, il appuya légèrement ses doigts sur la robe rose de sa petite amie.

— Voyez, dit-il avec un faible sourire, vous êtes mon bâton de vieillesse… Je suis vieux, Éliette, très vieux… on est très vieux quand on n'a que peu de temps à vivre, et je vous ai donné des conseils de sage vieillard… Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ?

Puisant un courage inouï dans la pensée que ce moment ne reviendrait jamais, la jeune fille le regarda franchement, retenant la rosée des larmes par un violent effort.

— J'ai compris, répondit-elle ; ma mère ne me verra pas pleurer.

Il éprouvait un ardent désir de l'entourer de ses bras, elle si douce et si vaillante, et de reposer sur elle son front brûlant de fièvre ; mais c'était un homme de ferme volonté, quand il le voulait, et il sut empêcher ses doigts de serrer plus fort l'épaule délicate qui lui servait d'appui.

— Ce n'est pas assez, reprit-il. Les larmes laissent des traces, elles détruisent la fraîcheur et la santé ; il ne faudra pas pleurer, Éliette.

Elle réprima un grand sanglot qui lui montait à la gorge ; il le sentit sous sa main, qu'il retira.

— Il ne faudra pas pleurer, Éliette, répéta Mélétis avec une douceur infinie. Si peu de choses valent qu'on les pleure ! Les fautes seules inspirent des larmes utiles, les larmes du repentir, et vous ne verserez jamais de celles-là, vous !

Il poussa un profond soupir en songeant à sa vie et revint vers sa sœur qui l'avait suivi des yeux avec anxiété. D'un regard, il la rassura.

— Rentrons, lui dit-il, l'air devient frais pour moi. Pendant que tout le monde est dehors, viens me faire un peu de musique.

Mlle Xandra se leva et le suivit à l'intérieur de l'hôtel, tout proche. Les rares baigneurs étaient disséminés au loin, attirés par la beauté de la soirée ; le salon était désert ; elle se mit au piano et joua deux ou trois vieilles mélodies, chants de nourrice, qui avaient bercé l'enfance du jeune homme. Involontairement, Éliette s'approcha de la fenêtre ouverte.

— Le Vallon, dit Niko à sa sœur.

Les premiers accords de la mélodie de Gounod firent tressaillir la jeune fille, qui ne les avait jamais entendus. Soudain, une voix de ténor, faible, mais exquise, résonna dans l'air tranquille.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,

N’ira plus de ses vœux importuner le sort.

Prêtez-moi seulement, vallons de mon enfance,

Un asile d’un jour pour attendre la mort !

— Niko, fit Mlle Xandra, ne chante pas, je t’en supplie !

— Cette fois seulement, ma sœur ; il le faut ; c’est un caprice de malade, ne me refuse pas cela !

Les sombres accords plaqués retentirent de nouveau, et la voix de Mélétis reprit :

Mes jours sombres et courts, pareils aux jours

/ d’automne,

Déclinent comme l’ombre au penchant des

/ coteaux…

Éliette n’y put tenir : les larmes défendues roulèrent sur ses joues pâlies par une volupté poignante, et elle écouta la voix adorée qui lui semblait chanter son propre hymne funéraire.

Mélétis possédait un de ces timbres merveilleux, presque surnaturels, qu’on rencontre dans quelques affections de la poitrine, mais seulement à un certain degré de maladie : sans force, mais avec des sonorités délicates et pures qui font songer à des roses effeuillées, à du cristal mouillé, à toutes les choses délicates et fragiles.

— C’est monsieur Mélétis qui chante ? demanda Mme Heurtey, qui s’était approchée aussi.

Le crépuscule permit à Éliette de dérober son visage ; elle répondit d'un signe de tête et cessa de pleurer, pour obéir à celui qui était le maître de sa vie.

Et le même soleil se lève sur tes jours !

chanta Mélétis avec une ardeur passionnée.

Éliette entra dans le salon presque malgré elle, attirée comme par un aimant.

Le jeune homme était tombé sur le canapé, respirant à petits coups ; sa sœur, penchée sur lui, l'examinait avec une sollicitude douloureuse.

— Ce n'est rien, dit-il ; j'avais trop envie de chanter : il y a longtemps que cela ne m'était arrivé. C'est si beau, ce Vallon ! N'est-ce pas que c'est beau, mademoiselle Éliette ?

— Quelle voix vous avez ! dit Mme Heurtey. Je me figurais que… Enfin, je m'étais imaginé…

— Qu'on ne peut pas chanter avec la maladie que j'ai ? Mais si ! mais si ! Seulement… on n'a pas autant de force… Et je dirai même que cela ne me fait pas de mal… pas beaucoup de mal. Vous aimez cela, mademoiselle Éliette ?

Qu'il était méchant de vouloir l'obliger à répondre lorsqu'elle ne pouvait pas parler !

— Joue-nous quelque chose, Xandra, dit-il sans insister ; pas trop mélancolique, pas trop gai non plus.

Mlle Mélétis se remit au piano, et Éliette, assise à contre-jour, put contempler à son aise la belle tête de Niko, appuyée sur le

dossier du canapé, à la clarté décroissante du crépuscule d'août. Les yeux fermés, il semblait dormir ; elle pensa que mort il serait ainsi et emplit son âme, avec son regard, de cette vision qui lui serait refusée lorsque le jour fatal serait venu.

Il savait qu'elle le regardait, il savait ce qu'elle pensait, et par une coquetterie qui eût été impitoyable si Éliette ne lui avait pas été si chère, il se plaisait à savoir qu'elle pleurerait seule, toute la nuit. Il lui avait défendu de pleurer, mais plus tard… pour aujourd'hui, il éprouvait une joie intense, intime, mystérieuse, à savoir que ces pures larmes de jeune fille tomberaient sur lui jusqu'au matin, comme un précieux parfum, épanché aux pieds d'un dieu… Que c'eût été cruel de sa part, à lui, s'il ne l'avait pas tant aimée !

Ce jour avait été un de ces jours uniques, qui valent des années ; il ne pouvait pas avoir de lendemain. Au réveil, Éliette et Niko reprirent leurs façons habituelles ; il examina pourtant les yeux de sa petite amie et s'assura qu'ils portaient la trace d'une veille douloureuse. Cet examen l'ayant satisfait, il recommença à la traiter en camarade, et ni l'un ni l'autre ne firent jamais allusion à leur entretien sur la grève.

q

Chapitre 20

André ne s'était pas douté de la rencontre qu'il avait failli faire ; le coin de terre qu'ils habitaient, à peine indiqué sur les cartes, inconnu de tous les guides, lui semblait à l'abri des incursions

dangereuses. Il n'existe plus guère de villages bretons où se puisse cacher une intrigue parisienne, mais celui-là, peut-être le dernier, leur offrait une hospitalité sûre.

Le plus souvent, ils se promenaient en bateau ; parfois, ils mettaient pied à terre, comme à Douarnic, pour escalader la falaise où ils ne rencontraient que des pêcheurs et des douaniers. Raffaëlle aimait ces promenades hardies, ces ascensions non dépourvues de péril, qui attiraient l'admiration des gens da mer.

L'apparition de Mélétis l'avait désagréablement surprise ; elle n'avait vu que lui, d'ailleurs, grâce au tournant du plateau qui lui avait masqué ses trois compagnes ; mais elle s'était bien gardée d'en parler à André. Tout mauvais cas est niable, dit-on : elle se promettait, à l'occasion, de nier celui-là. Qui pourrait prouver qu'elle eût été là avec André ? Le jeune peintre, lui-même, de la meilleure foi du monde, affirmerait qu'il n'avait jamais rencontré Mélétis sur le plateau de Douarnic ! Après le premier moment, Raffaëlle n'y pensa plus.

André vivait dans un état singulier qui tenait du rêve. Lorsque la jeune femme attendue par lui pendant plusieurs jours dans cet endroit désert où rien ne trompait la longueur des heures, tomba enfin dans ses bras, il éprouva une véritable ivresse ; la joie de tenir enfin cette insaisissable charmeresse lui monta au cerveau, sans métaphore.

Raffaëlle sut le maintenir avec un art infini dans cette demi-folie qu'elle n'était pas loin de partager elle-même. Pour la première fois, elle ne sentait presque pas le besoin de se garder, de se défendre contre les imprudences de l'intimité ; elle n'avait presque rien à cacher à André. En effet, sauf le passé qu'il devait

ignorer, sauf l'avenir où il ne pouvait soupçonner le rôle qu'elle lui réservait, elle lui abandonnait toute sa vie, c'est-à-dire le présent. Grisée elle-même par le bonheur de se savoir si follement aimée, elle savourait cette magnifique éclosion d'amour comme un hommage qu'elle n'avait encore jamais reçu.

Plus fine, et surtout plus prévoyante que presque toutes les femmes aimées, elle ne cherchait pas à absorber uniquement André aux dépens de son art. Loin de voir un objet de jalousie dans la peinture, elle lui en parlait sans cesse, lui faisait remarquer, avec son œil de femme intelligente, des beautés de nature, de lumière et d'ombre qu'il n'aurait peut-être pas discernées tout seul.

Après les premiers jours donnés au bonheur d'être ensemble, elle lui fit prendre ses pinceaux et le conduisit devant un coin de paysage merveilleux qu'il pouvait rendre en une fougueuse esquisse, sans s'attarder aux détails, et depuis, tous les jours, elle exigea qu'il travaillât quelques heures.

— C'est pour votre gloire que je vous aime ! lui disait-elle avec un mélange d'ironie et de vérité, où il ne voulait voir qu'une coquetterie.

Elle s'inquiétait beaucoup de sa gloire, en effet ; ne fallait-il pas qu'il devint célèbre pour être son mari ? Elle n'eût pas voulu l'épouser pauvre et obscur : il lui fallait un homme dont le succès fût une justification de toutes les folies. Raffaëlle entendait que son mari fût considéré !

La lumière d'une splendide journée baignait, à marée basse, les roches revêtues d'un manteau d'algues veloutées d'une incomparable richesse de ton. Les verts foncés et glauques, les bruns dorés, les rouges sombres ou clairs dessinaient un prodi-

gieux tapis au pied des blocs de granit amoncelés çà et là, qui formaient des contreforts aux puissantes assises du roc. La mer bleue, estampée par la molle vapeur des côtes de Bretagne, ondulait un peu plus bas, en attendant qu'elle vint noyer la plage et changer l'harmonie de ce décor ; lisse et droite, la falaise vertigineuse montait d'un seul jet à cent mètres de hauteur.

André et Raffaëlle cheminaient, cherchant un passage au travers des flaques d'eau, glissant sur les varechs, riant comme des écoliers en vacances, embarrassés qu'ils étaient d'une boîte à couleurs, d'un pliant et d'un chevalet de campagne. Vêtus sommairement de grosse laine bleue, les pieds nus dans des chaussures de bain assez fortes pour les défendre contre les angles des roches, ils ne craignaient aucun accident ; les chutes mêmes ne faisaient qu'augmenter leur gaieté.

— C'est ici, dit Raffaëlle en s'arrêtant ; je reconnais l'endroit… j'y suis venue autrefois avec maman… Attendez ! il faut tourner le coin de ce rocher-là, et puis, vous vous laisserez placer ; ne regardez pas avant que je vous le dise, surtout !

Il obéit, amusé par ce semblant de mystère. Elle le conduisit à sa guise, à travers les galets roulants ; puis, tout à coup :

— Retournez-vous, dit-elle.

La falaise semblait avoir été fendue en deux par l'épée d'un Titan ; en haut, les rochers s'étaient rejoints, et la verdure qui les couronnait tombait en longues lianes flexibles, imperceptiblement balancées par la faible brise de mer ; à quarante mètres environ de hauteur la fissure s'élargissait ; au niveau des galets elle formait une grotte dont le fond était obscur, dont l'entrée décrivait une sorte d'ogive colossale. Le granit poli se marbrait çà et là

de larges taches d'un rouge de sang ou d'un vert pâle qui lui donnaient l'aspect du jaspe.

— Que c'est beau ! fit André, eu mesurant de l'œil la parfaite proportion de cette architecture grandiose. Quelle forme ! Et quelle couleur !

— Il faut peindre cela, et vite, dit Raffaëlle en installant le pliant avec le chevalet. Nous n'avons guère plus de deux heures à rester ici ; la marée les en chassera… mais on peut revenir.

André cherchait déjà un panneau dans sa boîte. Il fut bientôt à l'œuvre. Très absorbé par le travail, il sifflotait entre ses dents une voluptueuse mélodie tzigane ; Raffaëlle, assise derrière lui sur un rocher, s'amusait à voir la grotte sombre apparaître peu à peu sur l'acajou brillant du panneau. Tout à coup, André s'arrêta avec un geste d'ennui :

— Sais-tu ce qu'il faudrait là ? Une nymphe, une fée, une ondine, tout ce qu'on voudra… une femme enfin, vivante, qui sortirait de là… une carnation laiteuse sur ce fond si riche… vois-tu ce que cela donnerait ? Quel tableau ! Voilà ce qu'il me faudrait pour mon prochain Salon !

— Eh bien ? fit Raffaëlle qui l'écoutait avidement.

— Eh bien, il n'y a pas moyen ! Impossible de trouver dans cet imbécile de pays une fille qui consente à ôter seulement son jupon, sans parler de sa chemise. Elles vous montrent tout ce qu'on veut de leurs jambes, en pêchant la crevette ; mais dès qu'il est question des bras, il n'en faut plus parler.

— Un jeune garçon ? suggéra Mlle Solvi.

— Ce n'est pas le même ton de peau… et puis, ce serait affreux. Ça aurait l'air d'un noyé qui s'est repêché lui-même. Non, il faudrait une femme. Si ce n'est pas un malheur ! continua-t-il avec l'exagération d'humeur fréquente chez les artistes contrariés, je trouve un sujet de tableau, je trouve ce paysage, et pas moyen de se procurer un modèle ! Il faudrait en faire venir un de Paris !

Découragé, il posa ses pinceaux sur la boîte et laissa tomber ses mains sur ses genoux.

— Écoute, dit Raffaëlle en le tutoyant pour le consoler, fais une cigarette et promène-toi un peu ; il nous viendra peut-être une idée pendant ce temps-là ! Regarde la mer, comme elle est bleue ! Est-il rien de plus beau ?

Machinalement, avec l'obéissance qui lui venait peu à peu, il se tourna vers l'Océan en roulant une cigarette entre ses doigts et laissa errer ses yeux sur les nuages légers qui flottaient au ciel, pareils à des plumes d'or pâle.

— André ! fit derrière lui la voix de Raffaëlle.

Brusquement, il se retourna. Sur le fond riche et sombre de la grotte mystérieuse, son rêve d'artiste lui souriait dans la blancheur ambrée d'un admirable corps de femme. Presque trop mince dans ses vêtements ordinaires, Raffaëlle paraissait ici plus grande : les lignes de ses membres fins et souples prenaient de l'ampleur, le ton extraordinaire de sa peau délicate se dorait par contraste avec la roche d'un pourpre riche et sombre comme un porphyre. Ses cheveux noirs, qu'elle avait déroulés, retombaient presque jusqu'aux genoux, couvrant une partie de son épaule et de son sein ; un souffle insensible les soulevait légèrement, les éparpillant sur sa chair d'ivoire.

— Ah ! que tu es belle ! cria le jeune homme ébloui en tendant les bras vers elle. Lève un peu la tête. C'est cela… ne bouge pas !

Ils restèrent un instant silencieux : lui, pénétré d'admiration au fond même de son âme d'artiste par le spectacle de cette beauté révélée ainsi à lui pour la première fois ; elle, glorieuse de sa superbe nudité, et se sentant désormais pour lui au-dessus de toutes les femmes.

— Ah ! dit-il en faisant un pas en avant, quel malheur que je ne puisse pas te peindre comme cela !

— Pourquoi pas ? répondit-elle en écartant le voile transparent de ses cheveux qu'une bouffée de vent lui jetait ou visage.

— Tu aurais froid !

— Moi ? Je vis sous la douche ! Et ne passons-nous pas la moitié de notre existence ici, dans l'eau, tant sur les roches que dans la barque ! Dis, veux-tu ?

— Si je veux !

Il allait prendre ses pinceaux, un dernier remords l'arrêta.

— Tu te fatigueras, tu ne pourras jamais garder la pose ! C'est long à faire, sais-tu, une bonne étude de nu ?

— Nous la continuerons à Paris ! fit-elle avec son sourire triomphant. À l'œuvre, mon peintre ; et faites de celle que vous aimez une figure immortelle !

Les séances étaient forcément très courtes ; si bien aguerrie qu'elle se crût, au bout de quelques minutes Raffaëlle sentait un frisson la parcourir, et force lui était de quitter la pose. Le temps

devint gris, la mer mauvaise, mais André avait pu fixer exactement les rapports de valeurs entre les rochers et les tons de la peau ; il fit à tête reposée une excellente étude de la grotte et se sentit capable avec cela d'aborder une grande toile pour laquelle la jeune femme poserait dans l'atelier.

Ils passèrent encore quelques semaines dans leur retraite, puis, un jour de septembre, Raffaëlle déclara subitement qu'il fallait rentrer à Paris ; André ne se plaignait pas de leur solitude où il l'avait toute à lui ; mais d'autres soucis le pressaient, et il fut bien aise de regagner son atelier, afin d'y faire face de son mieux.

On n'organise pas pour rien une demeure confortable dans une masure située au fond de la Bretagne. André avait offert à Raffaëlle une existence coûteuse dans son apparente simplicité, et comme lui-même, depuis qu'il vivait seul, ne savait rien se refuser, il avait dévoré en un clin d'œil ses économies. Au moment du départ, les toiles de son atelier, vendues en bloc à un marchand de tableaux, lui avaient procuré une somme assez ronde dont il ne restait presque plus rien. On lui avait vaguement parlé de portraits à faire, mais ce ne pouvait être que pour l'hiver ; en attendant, la nécessité de vivre s'imposait.

Lorsque Raffaëlle l'eut quitté, il éprouva dans leur maison un si grand vide, une si terrible impression d'abandon, que la solitude lui devint intolérable. Ne pouvant rentrer à Paris en même temps qu'elle, il avait projeté une excursion en Vendée ; faute d'argent, il dut y renoncer, et les quelques jours qu'il passa enfermé par le mauvais temps dans la demeure où ils avaient été si heureux ensemble, lui donnèrent un avant-goût de l'avenir… Mais il ne voulait envisager aucune espèce d'avenir : il tenait son

tableau du prochain Salon, Raffaëlle l'aimait, il avait plus que du talent, elle avait dit : du génie ! Il vaincrait tous les obstacles.

En attendant, il reprit ses études de rochers, et, grâce à quelques éclaircies, put les compléter ; huit jours après, il arriva à Paris avec un louis dans sa poche.

En touchant du pied le quai de la gare Saint-Lazare, il se rappela comment, sept ans auparavant, il était venu de Cherbourg avec la même somme dans son gousset, et ce rapprochement le fit sourire. Qu'il était loin de l'adolescent timide, boursier de sa ville natale, inconnu, gauche et naïf ! À présent, ce serait bien différent.

Après un coup d'œil à son atelier, poussiéreux et mal rangé, il se convainquit de la nécessité de trouver sur-le-champ un peu d'or, en attendant qu'il pût négocier un emprunt sérieux. Mélétis était à Paris, sans doute. L'ayant congrûment remercié du service rendu, il pouvait sans crainte lui en demander un autre, tout petit, cette fois.

Il prit le chemin de la maison de son ami.

M. Mélétis était parti quinze jours auparavant avec sa sœur. Pour longtemps ? Pour tout l'hiver.

Un peu ébranlé par le choc, André passa la main sur son front. Parti, sans lui écrire !

Tout à coup il se souvint qu'il n'avait eu de nouvelles d'aucun de ses amis depuis trois mois ; seul, Niko avait fait exception, et encore à cause des cinq mille francs… En cherchant dans sa mémoire, il fut stupéfait de constater que sa mère aussi était restée sans nouvelles de lui pendant plusieurs semaines.

Comment serait-il reçu quand il irait la voir ? Bah ! elle devait en savoir assez long maintenant pour s'être faite aux circonstances ; et puis, c'était sa mère, et Éliette était trop gentille pour ne pas avoir plaidé sa cause ! Il se dirigea vers la place Vintimille.

q

Chapitre 21

— Comment, c'est toi que voilà ? dit Mme Heurtey d'un ton froid, en ouvrant la porte à son fils.

André connaissait bien cette phrase cherbourgeoise qui sert de formule d'accueil pour ceux qu'on n'a pas vus depuis longtemps, et qui n'a rien d'encourageant. Se disant qu'au fond il ne méritait pas mieux, il ne se laissa pas décontenancer et entra en embrassant sa mère sur les deux joues.

Une bonne odeur de pot-au-feu flottait dans l'air ; il s'en sentit réjoui ; pendant son idylle bretonne, il avait vécu principalement de mouton local et de conserves truffées venues de loin, bizarrement entremêlées de pommes de terre et de homards ; cet ordinaire le rendait sensible aux charmes de la savoureuse cuisine maternelle.

— Tu ne m'invites pas à dîner, maman ? dit-il après qu'ils eurent échangé quelques protocoles diplomatiques.

— Tu es toujours invité, mon fils, répondit-elle avec une gravité qui n'était pas faite pour le mettre à l'aise.

Heureusement, Éliette entra, et son sourire rasséréna André.

C'était le même sourire qu'autrefois, mais ce n'était plus la même bouche, ni les mêmes yeux. Éliette avait grandi et maigri ; sa bonne grâce presque enfantine avait fait place à une expression de bonté aussi touchante, mais plus réfléchie ; personne à présent n'aurait plus l'idée de la traiter en gamine.

— Tu es devenue une vraie demoiselle, lui dit son frère en l'examinant, non sans un peu de trouble à la voir si changée, car de tels changements ne sont pas l'œuvre d'une ou deux semaines. C'est pour le coup qu'il va falloir te marier.

Elle répondit d'un signe négatif, sans cesser de sourire, bien qu'elle eût un peu pâli, et dit à sa mère que le dîner était servi.

Le repas fut silencieux ; chacun avait à cacher trop de choses pour que l'entretien pût devenir aisé ; à mesure qu'il approchait du dessert, André s'affermissait davantage dans l'idée qu'il ne pourrait aucunement demander à sa mère de lui prêter le billet de cent francs dont il avait un besoin urgent. Jadis, ils puisaient réciproquement dans la bourse l'un de l'autre ; mais à présent avouer sa gêne momentanée, c'était avouer bien autre chose, et André sentait qu'il lui serait impossible de se soumettre à cette humiliation.

Mme Heurtey ayant été appelée par sa bonne pour une question d'intérieur, André demeura seul avec sa sœur. Ce fut un rayon de lumière dans les ténèbres de son esprit.

— Dis-moi, petite sœur, fit-il, tu as bien quelques économies ?

Le visage de la jeune fille s'empourpra de honte pour lui.

— Certainement, fit-elle avec un empressement mêlé d'embarras. Je ne suis pas bien riche, mais j'ai quelques louis…

— Je suis à sec…, tu comprends, j'arrive de la campagne…

La rougeur d'Éliette augmenta ; il s'en aperçut et coupa court.

— Peux-tu me prêter cent francs ? dit-il brièvement.

Elle courut à sa chambre et revint.

— Les voici, dit-elle, en lui mettant les cinq pièces d'or dans la main.

— Merci, fit-il en pressant les doigts qui le tiraient si facilement de peine. Je te les rendrai un de ces jours, la première fois que je viendrai…

— Quand tu voudras ! fit Éliette pour l'interrompre.

Un silence de gêne régna entre eux. Tout à coup André s'avisa d'une idée.

— Vous avez vu Mélétis avant son départ ? dit-il.

Pour le coup, Éliette ne sut plus où se mettre ; elle avait tant lutté pour faire bonne contenance quand on parlerait de l'absent, et voici qu'André demandait une réponse, au moment où elle était déjà troublée par autre chose !

— Il est venu vous dire adieu, je pense ? continua le jeune peintre, surpris.

— Oui, avec sa sœur. Elle est charmante, Mlle Xandra !

— Tu la connais ?

— Nous avons été à Brévalo ensemble, murmura Éliette éperdue, en tournant le dos à son frère.

— Brévalo ? où ça ?

— En Bretagne.

— Vous étiez en Bretagne ? Tu ne me l'as jamais dit !

— Je croyais que tu le savais.

— Avec Mlle… comment dis-tu ?

— Mlle Alexandrine.

— Et Mélétis ?

— Naturellement !

André tombait des nues. Il avait écrit à sa mère, à Paris ; quand elle lui avait répondu, il n'avait pas seulement regardé le nom de l'endroit inconnu d'où elle datait ses courtes réponses.

— Vous y êtes restés longtemps ? reprit-il en continuant son interrogatoire.

— Six semaines.

— Six semaines ! dans un trou ! Car c'est un trou ! Mélétis dans un trou ! A-t-il dû soupirer après son boulevard !

Éliette ne savait pas ce que c'est que ce boulevard après lequel on soupire, et elle ne dit rien.

— Et sa sœur l'a emmené ? Où ça ?

— En Grèce, d'abord, et puis en Égypte, je crois.

C'était très grave. André en fut abasourdi.

— Et il n'a rien laissé pour moi, pas une lettre, pas un mot ?

— Si, il a dit qu'il t'écrirait.

— Comment était-il quand il est parti ?

— Mal.

Sur cette réponse brève, Éliette chercha longtemps dans sa boîte à ouvrage ; Mme Heurtey rentra. Peu après, prétextant la fatigue, André se retira.

L'absence de Mélétis mettait le jeune peintre dans un cruel embarras en le privant du banquier auquel il croyait pouvoir s'adresser ; d'autre part, l'attitude de Niko l'ayant toujours gêné vis-à-vis de Raffaëlle, il trouvait là une sorte de soulagement. Mais la grande, l'urgente question était de se procurer de l'argent. Dès le lendemain, il se mit en campagne, et il en trouva ; seulement, il le paya extrêmement cher.

Quinze jours après, un des amis de Raffaëlle vint lui demander de faire le portrait de sa femme. On convint du prix, qui était élevé, et le portrait fut commencé avec beaucoup de verve ; deux autres commandes relevèrent le moral d'André et lui permirent de reprendre le train de l'année précédente. Il rendit à sa sœur les cinq louis qu'elle lui avait prêtés ; mais en fait de dettes, c'est tout ce qu'il paya. La vie courante et les fleurs qu'il envoyait à Raffaëlle ne lui laissaient pas un centime. Il avait fait des billets à ordre, il les renouvela pour trois mois et n'y pensa plus. D'ici trois mois, il lui viendrait infailliblement quelques nouvelles commandes !

q

Chapitre 22

Le grand tableau faisait des progrès. Comment Raffaëlle, si occupée l'hiver précédent, venait-elle à bout de poser deux ou trois fois par semaine ? C'est ce qu'André ne pouvait concevoir.
Elle était entrée dans son rôle de modèle au point d'oublier par instants qu'elle était aussi sa maîtresse. Ce tableau, qui était elle, devenait à ses yeux la chose la plus importante de l'univers, et elle inspirait à son amant des sentiments analogues. Entre une séance de pose et un rendez-vous, elle n'hésitait pas un instant à délaisser le rendez-vous, sûre de s'attacher ainsi André par des liens autrement forts que ceux de la passion.

Personne n'avait encore vu l'œuvre inachevée. Contrairement à ses anciennes habitudes, André recevait très peu de ses amis dans son nouvel atelier, et les plus favorisés n'avaient pas été admis à soulever le plus petit coin de la serge verte qui recouvrait la grande toile.

On le plaisantait sur ce mystère ; par taquinerie, les artistes de tout genre qui forment si facilement un cercle de camaraderie banale autour de tout talent grandissant, venaient sonner à sa porte, qu'ils savaient close ; on guetta le mystérieux modèle qui devait poser pour lui, on ne le vit jamais… pour une raison bien simple : Raffaëlle venait le matin, au saut du lit, à l'heure où tout le monde travaille.

Inquiet pourtant des efforts qui menaçaient son secret, Heurtey eut recours à un subterfuge, indiqué d'ailleurs par Mlle Solvi : il prit deux ou trois modèles féminins et fit, d'après eux, quelques études. Mais il n'apportait à ce travail que de l'ennui, alors

qu'une fièvre d'acharnement s'emparait de tout son être lorsqu'il était en face de Raffaëlle.

Cependant, il lui fallait des cheveux d'un blond ardent ; il trouva une petite voisine, la fille d'une fruitière de son quartier, qui avait posé une ou deux fois pour la tête et qui consentit à lui prêter l'or roux de sa chevelure.

La petite vint avec sa mère, bonne grosse femme placide qui assista tranquillement aux deux ou trois séances nécessaires ; nul bavardage n'était à craindre de ce côté, car si la maman savait à peu près ce que représente un tableau de genre, elle n'avait pas la moindre idée du nu. La fillette fut payée, congédiée, et André resta mécontent.

— Qu'y a-t-il donc ? lui dit Raffaëlle le matin suivant.

Il était pensif devant son tableau, avec une mine qu'elle lui connaissait bien. Elle posa doucement la main sur l'épaule de « son peintre » et essaya de se faire regarder, mais sans y parvenir.

— Cela ne va donc pas du tout ? fit-elle avec une câlinerie insinuante.

— Pas du tout ! s'écria-t-il en repoussant du pied sa boîte à couleurs. C'est absurde, c'est impossible ! J'ai envie de tout détruire.

— Par exemple ! fit Raffaëlle, qui se jeta devant le tableau par un mouvement instinctif de protection. Et pourquoi ?

— Tu ne le vois pas ? Ça crève pourtant les yeux ! Ces cheveux roux sont ridicules. C'est un corps de femme brune, et jamais une

rousse n'a eu de peau comme celle-là !

Raffaëlle ne répondit rien ; elle baissa les yeux et s'assit tranquillement sur un tabouret en face du tableau.

Il avait été convenu entre eux que l'ondine représentée par Mlle Solvi tournerait la tête de façon à n'apparaître qu'en profit perdu, ce qui ôtait toute possibilité de ressemblance ; de plus, pour ménager le soin de cette précieuse réputation, les cheveux seraient du blond le plus ardent qui se pût trouver.

— Pense donc ! avait dit Raffaëlle, si quelqu'un allait me reconnaître !

Mais pendant qu'André travaillait, les idées de la jeune femme avaient changé insensiblement, comme la couleur pénètre dans les belles agates de Bohême, jusqu'à rendre d'un rouge éclatant les cristallisations incolores.

Ce tableau qui était elle, où elle demeurerait dans l'éclat de sa triomphante jeunesse, quand les années lui auraient enlevé sa beauté, pourquoi ne serait-il pas elle tout entière, moins le visage seulement ?

Après tout, qui pourrait affirmer que c'était elle ? Nul ne l'avait vue ainsi ; que savait-on de son corps, toujours étroitement renfermé dans de sévères robes montantes ? Car les robes montantes étaient une des particularités de cette femme singulière. Toujours entourée d'hommes, et voulant être respectée, au moins dans les apparences extérieures, elle ne se montrait jamais décolletée ; peut-être était-ce cette réserve qui lui avait attiré le plus d'hommages mystérieux.

— Alors, fit-elle en continuant à regarder à terre, il faudrait des cheveux noirs…

— Il faudrait tes cheveux à toi, répliqua brutalement André. Tout cela va ensemble ! On ne fait pas une femme de pièces et de morceaux… Telle qu'elle est, cette toile-là ne vaut rien, et j'ai perdu mon temps.

Silencieusement, Raffaëlle se dégagea du peignoir qu'elle portait pour ses séances matinales, et secoua sur ses épaules la masse lustrée et mousseuse de sa magnifique chevelure.

— Me voici, dit-elle en prenant la pose.

André poussa un cri de joie et se jeta à genoux devant elle en lui tendant les bras. Elle l'écarta d'un geste fier.

— Travaillez, fit-elle, le temps presse.

Il obéit sur-le-champ.

Heurtey avait raison ; les cheveux noirs de Raffaëlle donnaient une justesse, une harmonie parfaites aux tons d'ivoire de ce beau corps qui semblait maintenant s'éclairer sur la toile ; quand l'effet général fut suffisamment indiqué, il respira profondément en regardant son tableau.

— À présent, dit-il, je m'y retrouve. J'étais véritablement perdu, je vous assure.

Il lui parlait avec une reconnaissance où perçait un peu de confusion, comme s'il eût été honteux de l'avoir contrainte. Elle sourit, reprit ses vêtements et vint s'asseoir auprès de lui.

— Moi aussi, je m'y retrouve, dit-elle. J'aime mieux cela. Savez-vous que c'est très beau ?

Il s'était remis à contempler son tableau ; tout à coup il se tourna vers elle et l'entoura de ses bras, avec une tendresse profonde.

— Je vous dois tout ! lui dit-il à voix basse, avec une ferveur émue. Depuis que vous m'aimez, je me sens un autre homme, et en consentant à vous laisser peindre là, vous m'avez révélé des choses dont je ne me doutais pas… Si je deviens quelqu'un, c'est à vous que je le devrai !

Elle avait fermé les yeux pour mieux l'entendre. Une joie intense la remplissait, faisant vibrer en elle toutes les cordes de l'orgueil satisfait, de la vanité contente, et aussi de l'amour triomphant.

— Vous êtes là tout entière, reprit-il, en indiquant la grande toile, et il me semble que j'y ai mis quelque chose de vous ! Je voudrais tant que ce fût beau, afin que vous en fussiez fière !

— C'est beau ! dit-elle avec un frisson de joie et un élan de sincère admiration.

Appuyés à l'épaule l'un de l'autre, ils regardèrent l'œuvre dans un silence respectueux. Après un temps, il se tourna vers Raffaëlle et lui donna un baiser.

— Je m'en vais, dit-elle, en se dégageant lentement.

— Déjà !

Une tristesse singulière envahit André pendant qu'il prononçait ce mot. Plus d'une fois, il avait senti la même impression dé-

solée quand Raffaëlle le laissait seul dans son atelier après des heures si délicieuses pour son sentiment d'artiste et son orgueil d'amant. Elle le regarda attentivement pendant qu'il n'y prenait pas garde et se dit que peut-être l'heure était venue…

— Oui, déjà ! fit-elle avec le même accent de regret.

— Vous ne pouvez pas rester, dites ? insista André du ton de la prière, en la retenant par la main.

Il osait parfois la brusquer lorsqu'elle était son modèle ; mais quand elle redevenait sa maîtresse, il retombait dans la soumission et dans la crainte de lui déplaire.

— Impossible… que penserait-on chez moi ! Il m'en coûte, je vous assure… J'aimerais bien à rester… à rester toujours…

Elle parlait à demi-voix, avec une émotion qui n'avait rien de joué. C'était le nœud de sa vie qu'elle attachait ainsi, un peu à l'aventure.

— Vous le voudriez ? Pourquoi pas, alors ? dit André en l'attirant à lui.

Tout son être se fondait de tendresse en pensant qu'elle pourrait lui sacrifier le reste. Qu'était ce reste ? Il n'en savait rien et ne voulait pas le savoir.

— Pourquoi ? Mais, mon ami, cela ne se pourrait que si… si vous étiez…

Elle hésitait, n'osant prononcer le mot décisif.

— Illustre ? dit André, le visage illuminé de joie ; je le serai ! Vous verrez ! On a dit la Béatrice de Dante ; on dira la Raffaëlle

d'André Heurtey !

Elle secoua la tête, un peu troublée, touchée par ce cri d'amour et décontenancée dans ses projets.

— Illustre, reprit-elle, c'est comme si vous l'étiez. Pour moi, vous l'êtes ; mais cela ne suffit pas… il faudrait être…

— Quoi donc ? répliqua André, instinctivement blessé par le suspens où elle le laissait.

— Mon mari, murmura-t-elle très bas, pendant que ses yeux fouillaient hardiment jusqu'au fond de ceux d'André.

Il recula, sans le savoir.

— Votre mari ? Moi ? moi ?

— Pourquoi pas ? dit-elle en redressant la tête avec un mouvement plein de noblesse.

L'image de sa mère traversa le cerveau d'André en même temps que mille autres, confuses, brouillées : le salon de Raffaëlle avec son luxe royal, sa table somptueuse, ses toilettes exquises et ruineuses ; son ancien atelier aux murs nus ; la salle à manger de Mme Heurtey, toutes ces visions parurent et disparurent dans l'intervalle d'un éclair, comme dans l'esprit d'un homme qui se noie.

— Pourquoi pas ? répéta machinalement le jeune homme, cherchant à se reprendre au milieu de ce tourbillon de pensées. Parce que vous êtes trop riche ! fit-il soudain avec énergie.

— La belle affaire ! fit Raffaëlle en levant dédaigneusement les épaules. Vous serez riche aussi, plus riche que moi ! Est-ce que

déjà vous ne gagnez pas tout l'argent que vous voulez ?

À cette question d'une si amère ironie dans son inconscience, la tête du pauvre garçon redevint le théâtre d'une nouvelle sarabande d'images, celles-ci toutes fâcheuses : les cinq mille francs de Mélétis, les billets à ordre qui allaient échoir, la note du tapissier, la facture impayée du tailleur, du chemisier, du bottier, le loyer des deux ateliers qu'il faudrait payer dans cinq semaines… et du papier timbré qu'il n'avait même pas lu…

— Non, fit-il en passant la main sur ses yeux pour chasser ces fantômes importuns ; non, je n'en suis pas là. Et, quand même, ne vous y trompez pas, Raffaëlle, ce que peut gagner annuellement un peintre qui n'a pas trente ans ne saurait se comparer à votre fortune.

Il se tut, repris par les pensées incohérentes que la brusque proposition de Raffaëlle venait d'évoquer en lui. Un secret instinct, dont il ne se rendait même pas compte, mais qui demeurait en lui au milieu de son trouble, lui disait qu'il ne pouvait songer à épouser cette femme adorable et merveilleuse qui s'offrait à lui de si bonne grâce ; et il en souffrait comme d'une blessure.

— Vous y repenserez, lui dit-elle, et nous en reparlerons.

Elle avait pris son chapeau et piquait tranquillement une épingle dans ses cheveux ramassés sur le sommet de sa tête. Il la regarda soudain avec des yeux tristes et profonds.

— Non, dit-il, je vous en supplie, n'en reparlons pas. Vous m'avez troublé tout à l'heure à un point que je ne puis vous dire ; je ne sais pas ce que je vous ai répondu ; il me semble que je ne vous ai même pas remerciée… Et pourtant, de quoi pourrais-je

vous remercier plus que de cela ? Mais nous n'en reparlerons pas. Pardonnez-moi… je ne voudrais pas vous fâcher… je ne le mérite pas. Je suis encore trop obscur, et je ne serai jamais assez riche pour être… votre mari…

Il avait pris timidement la main de Raffaëlle pour mieux la convaincre. Elle ne la retira pas, comme il avait grand-peur qu'elle ne le fit ; elle pressa légèrement, au contraire, les doigts qui retenaient les siens, et lui sourit avec douceur.

— Vous êtes fatigué, j'ai tort de vous parler de choses pareilles pendant que vous êtes absorbé par le travail. Ne songeons qu'à notre tableau. Voulez-vous que je revienne demain, pour les cheveux ?

Elle parlait avec une si entière liberté d'esprit, au moins dans ce qu'André pouvait voir, qu'il en fut abasourdi.

— Demain ! Oh ! oui ! je vous en prie ! Demain.

Elle lui fit un petit signe de tête amical et se dirigea vers la porte.

Il eut l'impression qu'il l'avait mortellement blessée et qu'il ne la reverrait jamais ; il se précipita vers elle et la retint avant qu'elle eût franchi le seuil.

— Raffaëlle, dit-il, tu ne m'en veux pas ? Tu m'aimes toujours ? Ah ! si tu savais ! tu viens de me rendre bien malheureux !…

Il couvrit de ses mains son visage décomposé et, sans s'en douter lui-même, fondit en larmes violentes.

La jeune femme le saisit par les mains et le ramena vers le divan où ils s'asseyaient d'ordinaire pour causer.

— André, fit-elle, émue elle-même, je t'en supplie, ne pleure pas… tu me fais du mal…

Il releva la tête avec beaucoup de courage, essuya ses yeux du revers de sa main et la prit dans ses bras.

— Je t'aime, dit-il, plus que ma vie, plus que mon art même, si tu le veux, ou plutôt l'art et toi vous ne faites qu'un… Est-ce que cela ne te suffit pas ?

Elle le baisa au front, en se dégageant sans affectation, et, pour mieux indiquer ce mouvement de tendresse, elle lui reprit les deux mains dans les siennes.

— Je t'aime au moins autant que tu m'aimes ; au moins, répéta Raffaëlle en appuyant sur le mot. Tu ne dois songer qu'à une seule chose en ce moment : terminer ton tableau et l'envoyer au Salon. Nous avons encore huit jours ; c'est juste ce qu'il faut. As-tu le cadre ?

— Je l'aurai tantôt, répondit André, mal remis de sa secousse nerveuse et peu en état de s'intéresser à des détails matériels.

— Il faudra le faire placer sur-le-champ, et demain, nous verrons l'effet que cela produit. À demain, mon cher, cher André !

Avec un nouveau baiser sur le front brûlant de l'artiste, elle se leva et sortit, avant qu'il eût fait seulement la moitié du chemin qui le séparait de la porte.

Il retomba sur le divan dans un état d'indicible souffrance, où le sentiment de l'impossible se mêlait au regret des paroles irré-

parables, brisé, tourmenté, inquiet et, comme il l'avait dit, franchement malheureux.

— Ce ne sera pas facile ! pensait Raffaëlle en regagnant son hôtel ; mais depuis longtemps, je sais que ce ne sera pas facile.

q

Chapitre 23

Le tableau fut enfin terminé et envoyé au palais des Champs-Élysées. Jusqu'à la dernière minute, André l'avait contemplé avec la cruelle indécision de l'artiste qui, vis-à-vis de son œuvre, ne sait plus du tout si elle est très bonne ou très mauvaise.

Quand la grande toile eut quitté l'atelier, le jeune homme se sentit dépaysé. Le chevalet vide faisait un trou dans l'horizon accoutumé, et la lassitude que laisse l'achèvement d'un travail considérable le dégoûtait pour quelque temps d'entreprendre une nouvelle étude.

Plus que jamais il avait besoin de la présence de la personne de Raffaëlle. Durant l'hiver il s'était habitué à l'avoir autour de lui, pendant les séances de pose, pendant les causeries qui suivaient, lors des courtes visites imprévues qu'elle venait souvent faire au tableau entre deux courses ; maintenant, il ne la voyait presque plus. L'hôtel du boulevard Pereire était toujours plein de monde ; on eût dit que la jeune femme avait depuis peu multiplié ses relations, peut-être un peu moins rigoureusement triées que précédemment. On parlait plus haut dans son salon ; on y voyait plus d'artistes et moins de graves personnages ; André rencon-

trait aux heures du soir, jadis réservées à quelques intimes, des camarades, des musiciens, des prix de Rome de toute espèce, et depuis le départ du tableau, il ne l'avait pas vue seule un instant.

— Elle m'en veut, pensait-il, et ce n'est pas étonnant.

Plus il se creusait la tête pour connaître la mystérieuse raison de son refus, moins il arrivait à la pénétrer. Il se croyait dénué de préjugés, et l'idée qu'avant lui Raffaëlle avait appartenu à un autre n'était pas, à ce qu'il se figurait, la raison qui lui faisait repousser le don magnifique de cette royale maîtresse ; il l'aimait, il en était certain, et cet amour purifiait tout. D'ailleurs, l'homme était mort, elle le lui avait affirmé, et il ne l'avait jamais vue mentir.

C'était donc la fortune ?

Eh bien, oui ! Il l'avait dit avec une entière sincérité : Raffaëlle était trop riche. Non seulement trop riche, mais trop luxueuse. Il sentait confusément, car plus il s'efforçait de les débrouiller, plus ses pensées devenaient obscures et enchevêtrées, que s'il entrait comme époux dans cette maison, lui qui ne possédait rien, – moins que rien, puisqu'il avait des dettes, – sa situation ne serait pas tenable.

— Pourquoi veut-elle m'épouser ? se disait-il avec une naïveté étonnante. Elle ne peut qu'y perdre, et elle n'y a rien à gagner ! Elle aurait pu épouser un homme riche ou titré, ou en vue de quelque façon, tandis que je ne suis encore qu'au début de ma carrière. C'est donc parce qu'elle m'aime ? Mais ne sommes-nous pas heureux ainsi ?

Ce qui embrouillait les pensées d'André, – quoique pour rien au monde il n'eût consenti à se l'avouer, – c'était la pensée de Mme Heurtey. Il sentait de quel implacable mépris sa mère eût écrasé la moindre allusion à un pareil mariage, et malgré son absence de préjugés, malgré son indépendance conquise à si haut prix, il ne pouvait songer à accueillir une idée qui eût attiré sur lui un regard qu'il devinait, un silence qu'il avait appris à connaître.

Et pourtant, de tous ses combats, de tous ses énergiques refus, surgissait le fait en lui-même : Raffaëlle avait voulu l'épouser ; il avait beau lutter, la lutte affirmait l'existence de l'ennemi. Rien ne pouvait empêcher qu'elle voulût une chose qu'il ne voulait pas ; il usait peu à peu, sans le savoir, les anneaux de la résistance, dont il s'enveloppait comme d'une cotte de mailles.

Un jour que, paresseusement allongé sur le divan de son atelier poudreux et solitaire, – car il en négligeait le soin depuis que Raffaëlle avait cessé d'y venir, – il méditait pour la centième fois sur les nouveaux ennuis de sa vie, ennuis d'amour, ennuis d'argent, il entendit dans la serrure le bruit de la clef.

Tremblant, il se dressa sur ses pieds… Ce n'était pas elle ?…

Si, c'était elle ; elle entra avec la grâce féline de ses mouvements, avec le charme de son sourire, de son regard, avec une odeur de violettes de Parme répandue sur toute sa personne radieuse.

— Oh ! fit-il en lui tendant les bras, j'avais cru que vous ne m'aimiez plus !

— Fi, le méchant ! dit-elle en allant s'asseoir à la place habituelle de leurs causeries.

Il s'était approché d'elle, un peu effrayé encore, mais frémissant de passion contenue, car la présence de Raffaëlle avait évoqué soudain tous les souvenirs de leur liaison ; elle lui fit place auprès d'elle en rangeant gentiment les plis de sa robe ; derrière sa voilette à pois, ses yeux souriaient d'une façon charmante. Maté, il s'assit tout près d'elle, et elle ne se recula pas.

— Dix jours, fit-il, dix jours sans vous voir ! Avez-vous été assez cruelle ? Savez-vous que j'ai failli partir pour l'Afrique…

— Rejoindre votre ami Mélétis ? fit-elle avec un petit rire d'enfant. C'est inutile, il est revenu.

— Ah ! fit André, le cœur un peu serré à la pensée qu'il avait singulièrement délaissé cet ami malade, dont jadis il s'était fait un frère. Vous l'avez vu ? Comment va-t-il ?

— Pas mal, à ce qu'il m'a paru. Maigre, vous savez ; il sera toujours maigre. Mais il a bonne mine – pour un poitrinaire, s'entend. Et vous, qu'est-ce que vous faites quand vous ne partez pas pour l'Afrique ?

— Je vous aime, répondit-il ; je t'aime… M'as-tu assez fait souffrir ! Est-ce possible de…

— Oh ! je vous en prie, ne me faites pas de scène, fit-elle en s'écartant un peu. Ce n'est pas pour cela que je suis venue. Êtes-vous libre demain ?

André, froissé, ne répondit pas ; elle posa sur son bras sa main gantée et l'attira vers elle.

— M'entendez-vous ? Êtes-vous libre demain ?

— Quand ?

— Pour le dîner ?

Il se leva avec un mouvement de colère.

— Dîner, avec vos nouveaux amis, vos peintres, vos musiciens, vos sculpteurs, tous vos prix de Rome !

— Eh ! mais, André, ces amis-là, ce sont les vôtres !

— Je ne dis pas le contraire, mais chez vous, je ne les aime point.

Elle sourit et montra ses dents blanches.

— Vous êtes jaloux ! fit-elle avec une bonne humeur séduisante. Voilà ce que c'est ! On est jaloux ! André ?

Il restait là, à demi détourné ; elle l'appela encore une fois.

— André ! Vous ne m'avez pas laissé achever. Voulez-vous venir dîner avec Wueler, qui a envie de vous acheter un tableau ?

— Ah ! fit l'artiste en se retournant.

Sa détresse était devenue extrême en ces derniers temps, et il venait de renouveler encore des billets dont il avait déjà payé une fois ou deux le capital en intérêt.

— Un tableau, André ; votre tableau du dernier Salon… pas mon portrait, puisque vous me l'avez donné, l'autre… Allons, viendrez-vous ?

Une sorte de honte à se rendre à cet argument le retenait ; elle le comprit, et, se rapprochant de lui, par un mouvement onduleux, sans quitter le divan où elle était assise, elle continua :

— Et puis, tout le monde s'en ira, le soir ; et vous… vous reviendrez dix minutes après, quand les gens seront couchés ; je rouvrirai la porte… vous viendrez ?

Elle avait coulé sa main dans la manchette empesée d'André ; il sentait les doigts, qui l'effleuraient à peine, pénétrer dans la chair de son poignet comme une brûlure.

— Je croyais, dit-il avec la mauvaise grâce de ceux qui ne veulent pas revenir après une querelle, je croyais que vous ne vouliez plus me voir ! Vous m'avez laissé pendant dix jours sans une parole, sans un billet…

— Je n'écris jamais ! fit-elle brièvement.

Pour tempérer la sécheresse de sa réponse, elle ajouta :

— Je vous ai reçu toutes les fois que vous êtes venu !

— Avec le reste de votre ménagerie ! Grand merci !

— Je fais ce que je peux, mon ami, répliqua-t-elle avec une douceur caressante qui enveloppa André comme une étreinte de ses bras souples. Vous savez que j'ai des ménagements à garder ; ma réputation est la base de ma situation ; si je la perdais, je vous demande à quel rang je tomberais ! Vous-même cesseriez de me voir avec les mêmes yeux !

C'était si vrai, elle l'avait dit si simplement, qu'André en fut ému. Il se laissa tomber près d'elle, en lui prenant les mains.

— Je cours un gros risque en vous disant de venir demain..., reprit-elle en le baignant du regard tendre et passionné de ses yeux énigmatiques, devenus doux et purs comme ceux d'une jeune fille. Il faut que je vous aime, André, mon André !

— Mais, fit-il, en s'avisant tout à coup d'une nouvelle idée, il y a donc quelque chose de changé ? Vous n'étiez pas inquiète, pendant que nous faisions le tableau !

Le coup portait juste ; Raffaëlle ne put s'empêcher de tressaillir. Elle ne l'avait pas cru si clairvoyant !

Il ne l'était pas ; cette question n'était que le produit du hasard, aidé peut-être par une vague intuition. En le regardant bien, elle s'en aperçut et répara le mouvement imprudent qui avait failli la livrer.

— Sans doute, répondit-elle avec une parfaite candeur, il y a bien des choses de changées : le retour de Mélétis et celui de Wueler, qui sont partis tous deux l'été dernier, doit nous mettre sur nos gardes ; ils nous connaissent bien tous les deux et pourraient se douter – ou s'apercevoir de quelque chose. Vous êtes parfois imprudent, mon cher André ; vous avez des bouderies qui pourraient fort donner à penser à des hommes aussi perspicaces ; sous son épaisse enveloppe, Wueler est très fin...

— Je n'aime pas ce monsieur, mâtiné de toutes les nations d'Europe, interrompit André.

— Il vous a cependant acheté de la peinture, fit doucement Raffaëlle ; mais on n'est pas forcé d'aimer tous ceux qui vous achètent un tableau. Quant à Mélétis, il est fin comme l'ambre, aussi, celui-là, et de plus, je vous l'ai dit, mauvaise langue.

André fronça le sourcil ; Mélétis était, il le savait, incapable de tenir un propos oiseux ; très disposé, en échange, à porter un jugement solidement basé. Raffaëlle, mal informée, avait pu s'y tromper. Ce n'était d'ailleurs pas le moment de discuter ce point avec elle.

— Dîne-t-il demain ? demanda André.

— Non, répondit brièvement la jeune femme.

Il comprit qu'il ne pouvait plus demander d'explications ; tout son être frémissait d'impatience à la pensée que le lendemain rouvrirait pour lui une ère qu'il avait craint de s'être imprudemment fermée.

— Raffaëlle, dit-il à voix basse, est-ce bien sûr que tu m'aimes toujours ?

— Plus que jamais ! répondit-elle en lui jetant les bras autour du cou.

Il sentit un instant ce corps merveilleux appuyé contre lui, et ne demanda qu'à la croire ; elle se leva sur-le-champ, arrangea sa voilette sur ses joues mates, sur ses yeux brillants, et redevint Mlle Solvi des pieds à la tête.

— À demain, alors, dit-elle en lui tendant la main avec la franche camaraderie qui faisait d'elle une si délicieuse compagne pour l'artiste.

Elle sortit, le laissant à la fois ébloui et troublé. Son souci d'amour avait disparu, pour le moment, au moins ; il l'avait retrouvée, reconquise, pensait-il…

C'était elle qui venait de le garrotter plus sûrement.

q

Chapitre 24

Le lendemain matin, ce fut Mélétis qui frappa à l'atelier.
André, en le voyant, poussa une exclamation de surprise.
— Niko ! je ne t'aurais pas reconnu !

— Tu me trouves changé ? dit le voyageur d'une voix pleine qu'André n'avait jamais entendue.

— Quand je te dis que je ne t'aurais pas reconnu !

— C'est l'Égypte, mon ami, cette bonne Égypte ! J'ai respiré l'odeur de momie dans les Pyramides, c'est cela qui m'a fait du bien ; il paraît que cela conserve. Toi aussi, tu as changé… pas comme moi !

— Est-ce que j'ai l'air malade ? demanda André avec un coup d'œil vers un miroir.

— Malade… Non. Tu as l'air… de quelqu'un qui ne s'amuse guère.

Ils s'étaient assis vis-à-vis l'un de l'autre et se regardaient avec la joie de ceux qui s'aiment véritablement et qui se retrouvent après une longue séparation. André sentit tout à coup qu'il ne pouvait plus garder le secret de ces ennuis matériels.

— Je suis dans une passe épouvantable, dit-il ; je ne sais où donner de la tête. Tu m'avais sauvé à l'automne dernier ; eh bien, mon ami, c'est dix fois pis à présent ! Je ne sais pas comment je

m'y prends, j'ai toujours dépensé d'avance l'argent que je dois recevoir et…

— Je sais comment cela se pratique, interrompit Mélétis. J'ai joué ce jeu-là pendant quelque temps, mais j'en ai eu bientôt assez. Voyons, sois franc et véridique. Raconte-moi tout cela par le menu. Tu penses bien que je ne viens pas te demander d'argent ! Je ne peux pas t'en prêter non plus, malheureusement, – sauf quelques dizaines de louis, qui sont à ton service, mais qui ne te tireront pas d'affaire, j'en ai bien peur…

— Je vais te montrer mes paperasses, dit André, ce sera plus court que des explications.

Pendant que son ami fouillait dans ses tiroirs, Mélétis continua.

— Je me croyais plus riche que je ne suis : depuis deux ou trois ans, comptant sur ma fin prochaine, j'avais un peu jeté l'argent par les fenêtres ; j'avais même eu l'intention de placer mon bien en viager. Pas tout entier, pourtant. Et puis, j'ai vu ma famille. J'ai une famille, délicieuse, André ! Une collection de neveux et de nièces de tous les âges ! depuis trois mois jusqu'à vingt ans ! J'ai renoncé au viager, ce serait leur faire tort. Et puis… Mais cela, pour plus tard ! Voyons un peu ce que tu m'apportes… Diable ! du papier timbré ? Tant que cela ?

— Comme tu le vois ! répondit André en s'efforçant de raffermir sa voix.

Mélétis parcourut les papiers et les classa en un clin d'œil, avec une sûreté dont André fut étonné.

— Tu t'y retrouves ? demanda-t-il. Moi, je m'y perds !

— L'habitude ! répliqua négligemment Mélétis.

Il se mit à examiner soigneusement les dossiers qu'il venait de réunir, prenant des notes à l'aide d'un bout de fusain sur un morceau de papier calque ; à mesure qu'il avançait dans le travail, son visage s'allongeait. Quand il eut fini, il rangea les papiers et regarda André d'un air grave.

— Tu m'épouvantes ! dit celui-ci en essayant de plaisanter. Ne me fais pas ces yeux de croquemitaine !

— Est-ce bien tout ? demanda Mélétis d'un ton sérieux. Tu ne dois rien ailleurs ?

— Quelque bagatelle chez mon marchand de couleurs…

— Combien ?

— Deux cents et quelques francs… Ah ! il y a encore l'encadreur… Je n'ai pas reçu la note du cadre pour mon envoi de cette année…

— Qu'est-ce que tu envoies ?

— Une étude de femme… grandeur nature, sur des rochers, grandeur nature aussi…

— Qui est-ce qui a posé ?

À cette question directe, André se troubla. Mélétis connaissait à peu près tous les modèles de quelque valeur qu'on peut rencontrer dans les ateliers.

— Un peu tout le monde, répondit-il au hasard.

— Alors, ça ne vaudra rien. On ne fait pas une étude d'après tout le monde ! Tu sais ça mieux que moi !

— Et puis, reprit André, un modèle que tu ne connais pas… une jeune fille… qui ne veut pas qu'on le sache dans les ateliers…

— Ah ! fit Mélétis en regardant les papiers devant lui. C'est différent. Tu dois avoir des études, tu me les montreras ?

— Certainement ! fit André avec un peu d'hésitation.

— Alors, revenons à nos moutons. Le mouton, c'est toi. On t'a mangé non seulement la laine, mais la peau avec. Sais-tu combien tu dois ?

— Approximativement… fit le jeune homme en cherchant dans sa mémoire.

— Non, pas approximativement, exactement. Sais-tu le total ? Quarante et un mille deux cent soixante-trois francs.

— Ce n'est pas possible ! s'écria André en bondissant sur ses pieds.

— C'est positif.

— Mais je n'ai jamais dépensé tout cet argent-là !

— Qui te le dit ? Tu le dois, c'est bien différent. Tu t'es laissé faire des frais, mon pauvre ami ! et les frais, vois-tu, cela dépasse bien vite le principal ! De plus, on t'a volé ; il y aura peut-être moyen de rattraper quelque chose, mais ce sera bien peu.

— Quarante et un mille francs ? répéta l'artiste, cloué à sa place par la stupéfaction. Tu te trompes, Niko, cela ne se peut pas !

— Prends un siège et vérifie avec moi, répondit son ami sans s'émouvoir.

Patiemment il reprit l'un après l'autre les papiers qui constataient la profondeur du gouffre où André s'était laissé glisser. En deux ans de dépenses inconsidérées, le malheureux s'était créé un passif énorme, relativement à sa situation ; la note du tapissier, par exemple, mise dans les mains d'un homme de loi, et ornée de tous les frais accessoires, était arrivée, par suite de la négligence du jeune homme, au double de la somme primitive, déjà ridiculement exagérée.

André ne connaissait pas ce terrible engrenage, où les innocents se laissent prendre. Avec un peu d'habileté, et des acomptes payés à propos, il eût pu, comme bien d'autres, louvoyer et temporiser sans trop de dommage.

Mais il n'avait pas appris au lycée l'art de ne point payer ses dettes ; d'autre part, habitué à être traité avec considération, en homme qui paie comptant, la première réclamation d'un créancier insolent l'avait mis hors de lui.

Aux insinuations désobligeantes il avait répondu vertement ; l'homme en colère avait usé de rigueur. Et de même que les rats s'avertissent mutuellement du péril, de créancier en créancier le bruit s'étant répandu que le jeune Heurtey allait plus vite que les violons, tous avaient réclamé à la fois ; évincés, ils avaient mis leur notes entre les mains des agents d'affaires impitoyables par profession.

— S'il en est ainsi, dit André, après que l'exactitude des additions de Niko lui fut prouvée, je suis absolument perdu.

— Ne disons pas de bêtises, répliqua Mélétis ; la chose est trop sérieuse pour qu'on puisse faire des enfantillages. Tu dois quarante et un mille francs. Qu'as-tu à mettre en face de ce chiffre ?

— Rien ! répondit André.

— Mais tu as travaillé cet hiver ?

— J'ai fait un portrait. Il y en a deux autres de commandés, un pour l'été, le second pour l'automne.

— Tu n'as rien vendu cet hiver ?

— J'avais tout vendu avant..., excepté mon salon de l'an dernier... je vais peut-être le vendre.

— À qui ?

— À Wueler, répondit André sans y prendre garde.

Il se repentit d'avoir parlé, mais il était trop tard. Mélétis resta impassible et ne dit rien.

— Combien ? reprit-il après un instant.

— Je ne sais pas.

— Ne le vends pas, fit Niko après une courte hésitation. Tu pourras le vendre plus tard dans de meilleures conditions.

— C'est que je suis pressé...

— Cela ne fait rien.

— Mais, Niko, tu vois par toi-même...

— Je te dis de ne pas le vendre à présent ! répéta Mélétis avec cette autorité singulière qu'il savait prendre quelquefois.

— Pourquoi ? fit André, en devenant nerveux.

— Parce que je te le dis ! As-tu confiance en moi ?

— Certainement ! Mais tu peux te tromper !

Mélétis se leva avec un mouvement d'impatience.

— Si tu ne me crois pas capable de te donner un bon conseil, dit-il, il ne fallait pas me parler de tes affaires !

André sentit qu'il avait eu tort.

— Pardonne-moi, dit-il, je suis agacé ; il y a de quoi ! C'est ce pressant besoin d'argent qui me talonne…

— Eh bien, je t'avancerai l'argent du tableau, moi ; je te le ferai vendre plus tard. Que diable ! on n'achète pas un tableau comme une paire de gants ! Combien l'aurais-tu vendu ? deux mille ? disons deux mille cinq. C'est un petit tableau, et pas très bon, mais tu deviens connu… Je t'avancerai cent vingt-cinq louis, et si je puis le vendre plus cher, je te remettrai la différence. Mais c'est tout ce que je peux faire pour toi, en ce moment. Et puis… arranger tes affaires, s'il y a moyen. Ton loyer ?

— Je dois deux termes, avoua piteusement André.

— Patatras ! voilà mon argent bien placé ! Il n'entrera seulement pas dans ta poche ! Et ton autre atelier, tu l'as toujours ?

— Je crois bien, j'ai un bail de neuf ans ! Et je n'ai pas trouvé à le sous-louer.

— As-tu cherché ?

— … Non !… Le loyer de celui-là est payé six mois d'avance. Le propriétaire venait lui-même chercher son argent…

— Il a bien fait, puisque tu l'as payé ! Écoute, il faut donner congé d'ici.

André fit un haut-le-corps. Que dirait Raffaëlle ?

— Ici ? impossible ! Ce serait avouer que je suis ruiné ! Et mon tableau du Salon qui peut me faire avoir une première médaille !

— Il est si bien que ça ?

André releva la tête avec fierté.

— Oui ! Il est bien ! Cela, je peux le dire en toute vérité.

— Eh ! s'il est si bien, tu n'as pas besoin de ton atelier pour le faire valoir ! Tu en prendras un plus beau l'hiver prochain. Et le tapissier reprendra ses meubles. Je connais quelqu'un, un petit homme de loi, qui les lui fera reprendre… tu y perdras, mais moins que si tu les gardais.

— Niko, commençait André, ce que tu veux n'est pas faisable.

Mélétis se retourna et le regarda bien en face.

— André, dit-il, je t'ai proposé d'essayer de te tirer d'affaire. Tu es libre de ne pas accepter ; mais, en ce cas, je cesserai de te considérer comme mon ami, car tu auras voulu ta perte, et je n'en serai pas le complice.

Le regard de Niko intimida André.

— Tu es réduit aux expédients, continua-t-il sévèrement, et quand on en est là, on franchit bien vite une porte… qui est celle de l'enfer. Actuellement, il n'y a pour toi que deux moyens de sortir de la situation où tu t'es mis : la liquider honorablement, comme je veux essayer de le faire pour toi, et te livrer à un travail acharné pour payer tes dettes, ou bien… recourir à un riche… un très riche mariage…

André tressaillit ; Mélétis continua sans paraître s'en apercevoir.

— Un mariage qui te mettrait pieds et poings liés dans les mains de la femme que tu épouserais… Un mariage qui serait un contrat de vente… et qui serait un marché de dupe, car une famille honorable ne te prendrait pas actuellement, cousu de dettes et sans un tableau dans ton atelier.

— Tiens ! regarde ! s'écria André en ouvrant avec colère l'armoire où il avait caché ses études faites d'après Raffaëlle.

Les panneaux, les toiles, clouées et non clouées sur châssis, volèrent sur le divan, et, tout à coup, l'image de Raffaëlle, répétée vingt fois dans diverses poses, éclaira l'atelier de sa splendeur ambrée.

Nulle part la tête ne portait un caractère suffisant de ressemblance, mais son corps merveilleux était parfaitement reconnaissante pour quiconque l'avait examiné avec des yeux d'artiste sous les robes collantes dont la mode actuelle revêt les femmes. Si Mélétis avait eu le moindre doute sur l'identité du modèle de son ami, il eût été convaincu sur le coup.

— C'est très beau, dit-il après en avoir regardé quelques-unes en connaisseur. Mais tu ne peux pas vendre ça… à présent, du moins.

André leva vivement la tête ; Niko feignit de ne pas s'en apercevoir et continua :

— Tu ferais tort à l'effet de ton tableau en le vendant pour ainsi dire en détail. Allons, c'est entendu, je vais m'occuper de tes affaires. Et, dis-moi, y a-t-il longtemps que tu n'as vu ta mère ?

André demeura effaré. Oui, il y avait longtemps ! Il ne se rappelait plus quand il avait été chez elle pour la dernière fois. Deux, trois semaines… plus d'un mois !

— Et toi, fit-il d'un ton gêné, l'as-tu vue depuis ton retour ?

— Non. Si nous y allions ensemble ?

André accepta avec joie, heureux que la présence de Mélétis lui évitât la froideur méritée de l'accueil maternel.

Mme Heurtey n'avait pas cessé de correspondre pendant tout l'hiver avec Mlle Xandra, ou, pour mieux dire, Éliette avait écrit plusieurs fois à la sœur de son ami sous le nom de sa mère, mal préparée par son éducation à tenir la plume. Elles savaient toutes les deux qu'un mieux sensible s'était manifesté dans la santé de Niko, mais, en le voyant, leur surprise fut pourtant très vive.

Non que le voyageur présentât les apparences d'un changement complet : il était toujours maigre et s'essoufflait facilement ; une petite toux creuse le secouait encore à de fréquents intervalles, mais une certaine élasticité avait succédé à la langueur nonchalante de ses mouvements, sa voix était plus

forte, et quelque chose d'indéfinissable, qui était la vie, se dégageait de toute son élégante personne.

Mme Heurtey adressa au jeune homme quelques bonnes paroles au sujet de cet heureux changement ; Éliette ne dit rien, mais une buée légère sembla assombrir ses claires prunelles pendant que sa mère parlait ; elle s'était assise un peu loin, en face de lui, et le regardait de temps en temps pendant la durée d'un clin d'œil. Elle semblait, d'ailleurs, parfaitement satisfaite, et son joli visage respirait une joie mystérieuse.

La visite des deux jeunes gens fut courte ; prétextant le désir d'accaparer son ami et de revoir avec lui son cher Paris, en réalité pour le soustraire aux regards clairvoyants de Mme Heurtey, Mélétis l'emmena au bout d'une demi-heure.

Quand ils furent sortis, Mme Heurtey reprit son tricot, compagnon de ses méditations silencieuses ; sa fille s'en alla doucement dans sa chambrette, dont elle referma la porte. Un instant elle resta debout, au milieu des objets familiers, incertaine, troublée par un sentiment qu'elle ne pouvait s'expliquer, et dont l'intensité lui faisait mal ; et tout à coup, dans un sanglot de joie, arraché aux profondeurs de son être, elle tomba à genoux devant son lit, les mains jointes.

— Mon Dieu ! dit-elle à voix basse, est-ce qu'il pourrait guérir ? Est-ce qu'il serait guéri ? Ah ! que je vous remercie !

q

Chapitre 25

Quoiqu'il fût à peine dix heures du matin, le palais des Champs-Élysées regorgeait de monde. Dans le vestibule, sur l'escalier, où des décorateurs attardés, perchés sur de hautes échelles, attachaient encore des tentures, où des jardiniers bourrus groupaient les longues palmes ou les larges feuilles des plantes vertes, une foule élégante se pressait en deux parties bien distinctes : ceux qui se dépêchaient de courir vers un but, et ceux qui flânaient à l'aventure. Le vernissage commençait.

Le public de cette heure matinale n'était pas celui qui vient pour se faire voir ; il était composé presque uniquement de ceux que l'art intéresse pour eux-mêmes, ou pour leurs proches. Quelques critiques en retard achevaient de prendre des notes, entourés d'une curiosité craintive.

Chacun courait à sa toile d'abord, puis revenait instinctivement vers le salon carré, en examinant celles des autres ; des groupes se formaient devant les tableaux faits pour attirer l'attention, et les opinions s'y exprimaient avec une liberté qui ne se retrouverait plus aux heures élégantes de l'après-midi.

Mme Heurtey monta l'escalier au bras de son fils, Éliette à côté d'elle. André, pâle d'émotion, tâchait de faire bonne figure, mais un mouvement nerveux retroussait de temps en temps ses lèvres sous sa moustache ; il avait horriblement peur. De quoi ? Il n'eût pu le dire. Mais, assurément, ce n'était pas le succès artistique de son tableau qui le préoccupait le plus.

Sur l'escalier, un camarade pressé le croisa :

— Mes compliments, Heurtey, dit-il sans s'arrêter. Ton tableau est un événement.

L'Ondine était dans le salon carré, sur la cimaise : honneur inespéré qui faisait par instants monter au visage du jeune peintre une bouffée de sang, vite disparue ; devant la toile, si grande dans l'atelier, à peine de dimension moyenne dans cette salle immense, une vingtaine de personnes s'étaient groupées.

André s'approcha ; le cœur lui battait à coups redoublés, et il en entendait les battements dans ses tempes, comme les coups de piston d'une machine à vapeur.

— Voilà, maman, dit-il à voix basse.

Mme Heurtey ne dit rien. Son instinct puritain lui inspirait une sorte d'abomination pour ce qu'elle appelait avec un indicible mépris « les femmes nues », et le charme voluptueux de celle-ci n'était pas pour lui plaire particulièrement. Elle regarda le tableau du haut en bas, puis la foule qui l'admirait, et fit un signe de tête d'approbation hautaine.

— Maman, lui dit Éliette à l'oreille, en la tirant par sa manche, maman, c'est très beau !

Un second signe de tête fut toute la réponse ; Mme Heurtey scrutait l'œuvre de son fils avec une sorte de désir pervers de la trouver mauvaise. Elle, si jalouse autrefois de lui recueillir des éloges, n'éprouvait aujourd'hui qu'un étonnement presque encoléré de voir admirer cette chose non pas laide, mais vilaine, – vilaine dans le sens cherbourgeois qu'elle donnait à ce mot.

— Le directeur des beaux-arts a vu ton Ondine, il a demandé si tu étais là, fit un ami essoufflé, mais bienveillant, en prenant An-

dré par le bras ; voilà un quart d'heure que je te cherche, viens vite recevoir ses compliments ; il est enchanté.

Avec un peu de fièvre, André conduisit sa mère et sa sœur vers un divan, où se trouvaient encore deux places vacantes, et les quitta, en disant : « Attendez-moi » ; puis il suivit son ami.

Éliette était aussi très émue. Son sens artistique instinctif s'était développé à entendre son frère causer avec Mélétis et les quelques autres rares amis qu'il amenait autrefois chez sa mère. Elle avait appris à reconnaître le bon du mauvais, et même – chose plus difficile – du médiocre ; non que son jugement fût infaillible, mais elle ne se trompait guère en ce qui concernait les œuvres tout à fait supérieures, et elle sentait qu'André s'était affirmé comme un maître.

Les observations échangées à voix haute arrivaient à elle par fragments tronqués, incompréhensibles ; cependant, elle devinait qu'à travers quelques critiques on admirait beaucoup. Le visage tendu, l'oreille aux aguets, elle eût fait la plus charmante statue de l'Attention pour quiconque l'eût regardée, mais tout le monde lui tournait le dos.

— Eh ! parbleu ! c'est Mlle Solvi, dit un gros homme en se retournant vers le divan ; il n'y a pas deux femmes à Paris pour avoir ce torse-là. On n'a pas besoin de la voir déshabillée. C'est son corps, son teint, ses cheveux ; il n'y a que le visage qui n'est pas à elle, et encore, en cherchant bien…

— Il n'y a pas de visage du tout ! dit en riant un interlocuteur.

— Précisément ! Je ne plains pas le petit Heurtey, il n'a pas dû s'ennuyer !

Mme Heurtey se leva. Éliette terrifiée, car elle avait compris, voulait la suivre ; un geste bref lui ordonna de rester à sa place ; elle obéit, accompagnant sa mère d'un regard éperdu.

Lentement la mère d'André marcha vers le tableau : non sans être un peu poussée à droite et à gauche, elle passa entre les groupes, prêtant l'oreille. Elle n'entendait que des bouts de phrases, mais c'en était assez pour lui révéler des profondeurs d'abîme dont elle n'avait jamais eu le soupçon.

On parlait de Raffaëlle à demi-voix, parfois en chuchotant, mais avec un sans-gêne étonnant. Les causeries d'atelier ne sont pas faites en général d'indulgente discrétion, et Mlle Solvi devait moins que toute autre se trouver ménagée. Elle n'appartenait ni au monde des honnêtes femmes, ni à celui des autres ; elle était trop belle et trop riche pour n'avoir pas une quantité d'ennemis, et surtout d'ennemies. De plus, le mystère dont elle avait prétendu entourer son amour semblait un défi aux mœurs faciles de certains ateliers. Autant une liaison avouée hautement eut pu inspirer de miséricorde, autant la tendresse secrète d'une femme très riche et très indépendante pour un peintre jeune et encore sans fortune, excitait d'outrageants commentaires.

En toute saison, ce tableau, l'un des meilleurs du Salon, eût provoqué d'amères jalousies ; venant comme l'aveu, involontaire ou non, d'une situation fausse, ce n'était plus des critiques qu'il provoquait, c'était un déchaînement de basse méchanceté. Les femmes surtout, modèles qui n'avaient pas été appelés à poser, chercheuses de plaisir ou d'argent, dédaignées par André, répandaient un flot de boue venimeuse sur l'ondine et sur son peintre.

Mme Heurtey ne comprenait guère ce langage pittoresque et peu classique, mais elle saisissait l'intonation, le regard, le ricanement, par-ci par-là un mot plus grossier, plus net ; le tableau, admiré pour son incontestable valeur artistique par le directeur des beaux-arts, faisait scandale dans les bas-fonds des ateliers. Or, la mère d'André n'entendait rien à l'art, mais elle connaissait les mauvaises paroles…

Pendant ce quart d'heure, elle but assez de honte pour anéantir à ses yeux l'honneur d'une vie tout entière.

— Elle se ruine pour lui, fit une voix aigre de femme. Elle aura voulu économiser les séances de modèle !

— Tais-toi donc ! répliqua vivement un homme qui l'accompagnait. Vraies ou non, on ne dit pas ces choses-là !

Mme Heurtey en savait assez. Du même pas lent elle revint vers sa fille.

— Allons-nous-en, dit-elle.

Éliette avait entendu les petits rires, les exclamations de feinte indignation ; elle avait vu tout le manège des conversations dénigrantes. Sans que ses oreilles eussent été outragées d'un seul propos, elle savait que son frère venait d'être mortellement atteint dans sa dignité d'homme ; elle avait hâte de fuir l'endroit où de pareils crimes pouvaient être commis en plein jour sans qu'aucun pouvoir public vint s'y opposer ; elle suivit sa mère.

Toutes deux muettes, les yeux baissés, elles fendirent le flot des arrivants et descendirent le grand escalier sans savoir comment ; au bas, elles rencontrèrent le maître préféré d'André

et détournèrent de lui leurs visages empourprés de honte, afin qu'il ne fût point tenté de les saluer.

L'air velouté du dehors, qui sentait les lilas, sembla toucher leur figure d'un gant de défi ; une voiture leur offrait son asile, elles y montèrent et rentrèrent au logis sans avoir prononcé une parole.

À peine Mme Heurtey avait-elle refermé la porte de l'appartement, qu'elle fit un brusque mouvement, comme une personne qui vient de trouver une idée.

— Je sors, dit-elle à sa fille.

Avant qu'Éliette eût pu l'interroger, elle était déjà à l'étage inférieur. La pauvre enfant resta penchée sur la rampe, écoutant les pas décroissants, qui lui semblaient descendre dans l'abîme infini.

Mme Heurtey s'en alla à grands pas du côté du boulevard Malesherbes.

Elle connaissait la maison où se trouvait l'atelier de son fils ; bien des fois, sans que personne en sût rien, elle était allée regarder du dehors la grande baie vitrée ; c'est derrière cette frêle et transparente clôture que se passaient les abominations qui mettaient en péril le talent et le bonheur d'André ! Elle attachait alors sur les vitres un regard chargé de haine ; mais au plus fort de ses profondes et muettes colères, elle n'avait jamais soupçonné que le péril atteignit aussi l'honneur. Maintenant, elle voulait savoir la vérité tout entière, et elle la saurait.

Franchissant la porte, elle appela la concierge :

— Ouvrez-moi l'atelier de mon fils, dit-elle d'une voix brève.

La femme, hésitante, la regardait sans dire oui ni non.

— Ouvrez, répéta la mère ; je viens chercher les cartes d'entrée au Salon. S'il ne les a pas oubliées ici, c'est qu'il les a perdues.

Elle mentait avec une facilité dont elle était aussi surprise qu'indignée. Devant son regard assuré, la femme prit une clef et passa devant.

Mme Heurtey monta l'escalier, foulant le tapis « véritable Orient » comme si elle avait marché sur le corps de Raffaëlle. La porte du lieu de perdition s'ouvrit devant elle, et elle entra.

Ni les salons de la sous-préfecture, à Cherbourg, ni les modestes demeures de quelques amies parisiennes ne lui avaient rien révélé de semblable à ce qu'elle vit alors. Le tapissier avait bien fait les choses ; le vélum tendu au-dessus du divan et porté sur des lances était d'une étoffe orientale, chatoyante et soyeuse, et les coussins sentaient le Maroc d'une lieue ; mais ce qui frappa surtout la mère d'André, ce furent les bibelots coûteux dont il n'avait su résister au plaisir d'enrichir sa demeure et qu'il avait achetés à crédit chez un marchand bien au fait de la puissance du mot : « Vous me paierez cela quand vous voudrez. »

Une peau d'ours, de grands vases japonais, un cabinet de marqueterie italienne donnaient à l'atelier un aspect de luxe exotique auquel un véritable connaisseur ne se fût pas trompé, mais qui éblouit complètement les yeux de la bourgeoise provinciale.

Sentant la nécessité de cacher son impression à la concierge qui l'examinait curieusement, Mme Heurtey éparpilla quelques papiers, entrouvrit et referma le tiroir sans clef de la table où An-

dré écrivait ses lettres, feignant de chercher les cartes oubliées ; puis elle passa dans la chambre à coucher dont la porte restée ouverte était à demi masquée par une verdure flamande fort bien ravagée, de façon à sembler authentique ; la concierge encore un peu méfiante la suivit.

Le lit était défait. Les draps d'une toile fine, dont Mme Heurtey n'eût pas osé se faire des chemises, recouvraient à moitié le couvre-pied piqué de soie de Chine, curieusement broché ; la toilette de marbre où Raffaëlle avait parfois trempé ses mains dans l'eau, étalait une garniture de cristal, avec des flacons montés en argent. La commode, style Louis XV, dont les tiroirs n'étaient pas complètement poussés, laissait déborder une chemise de soie, à moitié dépliée, dont les cordelières à houppes traînaient jusqu'à terre. La mère embrassa d'un coup d'œil cet ensemble où la négligence se mariait au confortable ; le cristal, les bouchons d'argent, la chemise de soie, et surtout les draps, les draps dont on eût fait des nappes d'autel achevèrent d'imprimer dans sa pensée l'idée d'une vie de criminels désordres. Cependant, elle garda son sang-froid.

— Je vois, dit-elle, que mon fils les aura perdues.

— Il y a encore la salle à manger, suggéra la concierge, rassurée en voyant que cette étrange visiteuse ne touchait à rien.

Mme Heurtey, sans mot dire, passa dans la pièce voisine. Sur l'élégante petite étagère, style Henri II, s'étalaient deux ou trois menues pièces d'orfèvrerie ancienne ou soi-disant telles, un sucrier, une cafetière, une petite théière, quelques tasses de Chine, quelques assiettes de Saxe.

Mme Heurtey leur jeta un regard de mépris écrasant et quitta la pièce.

— Je vous remercie, madame, dit-elle à la concierge. Mon fils se sera trompé.

Elle sortit d'un pas tranquille, d'un air indifférent. Mais elle n'avait pas fait dix pas qu'elle sentit ses jambes se dérober sous elle. Un banc se trouvait là, elle s'assit, assommée sous un coup qu'elle n'avait pu prévoir et qui la laissait sans défense.

Ses yeux se brouillaient, les passants du boulevard lui semblaient des ombres ; elle avait l'impression qu'elle n'aurait pas dû être là ; qu'ailleurs, là-bas, bien loin, elle ne savait pas où, elle avait quelque chose d'urgent à faire, elle ne savait pas quoi.

Le cri strident de la corne d'un tramway la fit tressaillir ; elle ouvrit les yeux tout grands et se rappela. La scène du Salon lui revint dans son horrible netteté. Les paroles entendues sifflèrent à ses oreilles ; elle se mit sur ses pieds, avec un prodigieux effort, comme si son poids fût devenu tout à coup formidable, et, chancelante encore, elle redressa la tête, en disant à demi-voix :

— Mon Dieu ! est-il donc possible que ce soit vrai ?

Un homme qui passait la regarda avec étonnement. Elle était si pâle et si visiblement éperdue, qu'il eut pitié d'elle. C'était un petit employé, un ouvrier bien mis peut-être ; il s'approcha poliment en touchant son chapeau.

— Peut-on vous aider, madame ? Voulez-vous que je vous appelle une voiture ?

Elle fit un signe de tête d'un air égaré. Il s'éloigna de quelques pas seulement et héla un cocher, qui passait au pas. Avec une politesse un peu embarrassée, il l'aida à monter, et lui demanda son adresse qu'il répéta au cocher.

La voiture s'éloigna, et l'homme, resté au bord du trottoir, se dit à lui-même :

— Paraît qu'elle a reçu un fort coup tout de même, la pauvre dame !

Il fit un geste de compassion vague, et continua son chemin en pensant à ses affaires.

q

Chapitre 26

L'air effaré, les yeux inquiets, André descendit en courant, aussi vite que le lui permettait le flot des arrivants, l'escalier du palais des Champs-Élysées. Il faillit tomber sur Mélétis qui montait lentement.

— As-tu vu ma mère ? lui demanda-t-il d'une voix altérée. Elle était en haut avec ma sœur, il y a une heure. J'ai été forcé de les quitter, et en revenant, je ne les ai plus retrouvées nulle part.

— Une charmante personne comme ta sœur se retrouve sûrement, commençait Mélétis en souriant : l'aspect insolite de son ami le retint. Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il plus bas.

André lui saisit le bras et l'emmena dans le passage sombre du rez-de-chaussée qui conduit directement de l'entrée au jardin de la sculpture ; il s'arrêta, tournant le dos aux rares allants et venants.

— Il y a que…

Sa voix mourut dans sa gorge ; il ne pouvait répéter les paroles saisies au vol, il ne pouvait exprimer les regards aussitôt détournés, ni les sourires sur des visages inconnus, ni la curiosité hostile et malsaine, devinée autour de lui. Il prit les mains de Mélétis et les broya dans les siennes, puis les laissa retomber.

— Je suis fou, dit-il avec une sorte de découragement. Je ne sais pas ce qu'il y a ; je ne sais pas s'il y a quelque chose, mais…

Niko devint très grave. Le péril suspendu depuis longtemps sur la tête de son ami venait donc de se manifester sous une forme visible ? Le gouffre était-il ouvert déjà, ou bien pouvait-on encore en détourner le malheureux André ?

— Pourquoi cherches-tu ta mère ? demanda Mélétis. As-tu une raison particulière ?

Le jeune peintre fit un geste d'inexprimable angoisse et de douloureuse impuissance.

— Je ne sais pas, te dis-je, répondit-il. Elles étaient devant mon tableau, je les ai quittées, et quand je suis revenu, elles étaient parties.

— Il faut retourner là-haut, répliqua Niko avec fermeté ; elles ont pu s'écarter, mais une fois ou l'autre tu les retrouveras à la

même place. Il est onze heures, on va aller déjeuner, et la foule s'éclaircira. Allons, viens !

André résista au mouvement amical qui l'invitait.

— Non, dit-il à voix basse, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

André répéta son geste d'angoisse :

— Va, va tout seul, dit-il avec un profond découragement, pareil à de la terreur.

— Ton tableau est donc bien mauvais ? suggéra Mélétis, essayant de se raccrocher à une dernière espérance.

— Mon tableau ? C'est un chef-d'œuvre ! fit André d'une voix plus forte, en relevant la tête. C'est un chef-d'œuvre ! Je le sens, je le sais ! Il n'y a pas quatre toiles dans tout ce grand bazar qui vaillent celle-là.

— Eh bien ! alors ?

— Et dans toute cette… je ne peux pas trouver le mot… dans toute cette boue qu'on remue, il y a autant de jalousie que d'autre chose, va ! Monte, regarde, écoute… tu penseras ensuite ce que tu voudras, mais mon tableau est une œuvre, l'œuvre d'un homme et non plus d'un enfant. Va le voir. Tu me retrouveras dans le jardin à gauche.

Il s'éloigna ; Mélétis, sans le regarder, prit le chemin de l'escalier et, peu d'instants après, se trouva devant l'Ondine.

Décidément, le tableau faisait scandale. Quelques hommes sérieux, surpris d'entendre des propos si étrangers à l'art devant

une œuvre aussi éminemment artistique, haussaient les épaules et s'attachaient à le regarder, pleins de respect pour cette manifestation d'un talent qui touchait au génie. Mais ceux-là ne parlaient pas. En revanche, les femmes de rien, les hommes de peu, toute cette écume qui fait tant de bruit et se donne tant de mouvement à la surface des choses artistiques, ce bas public qui, à de certains moments, prête au vernissage l'aspect d'un lieu où les honnêtes femmes ne devraient pas se laisser voir, – faisaient devant la toile d'André une petite manifestation vertueuse.

Malgré le trouble qui l'envahissait, Mélétis resta saisi d'admiration. Son ami avait eu raison de le dire : peu de toiles valaient celle-là, et ces toiles étaient signées de noms vouer à l'immortalité. Toutes les craintes qu'il avait pu concevoir durant une année où André avait semblé ne plus rien produire, s'évanouissaient devant cette affirmation d'un travail aussi consciencieux, aussi désintéressé qu'il en fut jamais, et il fut fier d'être si sincèrement l'ami de l'artiste.

Mais cette joie fut aussi brève qu'intense : son sens très fin des choses parisiennes lui révéla sur-le-champ la profondeur du danger. Que les êtres quelconques dont il était environné pussent dire d'André des choses odieuses, peu importait ; nulle personnalité glorieuse n'échappe aux injures venues d'en bas. L'essentiel était d'abord d'éviter que ce bruit ne se répercutât dans des sphères plus élevées, et ensuite d'agir de façon à anéantir, s'il se pouvait, tout ce qui pourrait prêter à des suppositions calomnieuses.

Deux ou trois amis, rencontrés là, furent réunis par Mélétis en un petit groupe dont les appréciations élogieuses, proférées à haute voix, réunirent des suffrages parmi les peintres présents ;

les incontestables qualités de cette maîtresse peinture sautaient aux yeux, quoi que l'on pût penser de celui qui l'avait faite ; peu à peu les femmes s'en allèrent, l'heure du déjeuner sonnant, s'attabler chez Ledoyen ou ailleurs, et les salles presque désertes reprirent un aspect convenable.

Mélétis, resté devant l'Ondine avec quelques-uns de ses amis qui étaient venus là pour voir et pour juger, les mit en peu de mots vagues au courant de l'aventure. Des envieux, dit-il, voulaient écraser le mérite de Heurtey sous une prétendue histoire scandaleuse ; ce serait par trop naïf de faire leur jeu. Non seulement André ne s'était pas enrichi, mais il s'était au contraire ruiné par les efforts qu'il avait faits depuis un an pour arriver à produire une œuvre aussi considérable. Pris par son travail, il n'avait rien livré aux marchands, et si ce tableau ne se vendait pas très cher, l'artiste serait condamné pendant longtemps à la gêne.

Ce mélange habile de vérité et de silences qui cachaient la vérité, présenté par Mélétis, dont l'honorabilité était depuis longtemps proclamée, fit son effet. Les auditeurs se séparèrent en jurant de défendre André contre ses calomniateurs, et Niko put enfin chercher à rejoindre son ami.

Il le retrouva, non sans peine, sur un banc écarté, tournant le dos au public, à cette heure clairsemé ; André ne semblait pas avoir fait un mouvement depuis qu'il s'était assis là. Les bras croisés, les lèvres comprimées, le regard fixé au mur avec une expression de menace contenue, il paraissait méditer silencieusement un plan d'implacable revanche.

— Eh bien ? dit-il en attachant sur Mélétis un regard clair et dur.

— Viens déjeuner, répondit le jeune homme avec un geste engageant.

André répondit d'un signe de tête négatif rude comme un coup de poing.

— Qu'est-ce qu'on dit là-haut ? qu'est-ce qu'on fait ? On me déchire ? fit-il entre ses dents.

Mélétis vit qu'il n'en obtiendrait rien à moins de céder.

— On t'a déchiré, répliqua-t-il en s'asseyant auprès de lui. Pour l'heure, on t'acclame ; c'est toujours comme ça.

— Il y a donc encore des gens qui me croient un honnête homme ? demanda André avec une hautaine ironie.

— Ne faisons pas de tragique, pour l'amour de Dieu ! répondit Mélétis avec une dignité ferme qui troubla un peu son ami. Pas d'enfantillages, n'est-ce pas ? C'est bien convenu. Ceux qui t'insultent n'existent pas ; ce n'est pas eux qui t'empêcheront d'avoir ta médaille. Les gens de bien et les vrais artistes admirent ton tableau, je t'en donne ma parole, et si c'était nécessaire, ceux-là te défendraient.

— Et voilà justement ce qui me blesse, ce qui m'insulte, ce qui me tue ! s'écria André en se levant. Je ne veux pas qu'on me défende ! Il n'y a rien à défendre dans ma vie, ni dans ma personne !

Il était superbe dans son indignation. Niko ne put s'empêcher d'admirer l'expression de force et de noblesse que sa juste colère donnait à son visage.

— Ne parle pas si haut, fit-il, ramené toujours à sa sagesse de conseiller désabusé. Il ne suffit pas de n'avoir rien à se reprocher, il faut encore avoir pour soi les apparences.

— En quoi ai-je mis contre moi les apparences ? fit l'artiste révolté.

— Tu les as mises contre toi tout le temps, répondit tranquillement Mélétis. Tu dépenses beaucoup plus que tes moyens ne te permettent.

— Cela me regarde ! riposta André, les bras croisés, les yeux pleins de défi.

— Tu as pris pour maîtresse…

André fit un brusque mouvement pour interrompre, mais son ami n'y prit point garde.

— Une femme très riche, ce qui est une très, très grande faute quand on n'est pas plus riche qu'elle, et ensuite tu as fait un tableau qui est un chef-d'œuvre, d'après cette femme, que tout Paris connaît, admire et jalouse.

André avait décroisé ses bras ; ses yeux toujours chargés de fureur avaient quitté le visage de Mélétis.

— Je ne sais pas, fit-il plus posément que celui-ci ne s'y attendait, pourquoi l'on se permet de supposer que j'ai eu pour modèle…

— Voyons, André, c'est convenu, pas d'enfantillages, fit Niko d'un ton sévère. La maison brûle, n'engage pas avec moi une partie d'écarté, ce serait ridicule ! Tu as commis, stratégiquement,

une faute énorme, et si je ne craignais de t'affliger trop, je dirais irréparable. En affichant Raffaëlle…

— Ce n'est pas moi ! fit vivement André. C'est elle qui me l'a proposé…

— Ah ! fit lentement Mélétis, c'est elle ?… Je n'en suis pas très surpris…

— Pourquoi ?

— Je te le dirai plus tard. C'est elle… Alors, je comprends…

— Mais, dis-moi…

— Mon ami, je te dirais les plus grandes vérités du monde, que tu ne me croirais pas en ce moment. D'ailleurs, il n'y a pas à nous inquiéter du passé, c'est au présent qu'il faut songer.

— Oh ! fit André, revenant à sa colère, les misérables ! Tantôt j'étais troublé, je cherchais ma mère, j'avais peur qu'elle eût entendu… Mais, j'en tuerai un, n'importe lequel, je le tuerai !

Niko jeta un regard autour de lui ; malgré la prestesse de leurs ripostes engagées comme deux lames d'épée, ils n'avaient pas élevé la voix, et personne ne songeait à eux dans le grand jardin à peine semé par-ci par-là d'amateurs dispersés, leur livret à la main.

— Tu ne tueras rien du tout, dit-il en mettant une main persuasive sur le bras d'André ; un duel en ce moment ferait à tes ennemis un plaisir énorme, et même si tu avais la chance de tuer quelqu'un au lieu d'être tué toi-même, ça ne ferait qu'augmenter le tapage. Prends garde que les journaux ne s'en mêlent : ce serait la fin de tout, et tu ne t'en relèverais pas. Vois-tu, André, si grave

que soit une affaire, tant que la chronique ne s'en est pas emparée, on peut en sortir sain et sauf ; une fois qu'un ami imbécile a mis quelque part une note pour démentir un bruit calomnieux, on est perdu, car, – Basile l'a dit, – il en reste toujours quelque chose.

André baissa la tête. La main virile et persuasive qui tenait son bras le subjuguait autant que les sages paroles de son ami.

— Donc, pas de bruit, continua Mélétis. Garde tes colères pour ceux qui les mériteront. Tu en trouveras, sois tranquille ! Et voici ce qu'il faut faire : vendre le tableau.

— Pour cela, non ! interrompit André en cherchant à dégager son bras ; mais il était solidement tenu et n'osa violenter la main d'un ami faible et malade.

— Tu le vendras : seulement, tu le vendras très cher. En l'état actuel des choses, André, aucune promesse, aucun engagement ne doit prévaloir. Il faut que ce tableau soit vendu. Il faudrait qu'il disparût de France, qu'il allât en Amérique ; on n'y songerait plus.

— Le vendre ! fit douloureusement André. Mais c'est ma vie qui est dedans !

— Tu en feras un autre pareil, et meilleur encore. Je n'ai plus peur pour toi, va ! tu en feras, de la bonne peinture !

Ému, reconnaissant au point de sentir ses yeux s'emplir de larmes, André serra fiévreusement la main de son ami, qui l'entraîna doucement vers la porte.

— Donc, nous disons, vendre le tableau très cher, payer tes dettes avec un peu d'éclat, rentrer dans ton ancien atelier…

Pendant qu'ils discutaient les facilités d'exécution de ce plan, ils étaient sortis et se trouvaient en plein air. L'odeur des marronniers fleuris flottait avec un peu de poussière sous les quinconces ; les jets d'eau retombaient avec un petit bruit de pluie reposant et bucolique ; chez Ledoyen, on entendait des rires ; le fracas joyeux de l'argenterie et de la vaisselle remuée arrivait par les fenêtres ouvertes des cuisines.

— Allons-nous-en, fit André écœuré. Je m'étais promis une telle joie, un tel triomphe de ce jour, et je sens que je n'y pourrai plus jamais repenser sans que le rouge me monte au visage !

Ils firent quelques pas dans la direction de la place de la Concorde ; tout à coup, André s'arrêta :

— Maman ! dit-il d'une voix étouffée. Ma pauvre maman ! Elle n'est pas dans l'exposition, n'est-ce pas ?

— Non… fit Mélétis, confondu de n'y avoir plus songé.

— Elle aura entendu, bien sûr ! Et elle se sera sauvée ! Oh ! ma pauvre maman !

André cacha dans ses deux mains ses yeux éperdus. Les voitures roulaient en tous sens devant et derrière eux, avec l'intensité de mouvement des grandes journées parisiennes ; des groupes s'avançaient par escouades vers le palais, causant à voix haute, riant, gesticulant ; la vie brillante montait vers eux comme une marée prête à les saisir, à les rouler, à les broyer peut-être. Mélétis eut le cœur serré.

— Viens chez ta mère, dit-il à son ami. Viens tout de suite. Si elle a entendu, elle doit souffrir une agonie… Allons.

— Je n'ose pas ! répondit André en le regardant avec des yeux hagards.

— J'irai avec toi. Dépêchons-nous.

Il faisait signe au cocher d'une voiture découverte.

— Non, murmura André, une voiture fermée…

J'ai peur de rencontrer du monde…

Mélétis obéit.

q

Chapitre 27

Mme Heurtey n'avait pas dit un mot à sa fille, mais, en rentrant, elle l'avait serrée dans ses bras d'une étreinte si forte qu'Éliette en était demeurée pâle de frayeur.
Sans se parler, elles restaient assises, dans la salle à manger, devant leur déjeuner à peine touché, feignant l'une et l'autre de mordiller un morceau de pain pour se tromper réciproquement, lorsque la sonnette retentit.

Éliette courut ouvrir si promptement, que sa mère n'eut le temps de lui rien dire ; sans qu'une parole eût été prononcée, les deux jeunes gens entrèrent dans la salle à manger ; elle les suivit et referma la porte.

— Maman, dit André…

Mme Heurtey le regarda, et il comprit qu'elle l'avait irrémissiblement condamné. Involontairement, il recula. Il la savait sévère, mais pourquoi n'avait-elle pas de pitié ?

— Nous voici, chère madame, dit Mélétis de sa voix mélodieuse. Nous vous avons cherchée au Salon, et ne vous trouvant plus…

— Excusez-moi, monsieur, dit la mère avec un geste qui l'arrêta, j'ai à parler à mon fils.

Elle ouvrit le salon, fit passer André devant elle, puis entra après lui et referma la porte.

Éliette attacha sur Niko son regard plein de terreur.

— Courage ! dit-il à voix basse. Asseyez-vous.

Il lui offrit une chaise, elle s'assit, il resta debout, et tous deux, dans l'angoisse, jetèrent leurs yeux sur la porte. La voix de Mme Heurtey leur arrivait comme un murmure sourd et régulier ; ils ne pouvaient distinguer ses paroles.

— Mon fils, dit-elle.

André leva sur elle un regard triste, mais assuré. Elle se raidit dans son indignation maternelle contre ce regard qu'elle considérait comme une impudente manifestation d'audace. Il resta debout devant elle, dans une attitude respectueuse, mais sans humilité.

— Mon fils, reprit la mère, je t'ai donné, ou plutôt je t'ai laissé donner une belle éducation : j'ai eu tort. Ton père était un ou-

vrier, – un contremaître n'est qu'un ouvrier plus habile, – mais c'était un honnête homme. J'aurais dû faire de toi un ouvrier comme lui, et, toi aussi, tu aurais été un honnête homme.

— Ma mère ! fit André avec un frémissement de dignité blessée.

— Mieux aurait valu pour toi vivre pauvre et inconnu que de porter si haut le nom de ton père pour le faire ensuite tomber dans la boue…

— Ma mère ! répéta André d'un ton qui eût dû l'avertir. Mais elle était devenue, dans l'excès de sa douleur, aveugle et sourde à tout, hormis son mal.

— Ce n'était pas pour cela que j'ai tant travaillé, que j'ai quitté mon pays, que j'ai eu tant de peines et de chagrins… Ce n'était pas pour que mon fils fût publiquement déshonoré !

— Maman ! cria André, ne dis pas cela ! Tu ne sais pas ce que tu dis !

À ce cri, qui avait franchi la porte, Éliette se leva brusquement, tremblant de tout son corps. Mélétis lui saisit fortement la main, et ils restèrent immobiles, l'oreille tendue, les mains serrées à se faire mal, sans y penser, sans même s'en apercevoir, mais sentant confusément, elle, qu'elle avait confiance en lui ; lui, qu'il la protégeait.

— Déshonoré ! répéta impitoyablement Mme Heurtey. Elle aussi avait élevé là voix, et les jeunes gens distinguaient toutes ses paroles. Déshonoré ! amant payé d'une femme !

— C'est faux ! cria André. Sa voix s'éteignait dans sa gorge, dans l'excès de sa rage impuissante. Qui l'a dit ? fit-il en un râle.

— Tout le monde !

— C'est faux ! c'est faux ! Et tu l'as cru, toi, ma mère !

— Je l'ai vu ! dit la mère implacable.

Il recula, ne comprenant plus.

— J'ai été chez toi ! Oui, moi ! J'ai menti à ta concierge ; je me suis fait ouvrir la porte, et j'ai vu tout : ton atelier, ton luxe insensé, tes peaux d'ours, ta vaisselle d'argent, les draps de ton lit, tout ! Je ne pouvais pas croire que tu t'enrichissais du vice, et je l'ai vu…

— M'enrichir ! cria André en éclatant d'un rire sinistre. M'enrichir ! Ah ! c'est bien drôle ! M'enrichir ! Mélétis !

Avant qu'il eût achevé de le nommer, Mélétis était entré, laissant Éliette derrière lui.

— Dis donc à ma mère comment je me suis enrichi depuis un an ! Et moi qui avais la bêtise de m'en cacher, de peur de lui faire de la peine !

— Madame, fit Niko avec son exquise politesse que ne pouvaient troubler ni le regard sévère de Mme Heurtey ni la bizarrerie de la situation, on ne saurait, je vous l'affirme, accuser sans injustice André de s'être enrichi d'une manière répréhensible…

— J'ai vu, monsieur ! répondit-elle d'un ton bref.

— Vous avez vu, assurément, madame ; mais ce que vous n'avez pas vu, c'est le papier timbré que représentent les objets

qui ont causé votre méprise… André a des dettes, chère madame, énormément de dettes !

Niko parlait de sa voix douce, lentement, avec une visible satisfaction, qui eût été comique en d'autres circonstances ; le mot « dettes » répété par lui avec tant de complaisance frappait l'oreille de Mme Heurtey sans pénétrer jusqu'à son entendement.

— Il a acheté des bibelots, chère madame, et les a payés, ce qui est excusable ; il en a acheté d'autres et ne les a pas payés, il les doit ! Il doit à son tailleur, à son encadreur, à son chemisier, à son tapissier, à son propriétaire ; il doit à des filous qui lui ont prêté de l'argent… Il est perdu de dettes, André, chère madame !

— Je ne comprends pas ! fit Mme Heurtey.

Les jambes lui manquaient, elle s'assit. André, debout, la main appuyée sur le dos d'une chaise, écoutait Mélétis.

— C'est pourtant bien simple ! Il avait besoin d'argent pour des choses que je n'ai pas besoin de détailler.

— Dites-les, monsieur, fit Mme Heurtey.

Avec un regard du côté de la salle à manger, où Éliette était restée, Niko répondit :

— Plus tard, si vous voulez bien le permettre. Un exemple suffira : les notes du fleuriste se montent, au total, à la bagatelle de trois mille quatre cents francs, chiffre rond… C'est cher, les orchidées…

— Niko ! fit André d'un ton suppliant.

— Mon fils doit donc beaucoup d'argent ? demanda la mère, passant insensiblement d'une colère à une autre.

— Énormément.

— Combien ?

— Je n'ose pas vous le dire.

Mme Heurtey fit un geste de brusque impatience ; les deux jeunes gens échangèrent un regard.

— Vous saurez la vérité, reprit Niko. Toutes factures réglées, tous usuriers mis à la raison, le compte net s'élève à trente et un mille francs.

Mme Heurtey resta pétrifiée d'horreur, promenant ses regards de l'un à l'autre.

— J'ai fini par obtenir une réduction de cinq cents louis, dit modestement Mélétis, sous condition que ce serait promptement payé, plus on tardera, plus ce sera cher, naturellement.

— C'est vrai ? demanda la vieille femme à son fils.

— Oui, répondit-il d'un ton ferme. De plus, Mélétis n'a pas parlé de cinq mille francs que je lui dois.

Niko fit un geste qui écartait la question.

— C'est vrai, monsieur ? demanda Mme Heurtey.

Il s'inclina en silence. Elle réfléchit un moment, les yeux baissés.

— Alors, reprit-elle, cette femme n'a rien payé dans l'atelier ?

— Rien, dit fièrement André.

Elle médita encore un instant, puis leva les yeux sur son fils.

— Je me suis trompée, dit-elle. Je t'ai accusé injustement ; je le regrette.

Il s'élançait vers elle, avec un grand mouvement d'amour et de respect, mais elle l'arrêta en étendant la main.

— Je me suis trompée, dit-elle d'une voix profonde, parce que les choses que j'ai vues étaient d'accord avec celles que j'ai entendues. D'autres s'y sont trompés aussi, ceux qui ont mal parlé ; ta faute est moins grande que je ne pensais, mon fils, mais elle est grande… « Malheur à celui qui cause le scandale… »

— Je suis puni ! dit André gravement.

— Moi aussi ! répliqua-t-elle avec beaucoup de noblesse.

Il baissa la tête, ému.

— Ces dettes, il faut les payer…

— Je les paierai, dit André, avant deux ans.

— Avec quoi ?

— Avec mon travail ! Je gagnerai beaucoup d'argent, à présent. J'ai conquis une place parmi les premiers.

— Toi ? avec ce qu'on dit de toi à présent ? Eh ! qui voudrait te connaître ?

— Chère madame, fit Mélétis, l'incident regrettable qui vous a alarmée ne peut entraver en rien la carrière d'André ; son tableau lui a fait une réputation de grand artiste, et il le vendra très cher.

Mme Heurtey se détourna avec dégoût.

— Ce n'est pas l'argent de cette… chose qui paiera les dettes de mon fils. Ce sera moi.

— Maman ! s'écria André, en tombant à genoux devant elle pour l'enserrer de ses bras, je ne veux pas, je ne veux pas ! C'est impossible.

— Cela sera pourtant. Il faut que tu sois puni. Éliette… où est ma fille ?

Éliette apparut sur la porte, le visage inondé de larmes, ses mains suppliantes jointes vers sa mère.

— Éliette, continua Mme Heurtey, sans se défendre des caresses de son fils, sans même paraître s'en apercevoir, André a fait des dettes, il faut les payer sur-le-champ. Nous allons vendre des valeurs pour trente et un mille francs. Cela va nous appauvrir beaucoup.

— Oh ! maman, cela ne fait rien du tout ! dit la pauvre enfant avec une sincérité qui amena un brouillard dans les yeux de Niko.

— Et vous direz, monsieur, reprit la vieille femme, vous direz à tout le monde que c'est sa mère qui a payé ses dettes. Nous irons à Cherbourg, nous recommencerons à travailler, pour refaire une petite dot à ma fille… il faut qu'on le sache, monsieur, que c'est sa mère et sa sœur qui souffrent de ses folies. Il le faut, vous m'entendez bien ? Une vieille mère, une sœur, ruinées par un jeune homme, pour une femme, c'est affreux, mais ce n'est pas déshonorant ! Comme cela, on ne pourra pas dire que c'est la femme qui s'est ruinée pour lui !

Accroupi sur le parquet, André pleurait, la tête sur les genoux de sa mère.

— À ma mort, reprit-elle, cet argent sera pris sur sa part. Il n'est pas juste, Éliette, que tu aies à en souffrir plus tard.

— Je l'aurai rendu avant deux ans, avant dix-huit mois, peut-être ! dit André en sanglotant.

Sa mère n'y croyait pas. Elle fit un geste qui exprimait son incrédulité.

— Maman, dit Éliette, pardonne à André, embrasse André… il est si malheureux !

Mme Heurtey regarda son fils affaissé sur ses genoux et se pencha à demi vers lui. Tout à coup l'image odieuse de Raffaëlle s'interposa entre elle et le pardon.

— Je l'embrasserai, répondit-elle, et je lui pardonnerai, mais à une condition…

André, qui déjà tendait son visage vers les lèvres maternelles, s'arrêta en route.

— C'est qu'il rompra immédiatement avec celle qui a causé tout le mal.

André se trouva debout, glacé, hostile.

— Ah ! madame Heurtey, fit Mélétis, voilà une bien dangereuse parole !

— Pourquoi donc, monsieur ? Au moment où je sauve son honneur, n'ai-je pas le droit d'exiger en échange…

— Je paierai mes dettes, ma mère, dit André avec une froideur apparente, mais les yeux étincelants ; il ne faut plus en parler.

— Tu refuses ce que je te demande ? fit Mme Heurtey.

— Pardonne-moi, ma mère, je ne puis.

Elle se leva à son tour.

— Monsieur Mélétis, dit-elle, vous aurez l'obligeance de m'apporter tous les papiers nécessaires pour le règlement de la somme en question. Aujourd'hui même, je vais écrire à mon notaire ; prévenez les créanciers qu'ils seront payés ici, chez moi, avant dix jours.

— Je refuse, dit brièvement André.

Elle se tourna vers lui, droite et raide, dans sa dignité maternelle.

— Et moi, je l'exige ! dit-elle. Tu peux refuser de donner une satisfaction à ta mère, mais tu ne peux pas l'empêcher de sauver ton honneur, qui est le sien et celui de sa fille. Vous ferez comme j'ai dit, monsieur Mélétis.

Niko répondit par un geste de respectueux acquiescement. André restait muet.

— Viens, dit-il en lui touchant légèrement le bras.

— Adieu, mon fils, dit Mme Heurtey.

— Adieu, ma mère, répondit-il.

Tout à coup il s'élança, la prit dans ses bras et la couvrit de baisers passionnés.

— Maman, maman, ma pauvre chère maman ! Je te prends ton argent, et je ne te donne rien en échange. Oh ! maman, sois raisonnable ! si tu savais…

Elle baisa le front de son fils avec une sorte de pitié amère.

— Un jour, dit-elle, tu comprendras… En ce moment, tu es fou… Tu auras regret, André ! Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard et que je vive encore !

Elle le serra sur son cœur avec une tristesse insondable et l'embrassa une dernière fois.

— Va, mon pauvre enfant, puisque tu le veux, dit-elle en ouvrant les bras.

Il baisa le front d'Éliette et sortit chancelant, soutenu par Mélétis.

— Pourquoi maman a-t-elle dit cela ? fit-il d'une voix brisée, quand ils se trouvèrent dans la rue. Si elle avait voulu, tout aurait si bien été !

Mélétis ne répondit rien.

q

Chapitre 28

André ne se sentait pas en état de retourner au palais des Champs-Élysées ce jour-là ; pour la première fois, l'idée de voir Raffaëlle lui inspirait, au lieu d'attente fiévreuse, une insurmontable crainte. Il ne savait que lui dire et redoutait ses questions.

Son fidèle ami l'emmena hors de Paris, où ils dînèrent de bonne heure dans une complète solitude. À dix heures, Mélétis le quitta à la porte de l'atelier en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le public de ce jour d'ouverture fit un si bel accueil à la toile de Heurtey, que le jeune homme en fut tout ébloui. Tant de compliments, une si sincère admiration lui rendirent le courage et la confiance. Raffaëlle, qu'il rencontra accompagnée de Wueler, lui jeta d'un air gracieux une invitation à passer la soirée chez elle avec une douzaine d'amis. Il était devenu brusquement un des héros du jour, et s'il n'eût porté au fond de lui-même, comme une blessure, le souvenir des scènes de la veille, il se fût senti glorieux comme un jeune triomphateur.

Personne ne semblait avoir la moindre idée des bruits qui avaient couru ; Mlle Solvi allait et venait tranquillement dans les galeries, escortée par un groupe d'amis, ainsi qu'il arrive aux femmes très belles ou très connues ; elle arriva devant le tableau d'André, l'examina longuement, critiqua la longueur d'une jambe, déclara qu'en somme c'était très beau et qu'André était plein de talent, – puis passa outre.

Ceux qui l'accompagnaient savaient tous à quoi s'en tenir, les uns parce qu'ils étaient capables de juger, les autres parce qu'on le leur avait dit ; personne ne trahit son impression, et la jeune femme continua sa revue au milieu de l'admiration des badauds.

André vint le soir, et Niko, et Wueler, et une quantité d'autres ; on causa d'une façon brillante, comme à l'ordinaire, plus qu'à l'ordinaire. Raffaëlle, très en beauté, témoigna au

peintre des attentions plus marquées : n'était-ce pas tout à fait naturel, puisqu'il était présentement à la mode ?

On se sépara sur le tard ; Niko voulut reconduire à pied jusque chez lui Wueler, qu'il n'aimait point, et requit André pour l'accompagner.

Le gros homme se montra ravi de l'aubaine, et pendant le court trajet ne cessa de louer le talent du peintre.

— Vous pouvez aspirer à tout, monsieur, lui dit-il ; bientôt je ne serai plus assez riche pour vous acheter de la peinture.

André protestait, le millionnaire insista.

— D'ailleurs, dit-il, je vais vendre ma galerie ; j'ai beaucoup aimé les tableaux, c'était un goût d'homme sédentaire. J'ai eu le malheur de perdre ma femme il y a peu de mois ; quelques semaines auparavant, ma fille s'était mariée ; je n'ai plus de raisons pour habiter uniquement Paris ; j'irai un peu partout… je serai un Parisien intermittent.

Il était devant sa porte ; il serra la main aux jeunes gens et rentra chez lui.

Quand ils eurent marché quelques instants, André fit le mouvement d'un homme qui se réveille brusquement.

— Tu ne crains donc plus l'air du soir ? dit-il à Niko.

— Presque plus. Je vais beaucoup mieux, tu le vois. Nous causerons de cela un de ces jours. Écoute, André, j'ai quelque chose à te dire. Il faut quitter Paris pendant un peu de temps.

— Pourquoi ?

— Tu le sais bien… On m'a demandé ce matin si tu consentirais à faire le portrait de deux jeunes garçons, deux jumeaux de quatorze ans, les plus beaux enfants qui se puissent voir. J'ai dit oui.

André allait le remercier ; il continua sans vouloir l'entendre.

— C'est en province ; il faut y aller tout de suite ; c'est une surprise qu'on veut faire pour une date fixée d'avance. Tu partiras après-demain, et tu resteras là-bas trois, quatre semaines… enfin le temps nécessaire. Les deux enfants sur la même toile, grandeur demi-nature. Tu as compris ?

— Oui. Où cela ?

— En Vendée. Impossible de revenir à Paris avant que ce soit fini.

— Je refuse, dit André.

Mélétis ne sourcilla pas.

— Tu iras, répliqua-t-il tranquillement. Trois ou quatre semaines ne sont rien, et pendant ce temps-là, bien des choses s'arrangeront. Et puis, tu reviendras les mains pleines d'argent. Ce sera très bien payé.

— Combien ?

— Six mille francs.

André se tut. Au bout d'un instant :

— Je ne peux pas partir si Raffaëlle me dit de rester. Ma présence peut être nécessaire ici.

— Pourquoi faire ?

— Pour la défendre.

Niko secoua gravement la tête.

— Tu n'as pas à la défendre ; ce serait l'accuser et t'accuser. Laisse-la s'arranger toute seule, elle est fine et forte… plus fine et plus forte que toi… et que moi…

— Parbleu, tu ne l'aimes pas ! fit André avec éclat.

— Je l'avoue, je ne l'aime pas. Mais qu'est-ce que ça fait ? Parlons d'autre chose : combien veux-tu vendre ton tableau ?

— Je ne sais pas…

— Mettons douze mille francs… Il vaut plus que cela, mais il est grand, et pas facile à caser. Tu iras demain l'inscrire au secrétariat. N'oublie pas. Nous irons ensemble, si tu veux.

André s'emporta.

— Je ne suis pas un enfant.

— Tu es bien pis que cela. Tu es un homme en puissance de femme. Il faut sauver l'honneur, André !

L'artiste ne dit plus rien, ils regagnèrent l'atelier en marchant plus vite.

— Si Raffaëlle me demande de rester, fit Heurtey en s'arrêtant, je resterai.

— Oui ! Eh bien… soit. Si elle te dit de rester, tu resteras, répliqua Niko. À demain.

Sur cette réponse énigmatique, il s'éloigna.

Le lendemain, André se présenta chez Mlle Solvi un peu après déjeuner et demanda à être reçu. Mademoiselle était dans le fumoir. Sur l'air étonné du visiteur, le domestique lui fit traverser le vestibule, ouvrit une porte et le laissa sur le seuil d'une vaste pièce où les murs neufs, encore revêtus de plâtre, encadraient une large baie vitrée, ouverte au nord.

— Ah ! c'est vous ? fit Raffaëlle en venant à lui avec un empressement un peu artificiel. Vous me prenez en flagrant délit de construction.

— Vous faites bâtir ? dit André surpris.

— Oui. Il n'y avait pas de fumoir ici, et c'était incommode. J'ai pris ceci sur le jardin, où personne ne va jamais. Quand ce sera arrangé, ce sera très gentil… Au besoin, cela ferait un atelier. Le jour est excellent.

André ne dit rien ; l'invite était par trop évidente, et il se sentit gêné.

— Eh bien, messieurs, c'est convenu, fit la jeune femme en s'adressant à deux hommes restés en conciliabule auprès de la grande cheminée Henri II qui faisait le fond du soi-disant fumoir. Vous avez vos indications.

Elle passa devant et rentra dans le salon, suivie d'André. La porte se ferma sur eux, contrairement aux anciennes habitudes ; elle indiqua une chaise à André et s'assit sur un grand pouf, en face de lui ; légèrement penchée en avant, elle l'étudiait, pendant que son visage à elle était à contre-jour.

— Eh bien, fit-elle, vous êtes content ?

À cette question, André perdit tout le calme factice dont il s'était armé.

— Raffaëlle, dit-il, on vous a reconnue !

Avec un petit mouvement d'orgueil plein d'irritante saveur :

— Je suis donc bien belle ? fit la jeune femme.

— Plus que vous ne le croyez, car je n'ai pu vous rendre telle que vous êtes ; mais on vous a reconnue… C'est un danger.

— S'il me plaît de le braver ? dit-elle en relevant fièrement la tête.

Il fut blessé qu'elle n'eût pas songé à lui.

— Le danger n'est pas pour vous seule, et vous semblez d'ailleurs ne pas y attacher d'importance, répondit-il. Il est surtout pour moi.

Elle leva les sourcils d'un air si candidement étonné, qu'il se crut obligé de lui expliquer la situation. Pendant qu'il parlait, le sang lui montait au visage, empourprant ses joues et son front.

— Pauvre André ! fit-elle quand il s'arrêta. Et vous faites attention à ces choses-là ?

— J'en conviens ! répliqua durement André. C'est la première fois, je n'y suis pas habitué !

Elle sut s'empêcher de tressaillir ; lentement elle releva la tête et le regarda. Il boudait et n'avait évidemment mis aucune intention dans sa réponse.

— Ah ! dit-elle, si vous saviez comme il faut mépriser les propos ! Mais je vous aime, André, précisément parce que vous avez une âme trop droite pour tolérer l'ombre du doute. Et que comptez-vous faire ?

Il lui raconta les projets de Mélétis ; contrairement à ce qu'il attendait, elle ne fit aucune objection ; elle écoutait avec une attention profonde, cherchant à pénétrer des dessous de pensée qu'elle soupçonnait et qui n'existaient pas.

— Cela vous est égal que je m'en aille ? dit André au bout d'un instant en se levant.

— Égal ? Non, certes ! Mais je crois qu'il a raison. Une absence en ce moment serait peut-être très utile.

— Ce n'est pas tout, fit-il, agacé, vexé de ne pas se voir retenir ; il faut bien que je quitte mon atelier pour retourner à l'ancien.

— Oh ! fit-elle d'un ton apitoyé. Et pourquoi ?

— Parce qu'il faut que je sois pauvre, répliqua André avec une sorte de rage intérieure ; il faut que tout le monde sache que vous ne m'avez pas donné d'argent…

— Oh ! répéta Raffaëlle avec une tendre indignation.

— Et aussi parce que je suis pauvre, en réalité. J'ai voulu avoir l'air riche ou tout au moins à l'aise… je me suis endetté… Ma mère paie mes dettes… elle les paie hautement, ouvertement… Comprenez-vous ?

Elle s'était levée d'un air agité. S'approchant d'André, elle le prit par le bras et posa d'une façon câline sa tête sur la poitrine du jeune homme.

— André, dit-elle tout bas, ces dettes, c'est à cause de moi que vous les avez faites, c'était à moi…

Il se dégagea avec tant de violence, qu'elle faillit tomber. Il la retint, mais la laissa aller aussitôt.

— Vous n'y songez pas ! fit-il avec un accent de colère qui fit peur à Raffaëlle.

— Pardonnez-moi, dit-elle en joignant les mains, pendant que de vraies larmes, larmes sincères de frayeur et de chagrin, coulaient lentement sur ses joues. Je vous aime tant que j'ai parlé sans penser… Vous avez raison… on n'accepte que de sa mère… ou de sa femme…

Ils restèrent muets tous deux et tête basse, lui, honteux de l'avoir brusquée ; elle, vaincue et humiliée. Ce fut lui qui parla le premier.

— Je t'adore ! dit-il en la prenant dans ses bras ; ne dis plus jamais rien de semblable, n'est-ce pas ? Si tu savais ce que j'ai souffert hier !… Je voulais tuer quelqu'un, n'importe qui… Tu ne m'en parleras plus ?

— Plus jamais, dit-elle. Mais si tu savais, toi, combien c'est cruel de ne pouvoir rien faire pour l'être qu'on aime le plus au monde !

Il l'embrassa follement, puis s'écarta, les yeux pleins d'eau, la gorge pleine d'amertume.

— Mélétis a raison, fit-elle humblement. Il faut que tu t'en ailles, pour quelque temps au moins… Et que tu reviennes avec l'argent gagné, tout le monde saura où. Donne-moi des détails ?

Ils reprirent leurs sièges et causèrent amicalement de l'avenir. André reviendrait aux approches du Grand Prix, ou mieux, un peu après, au moment de la clôture du Salon ; tout serait oublié, ils pourraient s'en aller ensemble n'importe où…

— Alors, dit André, nous nous reverrons encore avant mon départ… cette nuit… ou demain…

Raffaëlle prit un air désolé.

— Ce soir… demain… Impossible ! toutes mes heures sont prises…

— Pas la nuit ! fit brutalement André.

— J'ai du monde à dîner, puis-je savoir quand ils s'en iront ? Demain… peut-être. Attends-moi demain soir vers neuf heures, chez toi… Je ne promets rien… mais je tâcherai… et maintenant va-t'en !

Le lendemain soir, à neuf heures et demie, au moment où André, furieux, désespérait de la voir, Raffaëlle entra emmitouflée dans une dentelle noire, souriante, belle, désirable, irritante…

Et André partit le jour suivant, plus ensorcelé que jamais.

q

Chapitre 29

Comme elle l'avait dit, Mme Heurtey fut prête à payer les créanciers d'André au bout d'une dizaine de jours ; cette cérémonie s'accomplit sous la présidence de Mélétis, qui tremblait par ins-

tants en voyant les lèvres de la vieille femme se comprimer avec un mépris par trop évident.

La note du fleuriste lui causa une des plus violentes émotions de sa vie, ainsi qu'il l'avoua plus tard ; Mme Heurtey semblait rendre responsable des fautes d'André, ou tout au moins complice de Raffaëlle, celui qui vendait aux jeunes gens des fleurs si horriblement chères, pour les offrir à des femmes aussi peu respectables.

Cette liquidation spéciale se termina pourtant sans paroles, comme les autres, et Niko recouvra son calme. Pour se donner un repos bien mérité, quand tout fut fini, il s'allongea à demi sur le canapé du salon, en poussant un soupir de satisfaction.

Éliette le regardait avec une tendre compassion ; que de peines n'avait-il pas prises pour André, ce pauvre Niko, si faible, si las… moins faible et moins las qu'autrefois, pourtant…

Depuis qu'il était revenu, elle se prenait à espérer. La science fait des miracles, dit-on ; est-ce qu'elle en aurait fait un pour elle, cette fois ? Elle brûlait d'interroger le cher malade ; mais comment poser des questions à un jeune homme sur l'état de sa santé ? À cette seule idée, Éliette rougissait de toute sa peau fine et délicate, en détournant la tête quoiqu'elle fût seule, comme si elle voulait se dérober à elle-même le spectacle de sa propre confusion.

Pendant qu'il feignait de fermer les yeux, Mélétis, sous ses longs cils, la regardait tendrement. Sous l'apparente immobilité de ses traits, un observateur plus fin qu'Éliette eût vu courir de temps en temps les frémissements d'un sourire contenu ; il buvait avec délices cette sollicitude craintive, cette compassion vir-

ginale qui ne pouvait s'exprimer que par le regard, – et encore lorsqu'elle se croyait sûre qu'il ne la voyait pas.

Le cœur de Mélétis lui chantait ainsi une chanson délicieuse pendant que Mme Heurtey vérifiait, lentement et à plusieurs reprises, les factures acquittées qui représentaient à peu près le tiers de son avoir. Enfin, elle les réunit dans une enveloppe et les posa sur la table, puis leva les yeux sur l'ami de son fils.

— Vous êtes fatigué, monsieur, lui dit-elle ; je vous ai donné beaucoup de mal…

— Mais non, chère madame ! dit-il en ouvrant tout à fait les yeux. Je suis fatigué, j'en conviens, – c'est par habitude, je crois… J'aime beaucoup ce genre de travail.

Mme Heurtey le regarda avec un tel étonnement, qu'il se remit sur son séant.

— Je veux dire, chère madame, reprit-il, que j'aime infiniment à débrouiller les affaires de mes amis…

— Et à leur rendre service, ajouta doucement Éliette, qui ne le regardait plus.

— Quand je peux ! Et, dites-moi, chère madame, avez-vous pris quelque décision en ce qui vous concerne ?

— Nous partons pour Cherbourg dans une quinzaine, dit lentement Mme Heurtey. Cet appartement est loué pour juillet ; j'ai pu me débarrasser de mon bail…

— Et moi de l'atelier d'André, interrompit Mélétis ; j'avais oublié de vous le dire. J'ai trouvé un Américain qui le lui prend tout

meublé et qui paie comptant. Il va rentrer là dans une somme ronde… J'espère bien qu'elle vous sera versée sur-le-champ.

— Il en sera ce que mon fils voudra, dit Mme Heurtey sans témoigner d'émotion. Mon sacrifice est fait, mes décisions sont arrêtées… Nous quittons Paris dans quinze jours…

— Pour revenir ? fit Mélétis avec un mouvement brusque qui fit tressaillir Éliette.

— Je ne sais pas. Je ne forme point de projets pour l'avenir. Mes meubles seront dans l'ancien atelier d'André, qui ne sert à rien, et, pour l'été, nous irons à Gruchy.

— Gruchy ? Où ça ? demanda Niko en ouvrant tout à fait les yeux.

— Près de Cherbourg, un peu plus loin que Landemer.

— Landemer ! s'écria le jeune homme en se mettant sur ses pieds. Vous n'allez pas emmener cette enfant-là – pardon – Mlle Éliette à Landemer ? C'est plein de peintres et de littérateurs ! Voilà un endroit tranquille pour vivre inconnu !

— Ce n'est pas à Landemer. C'est plus loin, et je vous réponds que là on ne trouvera personne. Auguste Millet, qui tient auberge à Landemer, m'a loué la maison où son frère Jean-François est né… Ce n'est pas riche… mais c'est assez bon pour nous, en attendant.

Les lèvres de Mme Heurtey se refermèrent sur ces paroles, avec la contraction douloureuse qui leur était familière.

Mélétis était si agité qu'il fit deux fois le tour du petit salon, non sans s'accrocher un peu çà et là.

— Chère madame, dit-il en s'arrêtant net, permettez à un ami véritable, qui vous a donné des preuves de son attachement, de vous parler avec une entière confiance. Vous voulez quitter Paris ?

Mme Heurtey hocha affirmativement la tête, en le regardant fixement de ses grands yeux sévères brûlés par les larmes.

— Eh bien, vous avez tort. Il ne faut pas vous en aller ; il ne faut pas quitter André, il ne faut pas renoncer à la lutte. André est en péril, vous le savez, plus qu'en péril de mort, car il y a des morts glorieuses. Vous ne devez pas abandonner le drapeau.

Mme Heurtey marcha à lui et posa sa main maigre sur son bras.

— Monsieur, dit-elle, je ne puis pas. Chacun connaît sa douleur et mesure ses forces, n'est-ce pas ? Je ne puis plus. Quand je vais dans la rue et qu'on me regarde, il me semble que tout le monde connaît l'histoire ; quand j'entends les crieurs de journaux, le soir, je crois entendre le nom d'André Heurtey. Le scandale du jour… il me paraît que c'est celui-là. Je suis de province, moi, monsieur, je n'ai pas l'habitude de ces choses-là. Il faut que je m'en aille d'ici, j'y mourrais de honte.

— Voyons, madame Heurtey, fit Mélétis très affecté, en lui prenant les deux mains ; vous êtes une femme de cœur et de courage, et de bon sens ! Vous n'allez pas vous monter la tête comme cela ! Je vous assure bien qu'à l'heure présente, personne ne se souvient plus du petit incident qui nous a tous émus. Si vous saviez comme dans cette bonne ville de Paris tout s'évente promptement !

Elle resta incrédule.

— Ceux qui savent la chose ne l'oublient pas, monsieur. Et puis, tout le monde eût-il perdu la mémoire, je me souviens, moi ! Je n'ose plus lever les yeux, je n'ose plus donner mon nom dans un magasin, de peur qu'on me regarde d'une certaine façon… Tenez, dans la maison, je n'ai rien dit à personne ; eh bien ! tout le monde sait que j'ai payé les dettes de mon fils. Ce matin, sur le pas de ma porte, la concierge parlait de lui avec une femme qui demeure à côté ; en me voyant, elles ont cessé de causer…, et moi, j'aurais voulu être à cent pieds sous terre.

Elle se tut, accablée. Mélétis avait pitié d'elle, en même temps qu'une sorte d'irritation l'envahissait.

— Dans nos provinces, monsieur, reprit-elle, on attache de l'importance à ces choses-là : vous me dites qu'ici il n'en est pas de même. Je n'en sais rien, mais je vous crois, car vous êtes un honnête homme. Mais je me demande quels sont ceux qui ont raison. Peut-être bien, quand on se préoccupe beaucoup des apparences, est-on plus prudent aussi, afin de ne pas se donner de torts réels… Enfin, monsieur, je suis une vieille femme et je ne puis plus me changer.

— De sorte, fit Mélétis impatienté, que vous reculez devant l'opinion de votre concierge ?

— De ma concierge ? eh bien, oui, monsieur ! Je n'avais jamais rougi depuis ma jeunesse ; jusqu'ici, je n'avais pleuré que de chagrin… je suis trop vieille pour faire l'apprentissage de la honte. Je ne peux pas ! Non ! je ne peux pas !

— Je vous demande pardon, madame Heurtey, dit Mélétis touché.

— Et cette enfant-là, monsieur, voudriez-vous qu'elle se fit un front d'airain, à son âge ? Cela ne se peut pas, vous le comprenez bien.

— Je le comprends, madame Heurtey. Mais, sans aller si loin, il suffirait de déménager. À Paris, on change de quartier, et c'est comme si on allait dans une autre ville !

Mme Heurtey secoua lentement sa tête grise, coiffée de dentelles noires.

— Non, monsieur ; mon parti est bien pris, dit-elle, vous n'y ferez rien.

— C'est malheureux, chère madame, voilà tout ce que je puis vous dire.

Elle resta silencieuse un moment.

— Et puis, reprit-elle en baissant la voix, si mon fils m'avait aidée, s'il avait fait ce que je lui demandais, c'eût été bien différent : j'aurais eu plus de courage.

Il ne répondit pas ; après un regard du côté d'Éliette, il tendit la main à Mme Heurtey :

— Eh bien, alors, dit-il, je vous verrai encore avant votre départ, et ensuite… ensuite, j'irai vous voir.

— Là-bas ? fit Éliette en un cri d'oiseau surpris, qui la laissa toute palpitante.

— Oui, là-bas. Le père Millet trouvera bien un coin pour me loger, je connais son auberge, j'y suis passé une fois en compagnie… Nous nous retrouverons…

Il s'en alla, laissant dans l'âme d'Éliette une sorte de sillon lumineux.

Rentré chez lui, Mélétis écrivit à sa sœur Xandra une longue lettre qu'il termina ainsi :

« Nous sommes en plein gâchis. J'ai écarté André, mais il va me tomber sur la tête d'un moment à l'autre, malgré toutes les recommandations que j'ai faites à nos amis de prolonger son travail autant que possible. Mme Heurtey abandonne la partie juste au moment où elle devrait s'y cramponner. C'est une femme d'un esprit bien curieux : son âme peut l'emporter très haut à un moment donné, mais les étroitesses de son éducation, peut-être de sa nature, la ramènent à terre bientôt ; Mme Heurtey, si j'ose le dire, est un ballon captif. J'ai grand besoin de toi, ma sœur, pour allonger un peu sa corde et la promener dans l'Empyrée. Viens me retrouver dès que tu le pourras, et je te promènerai, toi, dans des endroits très jolis, que tu n'as jamais vus, ni moi non plus. »

Après avoir écrit ces lignes, il s'arrêta, les relut et ajouta :

« C'est sérieux, très sérieux ; j'ai besoin de toi, viens. »

Il cacheta sa lettre, la mit à la poste et s'en fut chez Mlle Solvi.

Raffaëlle était de très fâcheuse humeur. Elle accueillit Mélétis avec la froide raillerie qui faisait d'elle un adversaire d'autant plus redoutable, qu'étant femme, elle se savait à l'abri de certaines ripostes par trop vives.

— Vous l'avez expédié en lieu sûr, votre ami ? dit-elle. Le séjour de Paris est malsain pour lui, vous lui faites boire l'eau du Léthé, dites, Mélétis ?

— Je le voudrais, répliqua le jeune homme sans s'émouvoir.

Elle le regarda longuement, méchamment ; mais il supporta cet assaut avec un flegme admirable ; ses beaux yeux noirs profonds lancèrent même une flèche de raillerie qui amena une faible rougeur aux joues de Raffaëlle sans qu'elle détournât son regard.

— Alors, vous n'êtes pas mort ? reprit-elle.

— Hélas ! non, mademoiselle !

— Ni ne mourrez.

— Peut-être… plus tard… fit-il avec un geste léger de la main, qui reculait cette éventualité jusqu'à l'extrême infini.

— Vous y perdrez, Mélétis ! Vous ne pouvez pas vous figurer ce que vous y perdrez ! Les trois quarts de vos succès près des femmes sont venus de ce qu'on vous croyait prêt à partir pour l'autre monde… et alors, ça ne tirait pas à conséquence, pas beaucoup, du moins ; mais si vous vous obstinez à vivre, cela va changer les choses du tout au tout.

— On fait ce qu'on peut, dit Niko. Changer les choses ? je le voudrais, en ce qui vous concerne.

— Eh ? fit-elle avec un brusque mouvement.

— Vous ne m'avez jamais aimé : si vous pouviez prendre vos sentiments à rebours…

Il reçut sans sourciller l'éclair de colère provoqué par sa réponse.

— Je vous l'avais dit jadis, reprit-elle.

— Quoi donc, chère amie ?

— Que vous étiez un faux mourant.

Il approuva de la tête, comme s'il admirait cette sagacité.

— Figurez-vous, dit-il, que vous êtes la première personne qui s'en soit aperçue !

— Et la seconde, c'est vous ?

— Non ! La seconde, c'est un médecin de Marseille, un homme très fort ! horriblement fort !

— Ah ! Et qu'est-ce qu'il vous a dit, cet homme très fort ?

— Que j'avais été tuberculeux… le vilain mot, n'est-ce pas, chère amie ? Cela rappelle les pommes de terre et une infinité d'autres légumes. J'ai donc été tuberculeux, à une époque déjà éloignée, et puis, tout à coup, sans qu'on sache comment, – par l'effet probablement d'une des vingt-deux médications diverses dont on a fait l'expérience sur moi, mes petits champignons, mes tubercules, puisqu'il faut les appeler par leur nom, ont disparu !

— Et depuis ce temps-là, vous avez tout le temps fait semblant de mourir, pour être aimé ?

— Permettez : les chères petites végétations dont je vous parlais ont cessé d'exister, mais je suis resté très malade. Ça a un nom, cette maladie-là ; c'est une maladie principalement nerveuse, qui simule tous ou presque tous les phénomènes de la

phtisie. Un savant aurait peut-être découvert la vérité ; mais j'étais las des savants, je me croyais perdu, et je ne voulais plus entendre parler de médecine… J'ai une sœur qui me prend au sérieux : avant de m'emmener en Égypte, elle a voulu en avoir le cœur net, et m'a conduit chez cet homme fort dont je vous parlais.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que je n'étais plus malade, – excepté parce que je le croyais ! N'est-ce pas surprenant ?

Elle le regarda en plissant un peu les sourcils.

— Mélétis, il ne faudrait pas vous y fier, dit-elle. Votre médecin peut s'être trompé, ou vous avoir trompé. Vous n'avez pas l'air d'un homme guéri, mon cher. Vous êtes maigre et pâle, et pour vous dire toute la vérité, je vous trouve bien mauvaise mine.

— Oh ! fit-il d'un air détaché, je ne serai jamais lutteur à la foire de Neuilly. Mais je puis vivre un bon nombre d'années.

— Avec un petit régime doux ? riposta Raffaëlle.

— Mais oui, des œufs au lait et de la gelée de groseilles, pas d'excitants…

— Sainte-Périne ! je vois cela. Mes compliments, mon cher. Voilà ce qu'on appelle un sauvetage. Et on ne saura jamais le nom de l'homme obscur qui a guéri vos tubercules ?

— Malheureusement ! il s'ignore lui-même.

— C'est une perte pour la science, en ce moment surtout où l'on fait une guerre si acharnée à ces pauvres microbes !

— Ils sont à plaindre, n'est-ce pas ? fit Niko en souriant, les yeux presque fermés.

— J'avoue que toutes mes sympathies sont pour eux. La partie n'est vraiment pas égale.

— Je pensais bien que vous vous mettriez de leur côté ! riposta le jeune homme en se levant. Je partirai pour la campagne dans quelque temps, et vous ?

— Moi, fit-elle en le regardant bien en face, je ne déciderai rien avant qu'André soit revenu ; nous choisirons ensemble.

— Parfait, répondit-il en inclinant lentement la tête.

Il lui en voulait de sa férocité non déguisée, et l'idée qu'elle tenait André dans ses griffes lui paraissait ce jour-là particulièrement odieuse. Sur le seuil de la porte, il se retourna sans effort, avec sa souplesse de lévrier.

— À propos, dit-il, Wueler est donc parti ?

Elle se leva toute droite, frémissante, comme enveloppée d'un coup de fouet, tellement l'outrage l'avait cinglée.

— Non, répondit-elle ; il part, à ce qu'on dit, la semaine prochaine seulement.

Ils se regardèrent, les yeux dans les yeux, souriant tous deux d'un mauvais sourire et se haïssant mortellement.

— C'est ce que je croyais aussi, fit-il. Au revoir, chère mademoiselle.

Elle le salua d'un signe de tête, souriant toujours ; quand il fut sorti, elle s'approcha de la fenêtre et le suivit des yeux à travers

les stores de gaze brodée.

— En voilà un, pensa-t-elle, qui a eu tort de ne pas mourir !

Et la haine fit monter des taches livides au visage de Raffaëlle pendant que Mélétis, la tête haute, l'air satisfait, se sachant regardé, traversait le boulevard avec une démarche élégante et paresseuse.

q

Chapitre 30

Pendant quatre mortelles semaines, André avait rongé son frein. Dans le manoir de Vendée où il recevait une hospitalité seigneuriale, devant ses modèles vraiment merveilleux, il se sentait dévoré à toute minute par la fièvre de revoir sa maîtresse.

Ses portraits n'y gagnaient pas ; tenté par l'apparente facilité du travail, il avait d'abord voulu faire une brillante ébauche de ces deux têtes charmantes et terminer en quinze jours. Mais l'artiste consciencieux qui était en lui s'était refusé à un tel marché.

— Ce serait leur voler leur argent, s'était-il dit.

Il avait alors travaillé dur, serré, se mordant les lèvres jusqu'au sang dans son application concentrée, et à mesure qu'une difficulté s'aplanissait devant lui, une autre surgissait.

Il s'aperçut alors des progrès qu'il avait faits instinctivement. Il ne se contentait plus, comme autrefois, de qualités élégantes et superficielles ; il voulait trouver la forme sous la couleur ; il ne

comprenait plus que jadis il eût pu exécuter avec tant de facilité, au petit bonheur, comme il le disait, des portraits dont aujourd'hui il aurait peut-être honte, s'il les revoyait. André était entré dans la période ingrate où l'artiste, fatigué d'un grand effort précédent, a perdu la facilité première et n'a pas encore acquis l'expérience matérielle qui la remplacera, accompagnée alors de qualités supérieures.

Entre la difficulté du travail et son désir fou de s'en aller, il passait de mauvaises journées et des nuits pires. Deux fois il télégraphia à Raffaëlle : « Je viens demain passer douze heures à Paris », et deux fois elle lui répondit : « Impossible. »

Vainement dans ses lettres il la pressa de lui expliquer pourquoi c'était impossible, il n'obtint d'elle aucun éclaircissement. Les lettres de Mlle Solvi avaient pour caractère distinctif d'être absolument banales et insignifiantes : c'étaient les billets courants qu'une femme aimable et bien élevée peut adresser à un homme du même monde sous un prétexte quelconque.

Il était prêt à partir, bravant toute défense, lorsqu'il apprit par un télégramme de Mélétis, et le lendemain par les journaux, que son tableau venait d'obtenir une seconde médaille.

Il avait espéré la première, et le coup porta assez rudement sur son amour-propre. Mais les exhortations de son ami et un peu de réflexion le ramenèrent à une plus juste notion des choses. Ce qu'il avait souhaité eût été une faveur presque sans exemple ; ce qu'il avait obtenu était déjà une marque de distinction particulière, puisqu'il recevait une seconde médaille sans avoir encore obtenu autre chose qu'une mention honorable, trois ou quatre années auparavant.

Une lettre de sa mère lui apporta des consolations dans un autre ordre d'idées.

Mme Heurtey ressentait profondément l'honneur fait à son fils ; dans son esprit un peu étroit, la médaille effaçait le fâcheux effet du scandale ; il lui était impossible de ne pas établir de corrélation entre la récompense accordée à l'artiste et la valeur morale de celui-ci. André se trouvait donc réhabilité en quelque sorte aux yeux de sa mère.

Elle ne le lui disait pas d'une façon explicite ; mais il la connaissait assez pour sentir qu'elle lui pardonnait beaucoup. À travers la froideur des lignes, où les fautes d'orthographe ne manquaient pas dans l'écriture maladroite, il lisait un sentiment d'orgueil maternel dont elle l'avait déshabitué en ces temps derniers.

— Ma pauvre maman ! se dit André en regardant d'un œil trouble le papier bleuâtre et peu élégant, elle a donc eu un moment de vraie joie ! Mon Dieu ! qu'il nous eût été facile de nous réjouir ensemble, si…

Il ne s'embarrassa point de savoir si c'était par la faute de Mme Heurtey ou par la sienne que leurs joies ne se touchaient que de loin ; un soupir de regret très sincère et très long acheva sa pensée sans l'expliquer.

Sous l'influence d'un sentiment de droiture dont il ne se rendait pas compte, André prit alors une grande résolution : ne plus songer à esquiver sa tâche ou à l'accomplir à peu près, mais se mettre au travail avec énergie, et, comme il le disait non sans un reste de dépit, gagner enfin son argent.

Le résultat ne se fit pas attendre : au bout de quarante-huit heures, l'artiste était ressaisi par l'art, et les portraits marchaient à merveille. En une douzaine de jours il eut terminé, et put accepter sans rougir, avec le paiement convenu, les éloges des châtelains enchantés.

Le cœur lui sautait dans la poitrine, tout son être frémissait d'impatience, quand il se laissa tomber sur les coussins du compartiment où, heureusement, il se trouvait seul. Dans son portefeuille, il avait la réponse que Raffaëlle avait faite à l'annonce de son départ : « À neuf heures, le seize juin, une tasse de thé. »

Elle ne se compromettait guère.

Une nuit en wagon fut bientôt passée. Au matin, André sentit sonner sous son pied l'asphalte de Paris, qui jamais ne lui avait semblé si moelleux. Il courut d'abord chez lui, au boulevard Malesherbes, dans l'atelier qui allait cesser de lui appartenir. Cette pensée ne lui inspira aucune mélancolie ; il sentait dans la poche de son veston le portefeuille qui renfermait les six jolis billets bleus reçus la veille, et vraiment gagnés ; l'avenir lui apparaissait couleur de rose.

L'heure était très matinale ; il se jeta sur son lit et s'endormit.

Vers midi, le timbre de la porte le réveilla ; c'était Mélétis.

En quelques mots André fut mis au courant des événements du jour. Mme Heurtey était installée au hameau de Gruchy, dans la maison natale de J.-F. Millet ; les créanciers étaient payés, bien entendu ; le Salon fermait le soir même.

— C'est aujourd'hui le 15, tu sais, expliqua Niko. Le 15 juin.

— Tiens, c'est vrai ! Je vais aller voir mon tableau ! s'écria André.

— Tu feras d'autant mieux qu'il est vendu, répliqua son ami, en laissant filtrer par les fentes de ses yeux la joie qu'il ressentait de la bonne nouvelle.

— Vendu !

André ne sut pas au premier moment s'il était content ou fâché.

— Vendu ; douze mille francs. C'est superbe, André ! Si tu savais comme je suis content !

— Enfin, murmura le peintre un peu décontenancé, je pourrai peut-être le racheter plus tard, dans quelque vente…

— N'y compte pas trop. C'est pour l'Amérique, je crois. C'est Stopy qui l'a acheté.

— Les tableaux reviennent, même d'Amérique ! répliqua André. Stopy ? Qui ça ?

— Un agent d'affaires. Tu trouveras tes douze mille francs au secrétariat. Tu n'es pas content ?

— Si… fit André. Que veux-tu, il y a de ma vie dans cette toile-là, beaucoup de ma vie… Cela me fait quelque chose de savoir que je ne la verrai plus.

— C'est un des inconvénients de la gloire, dit affectueusement Mélétis ; tu t'y feras ! Te voilà riche. C'est pour Mme Heurtey, cet argent-là ?

— Ou…i, fit lentement le jeune homme. Ah ! tu sais, les portraits m'ont été payés. Tiens, prends cinq mille francs pour maman… J'en garde mille pour moi.

Il lui tendit les billets de banque. Mélétis lut une amère pensée dans ses yeux.

— Oh ! se dit-il, tu auras beau faire, Raffaëlle ne mangera pas tout ! Je saurai bien te dévaliser demain, de façon ou d'autre ! Viens déjeuner, dit-il tout haut, je t'invite chez Marguerie. Et puis, nous irons aux Champs-Élysées.

Ils déjeunèrent ensemble dans le restaurant des boulevards ; André se grisait de la vue des passants, du roulement des voitures, de tous les bruits et les mouvements qui forment la vie de Paris. Après un assez long séjour à la campagne, il savourait avec une joie fébrile l'harmonie un peu tourmentée des costumes de femmes, l'accent exotique des milliers de visiteurs attirés par l'Exposition, et tout ce qui faisait du moment présent une chose absolument étrangère à son existence de la veille.

Les heures s'écoulèrent ainsi dans une flânerie exquise. André ne se pressait pas ; il craignait plutôt de se trouver seul avec lui-même avant d'avoir atteint l'heure de son rendez-vous, dont la pensée lui faisait courir sur les épaules des frissons aigus.

Comme ils quittaient le restaurant, vers trois heures, Mélétis se vit hélé par un ami. Après un bref entretien, il revint à Heurtey.

— On a absolument besoin de moi, lui dit-il ; c'est une affaire urgente, et l'on me cherchait depuis deux heures. Il faut que tu

t'arranges pour aller seul aux Champs-Élysées. Nous nous retrouverons chez Ledoyen vers sept heures.

— Certainement, répondit André, va ; ne t'inquiète pas de moi.

Mélétis resta indécis ; pour mille raisons, il redoutait de livrer son ami à lui-même. Cependant, si bonne garde qu'il pût faire, il se savait impuissant à empêcher certaines choses. De plus, sa présence était vraiment requise ailleurs ; il se décida.

— À tantôt, fit-il en serrant la main d'André.

Celui-ci fut tout étonné et comme étourdi de se voir seul. Le boulevard Bonne-Nouvelle était à cette heure encombré d'une foule bariolée, parlant haut, gesticulant à tort et à travers ; les voitures allaient vite, toutes se dirigeant vers le Champ de Mars, en ce temps d'Exposition universelle. André ne trouvait autour de lui rien qui le rattachât à sa vie ordinaire.

Il descendit lentement, à la fois ennuyé et amusé par le mouvement qui l'entourait ; il prenait un plaisir de badaud à constater l'ordre bien connu des magasins sur le boulevard et à s'assurer que pendant sa courte absence rien n'avait subi de bouleversements par trop considérables.

À la hauteur des Variétés, il fut arrêté par un petit homme d'un blond effacé, vêtu d'un pardessus gris clair, dont toute la personne pâlotte et pour ainsi dire neutre semblait prête à disparaître dans le premier nuage de poussière.

— Heurtey ? fit-il, André Heurtey ? Vous voilà revenu ? Tous mes compliments, mon cher.

— Pour la médaille ? Je vous remercie, Valory.

— Pour la médaille, oh ! oui, certainement. Mais ce n'est pas à la médaille que je pensais en ce moment.

— Quoi donc ? fit André d'un air bon prince.

Il rapportait de l'argent, il allait en recevoir d'autre, il se sentait en veine de bienveillance.

Valory prit un air mystérieux en clignant de l'œil.

— Parbleu, dit-il, ce sont vos affaires, mais un homme comme vous… Elles sont un peu aussi celles du public.

— Je ne sais pas de quoi vous me parlez, dit André légèrement agacé.

— Faites donc le malin ! De votre mariage ! Et je répète avec plus de chaleur : Mon compliment, mon cher.

Une famille de provinciaux qui tenait à ne pas le disjoindre leur donna une si violente poussée qu'ils furent jetés à quelques pas l'un de l'autre. André vit l'homme au paletot gris clair s'éloigner en lui adressant un petit geste amical qui le complimentait encore.

— Quel imbécile ! se dit-il en haussant les épaules. Dieu sait ce qu'il aura bien pu se fourrer en tête !

Tout au fond de lui-même, cependant, il ressentait une certaine inquiétude ; regardant de côté et d'autre, il pressa le pas. Devant le café de Suède, il avisa un de ses meilleurs amis, jeune littérateur à la mode, dont les façons correctes étaient très appréciées dans le monde ; cette fois, ce fut lui qui s'arrêta.

— Julien ! quelle bonne aubaine !

L'autre le regarda comme s'il ne le reconnaissait pas, puis, avec un geste étudié, le salua gravement.

— Vous, Heurtey ! Vous voilà, triomphateur !

— Triomphateur, pas tant que cela ! Enfin, me voilà, c'est un fait. Quoi de neuf, ici-bas ?

— C'est vous qui le demandez ? Vous êtes très fort ! Moi qui comptais me renseigner auprès de vous !

— Moi ? J'arrive de province, et quelle province ! On y a le Figaro deux heures plus tard qu'à Rome.

— Aussi n'ai-je point à vous parler du Figaro. Tous mes compliments, mon cher.

Ils se serrèrent la main avec une effusion tempérée par la froideur de gens comme il faut.

— Pour ma médaille ? fit André après un très court silence.

— Non, votre mariage. C'est une personne d'une beauté hors de pair.

— Qui ? fit André en pâlissant.

— Votre fiancée, Mlle Solvi.

— Ma fiancée, balbutia André qui crut avoir reçu un coup dans les jambes.

L'énergie lui revint tout à coup.

— Vous avez été victime d'une mystification, dit-il d'un ton bref. Je ne me marie point.

— Ah ! c'est fâcheux ! Belle personne, très belle personne, et grande fortune.

— Trop grande, fit le jeune peintre sèchement. Qui diable a pu vous conter ces sornettes ?

— Tout le monde. C'est un bruit qui a couru comme cela, un soir… Alors, vous ne l'épousez pas ?

— Voyons, mon cher, dit André avec une sorte de violence contenue, je suis parti dans les premiers jours de mai pour la Vendée, dans un coin de pays délicieux, mais où les routes sont encore à l'état de projet ; j'y ai passé cinq semaines et demie, je suis arrivé ce matin. Ai-je l'air d'un homme qui épouse ?

— Ma foi, non ! répondit le littérateur après avoir scruté attentivement le visage d'André. Alors, c'est une plaisanterie ?

— Et mauvaise, je vous en réponds ! Si je tenais celui qui l'a inventée…

— Pourquoi ? fit innocemment Julien sans quitter des yeux ceux du jeune homme.

— Parce que je n'aime pas qu'on me plaisante, répondit André d'une voix sourde.

— La plaisanterie n'a rien de désagréable, reprit l'autre lentement. C'est une bien belle personne, un peu excentrique ; mais aux artistes, on passe des fantaisies…

— Je veux qu'on ne me passe rien ! dit André. Julien, vous êtes mon ami, soyez franc, que vous a-t-on dit ?

Il était pâle, ses lèvres tremblaient légèrement. Julien lui prit le bras, et ils descendirent lentement du côté de la Madeleine.

— On dit que vous épousez Mlle Solvi, voilà tout.

— Et l'on m'approuve ?

Julien hésita.

— En toute chose, dit-il, vous savez combien les avis sont mêlés.

— Mais vous, vous m'approuveriez ?

Julien eut grande envie de ne pas répondre. Une certaine curiosité psychologique le poussa à continuer.

— Je ne puis vous donner mon opinion dans de telles conditions, dit-il. Vous m'en voudriez peut-être mortellement demain de vous avoir aujourd'hui soit blâmé, soit approuvé. Je ne connais pas assez vos sentiments intimes.

André se dégagea du bras de son ami, au risque de heurter violemment les passants.

— Je vous donne ma parole d'honneur, dit-il entre ses dents serrées, qu'à l'heure où nous voici, je n'ai pas songé une minute à épouser la personne dont vous parlez.

Le visage de Julien s'éclaira, et il reprit de lui-même avec vivacité le bras d'André.

— En ce cas, mon cher ami, dit-il, je puis parler plus à l'aise. Eh bien, ne l'épousez pas.

André tressaillit, mais fit bon visage.

— Il y aurait donc quelque chose à dire contre ce mariage ? fit-il d'un ton presque calme.

— Eh ! mon Dieu ! on ne sait pas… Voyez-vous, mon cher, il y a des femmes qui sont comme des œuvres de maîtres, uniques et sans prix… un particulier ne doit pas les avoir dans sa galerie ; ce sont des tableaux de musée… Cela vous fait trop d'envieux, et puis, il y a les voleurs ; il y a aussi ceux qui prétendent que le tableau est faux… Quand on se marie, Heurtey, on épouse une jeune fille qu'on prend chez sa maman.

— Dites la vérité, Julien, reprit André. On prête des aventures à… à cette belle personne.

Il feignit de sourire en regardant droit devant lui, le cœur horriblement serré. Son ami fit un geste évasif.

— Vous pouvez parler sans crainte, continua le malheureux ; j'ai bien entendu quelques mots en l'air… mais, vous savez, ce sont de ces paroles sans valeur, qu'on dit au hasard…

Julien sentait frémir le bras qu'il serrait, il ne doutait pas qu'André ne fût l'amant de Raffaëlle ; son scalpel de psychologue lui tomba des mains, car il devinait une horrible souffrance.

— C'est ce que j'ai entendu aussi, dit-il. Mais puisque vous ne l'épousez pas, qu'importe ! Quand vous voudrez vous marier, Heurtey, je connais des jeunes filles divines, et bien dotées, et qui feront des petites femmes délicieuses… J'ai une tante qui en réunit parfois jusqu'à vingt… et des noms qu'un homme serait fier d'ajouter au sien… Croyez-moi, mariez-vous dans le monde, et pas avant deux ou trois ans.

Il lui donna une poignée de main chaude et rapide et le quitta brusquement.

André passa la main sur son front, il avait le vertige. La place de l'Opéra ouvrait devant lui un entrecroisement de voitures affolées qui lui fit l'effet d'un maelstrom. Sans oser s'y plonger, il rebroussa chemin. Il voulait voir du monde à présent, rencontrer des amis ou simplement des connaissances et les faire causer. Il finirait bien par savoir… Quoi ?

Sans se le demander, il plongea dans le torrent, cherchant des visages connus.

Il en rencontra. Devant Tortoni, un joli garçon, maigre et frisé, lui secoua la main en lui souhaitant une chaleureuse bienvenue, mêlée d'on ne sait quelle indéchiffrable ironie.

— Dis donc, Heurtey, prête-moi cinq louis, dit-il ; tu vas être si riche ! tu épouses des millions, tu peux bien faire ça pour un camarade dans la dèche !

— Je n'épouse personne, répliqua André. Tiens, voilà un louis, et raconte-le à tout le monde.

De celui-là, il ne voulait rien savoir ; l'eau de cette coupe était trop trouble pour étancher sa soif.

Il n'alla pas loin sans trouver à qui parler. Le temps avait marché, déjà l'on prenait l'absinthe aux tables des cafés, dans la poussière dorée qui voltigeait doucement sous les arbres. Il rencontra des camarades qu'il interrogea et qui se dérobèrent, d'autres qui lui dirent tout ce qu'ils savaient, et peut-être davantage.

On lui nomma Wueler dans le présent ; dans le passé, un prince oriental qui avait quitté Paris, un diplomate étranger rappelé dans sa patrie. Tous partis, tous disparus, et Wueler le dernier, depuis huit jours seulement.

André écoutait ; on ne lui demandait pas de répondre. Les bons petits camarades étaient trop contents de pouvoir « bêcher » une femme qui n'avait jamais fait attention à eux. Ils devinaient qu'André souffrait le martyre, et cette pensée n'était pas pour leur déplaire. Ils pouvaient en prendre à leur aise, d'ailleurs : le mystère qui entourait la liaison du peintre ne leur était-il pas garant de l'impunité ?

Qui avait mis ces bruits de mariage en circulation. On ne savait pas. Cependant, en cherchant bien sa mémoire, quelqu'un se rappelait que ce devait être Wueler qui en avait parlé le premier.

André éclata de rire, tant l'idée lui sembla drôle. Il tremblait pourtant de rage intérieure, tout en riant. Il remercia l'officieux et s'échappa par une rue latérale. Sur le boulevard Haussmann, il s'arrêta et regarda autour de lui.

Il devait être tard, déjà : en effet, un cadran pneumatique marquait sept heures et demie. Il avait manqué son rendez-vous avec Mélétis. Où le retrouver maintenant ?

André sentit qu'il lui serait impossible d'aborder son ami avant d'avoir vu Raffaëlle.

De cet après-midi passé à faire la sinistre enquête, il lui restait comme une odeur de boue aux mains ; il était honteux de lui-même, écœuré des autres, et son désir de courir vers sa maîtresse en était tout effarouché.

Se contraignant à la réflexion, il entra dans un café aux environs de l'Opéra et se fit servir une boisson américaine. Qu'allait-il faire ? que dirait-il ?

Tout à coup l'amour d'André se dressa devant lui avec de grandes ailes sombres, comme les génies que l'on voit sur les tombeaux, et le regarda d'un air de reproche amer.

Il avait cru à ces choses… pas cru… non, mais il les avait entendues sans s'indigner contre les calomniateurs ! Et qui étaient-ils, ceux qui parlaient ? Leur vie était-elle donc tellement à l'épreuve des investigations qu'ils pussent se permettre de fouiller dans celle des autres ? C'est bien facile de calomnier, alors que nulle preuve n'est demandée ni produite ! Ne l'avait-on pas calomnié lui-même ? N'avait-on pas dit que Raffaëlle se ruinait pour lui ? Il n'était pas malaisé de dire qu'elle s'était enrichie par la honte : l'un était digne de l'autre. Voilà ce qu'on gagne à être plus haut placé que la multitude !

Il irait droit à Raffaëlle et lui raconterait ce qu'il avait entendu. Sans doute les bruits de mariage arrivaient très mal à propos, au moment où sa mère venait de payer ses dettes ; cela les obligerait à redoubler de prudence, mais on s'arrangerait…

Une dent impitoyable mordit à même le cœur d'André, avec une telle force, qu'il en sursauta. Et si c'était vrai, ce qu'on avait dit ?

La morsure s'élargit si rapidement qu'il vit combien la place lui avait été préparée.

Oui, il avait douté, et depuis longtemps. Lorsque Niko lui avait dit que Raffaëlle ne le retiendrait pas… lorsqu'elle avait paru in-

quiète et gênée après l'achèvement du tableau. N'était-ce pas alors que Wueler était revenu ?

Et en remontant plus haut, beaucoup plus haut, dans ses souvenirs, il retrouvait d'autres moments, des éclairs de perception où il avait ressenti une fine piqûre de jalousie…

— Il faut que j'en aie le cœur net, se dit-il avec une sorte de rage. Elle me dira la vérité coûte que coûte !

Il s'en alla chez lui d'un pas rapide. Sa tête brûlait, le sang lui battait dans les tempes ; en arrivant à son atelier, il s'aperçut qu'il était hors d'état de parler. Pendant la marche forcée qu'il venait de faire, il avait tourné et retourné les mauvaises pensées dans son esprit, comme on fait la nuit aux heures d'insomnie, et s'était monté par degrés jusqu'à l'extrême fureur.

— Cela n'a pas de raison ! pensa-t-il. Je ne sais pas pourquoi je me mets dans des états pareils !

Il fit sa toilette méthodiquement, perdant exprès du temps pour désorienter son impatience. Toute cette sagesse fut inutile : une minute avant neuf heures il sonnait à la porte de Raffaëlle.

Les volets étaient fermés ; aucune lumière ne filtrait à travers leurs joints ; l'hôtel semblait sourd et muet. Cependant, la porte s'entrouvrit, il la poussa doucement et la referma de même.

Dans le peu de jour qui pénétrait par l'imposte vitrée, il aperçut Raffaëlle, vêtue d'une sorte de sac aux mille plis flottants, couleur cendre de rose. Debout au haut des trois marches de marbre, elle l'attendait, un doigt sur sa bouche, les yeux souriants et le visage énigmatique, comme une idole hindoue.

— Enfin ! murmura-t-elle en un soupir léger.

André franchit au vol les trois marches et l'enlaça. Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme, en détournant un peu le cou, les bras morts, les mains molles, vaincue.

— Nous sommes seuls, dit-elle pourtant en relevant la tête, tout seuls. Est-ce bien ainsi ?

— Ah ! certes ! répondit-il avec un singulier soupir qui n'était pas sans un mélange de crainte.

Cet hôtel désert, sans lumière dans le crépuscule gris et mourant d'une longue soirée d'été, respirait un étrange mystère. Tout y paraissait à André plus vaste et plus lointain ; une fine odeur exotique semblait tapisser les murailles et pénétrer jusque dans les vêtements.

— Qu'y a-t-il de changé ici ? demanda-t-il en respirant plus librement, quand il se vit dans le salon éclairé par une toute petite lampe d'argent placée dans un coin.

— Changé ? presque rien ; quelques bibelots.

Il la suivit dans la chambre. Deux ou trois veilleuses roses y jetaient une lumière suffisante pour qu'on pût voir les objets, sans en distinguer les détails.

— André ! fit Raffaëlle en s'arrêtant les mains jointes, dans une pose presque hiératique, André, depuis si longtemps !

Tout son être merveilleux semblait possédé de la joie du revoir. Elle se fondait devant lui comme dans une cassolette.

Et pourtant, il se sentait dérouté, dépaysé. Il jeta les yeux sur le lit et s'aperçut que ce n'était plus le même. Le grand lit Louis XVI, correct et carré, était remplacé par une couche large et basse en laque ajourée et dorée ; des broderies chinoises retombaient le long des piliers sculptés, laissant briller çà et là l'aile blanche d'un flamant ou les pans de la robe d'or d'un bonze.

— Vous avez changé cela, au moins, fit André en indiquant le superbe décor qui emplissait tout le milieu de la chambre. J'aimais mieux l'autre.

— J'en étais lasse, répondit Raffaëlle ; mais si vous le préférez, nous le ferons revenir.

Elle fit un imperceptible mouvement vers lui, comme une couleuvre qui aurait glissé sur la mousse. Il s'assit sur une chaise, sans paraître le remarquer.

— Je suis un peu ému, dit-il ; il faut me le pardonner. Tantôt, sur les boulevards, on m'a dit une chose qui m'a bouleversé…

Elle s'était assise en face de lui, sur le pied du lit, tout attentive, la tête levée pour mieux l'entendre ; le bout de son pied, nu dans des sandales, dépassait le bord de sa robe, elle le rentra.

— On m'a dit, – pas une personne, Raffaëlle, pas dix, mais tout le monde, – que j'allais vous épouser.

Elle mit la tête un peu de côté.

— Ah ! fit-elle gravement.

— Et je me demande, continua André, en sentant qu'il devenait nerveux, mais sans pouvoir se retenir sur la pente, je me demande quel est celui de mes ennemis qui a pu inventer cela !

— Vos ennemis, André ? répondit la jeune femme d'une voix douce. Pourquoi vos ennemis ?

— Pourquoi ceux-là ? Vous le savez bien !

Elle secoua lentement la tête en le regardant avec inquiétude… Non, elle ne le savait pas.

— Parce que vous êtes riche, absurdement riche, et que je n'ai pas un sou qui m'appartienne. Cette raison-là suffirait.

— Il y en a donc une autre ? fit Raffaëlle de sa voix musicale.

Les bonnes résolutions d'André et son désir infini de se montrer correct, homme du monde, à la hauteur de la situation, furent culbutés, roulés, emportés comme les feuilles d'un arbre dans un tourbillon d'orage.

Il se leva, marcha sur elle et la prit par le bras.

— Tu m'as dit, fit-il d'une voix étouffée, que tu n'avais aimé qu'un homme avant moi, que celui-là était mort, que tu ne lui devais rien, que la fortune te venait de ton grand-père… N'as-tu pas dit tout cela ?

Le cœur de Raffaëlle frappait dans sa poitrine des coups si forts qu'elle en était étourdie.

— Pourvu qu'il ne les entende pas ! pensait-elle. Tout haut elle répliqua : – Je l'ai dit.

— Eh bien, ils prétendent que ce n'est pas vrai ; que tu n'avais pas un sou, que ton grand-père est mort dans la misère, et que ton argent te vient…

— De mes amants ? conclut-elle de sa voix douce, à peine un peu plus rauque. Naturellement ! On devait le dire !

— Et cela n'est pas ?

— Ils ont bien dit que je m'étais ruinée pour toi ! L'un est aussi vrai que l'autre.

Le coup portait si juste qu'André recula ; ne s'était-il pas présenté le même argument à lui-même, une heure à peine auparavant ?

Il passa la main sur ses yeux brûlants.

— Pardonne-moi, dit-il à voix basse. Je suis fou de douleur et de colère depuis tantôt. Mais quand on m'a jeté ce mariage à la figure, il m'a semblé que je recevais un soufflet.

Elle se leva toute frémissante.

— Et qu'y aurait-il là d'injurieux ? fit-elle en précipitant ses paroles. Je trouve, André, que vous me manquez singulièrement de respect.

— Vous ne comprenez donc pas, s'écria André, qu'avec ce qu'on dit de vous, ce mariage me marquerait d'infamie ?

— Non ! fit-elle brièvement, non, je ne le comprends pas. Si vous l'admettez, c'est que vous croyez aux calomnies, et alors, vraiment…

Elle battait nerveusement de son pied sur le tapis en détournant la tête.

La tempête était venue ; elle l'attendait, mais pas de cette violence. Elle ne connaissait pas André ; elle le croyait faible, mal-

léable, sans résistance ; elle avait cru qu'après quelques façons elle le tiendrait dans sa main. Aussi avait-elle laissé les bruits lancés malicieusement par Wueler s'accumuler et prendre corps, se contentant de sourire aux allusions d'un de ces sourires qu'on peut interpréter comme on veut. Et maintenant, André se révoltait pour tout de bon !

Elle l'aimait, absurdement et follement. Oui, elle voulait être sa femme ! Oui, elle avait rêvé cette belle scène dans sa vie : l'entrée nuptiale dans l'église pleine du chant des orgues, sous le voile de tulle, dans les flots de la traîne blanche chargée de fleurs d'oranger.

Raffaëlle Solvi était assez riche pour ne rien se refuser ; est-ce qu'on n'a pas tout avec de l'argent ? Elle voulait avoir cela aussi.

Mais avec tout autre qu'André, le décor n'était plus que menterie, le pain se changeait en cendre, la fête nuptiale devenait une mascarade. Elle l'aimait, elle l'aurait à elle, au grand jour, sans mystère ni cachotteries ; elle voulait être appelée madame, et considérée, – mais elle voulait surtout être appelée Mme André Heurtey.

— Raffaëlle, fit André d'une voix brisée.

Elle le regarda, et à la faible lueur des veilleuses roses, elle vit qu'il pleurait.

— Raffaëlle, tu sais si je t'aime ! Je t'ai dit, il y a longtemps déjà, que je te devais tout mon talent ; c'est vrai, et je suis prêt à t'en remercier à genoux durant ma vie entière. Mais tu sais bien, tu vois bien que je ne puis pas être ton mari.

— Non ! fit-elle, je ne le vois pas ! Je vois un ridicule amour-propre d'homme qui te rend ingrat… oui, ingrat. Si tu me dois tout ce que tu dis, tu peux bien me devoir aussi un peu de bien-être ! C'est peu de chose à côté, vraiment !

Il se taisait, mordant ses lèvres pour comprimer son émotion. Elle ne le comprenait pas, pas du tout ! Et jusqu'alors André avait pensé qu'ils ne faisaient qu'une seule âme !

— Alors, reprit-elle en se tournant vers lui, tu crois à ces histoires ?

— Je ne sais pas, je ne crois à rien ! Mais il faudrait prouver aux autres…

— Ah ! oui ! les autres ! fit-elle ironiquement. Des beaux messieurs qui se moquent pas mal de nous ! Et aussi ceux qui s'amusent de penser qu'ils nous font du mal ! Tiens, je parie que c'est ton ami Mélétis qui t'a monté la tête ! Tu l'as vu aujourd'hui ?

— Mélétis ne m'a pas dit un mot contre toi, riposta vivement André.

— Cela m'étonne, répondit très sincèrement Raffaëlle.

Ils restèrent silencieux dans la chambre muette, parée pour une veillée d'amour, dans l'hôtel silencieux, dans la nuit qui enveloppait la terre.

— Où donc sont vos gens ? demanda machinalement André, frappé par cette absence de tout bruit.

— Dehors ! répondit-elle sans le regarder. – Que faut-il pour vous donner confiance, reprit-elle, car enfin, vous voilà devenu

juge d'instruction, et moi, paraît-il, je dois me défendre ? Que voulez-vous de moi ?

— Je voudrais être sûr, s'écria André avec emportement, que tu m'as dit la vérité, que ni le prince…

— Le prince ? répéta Raffaëlle en défaillant.

— Oui…, ni un autre, ni enfin… Wueler.

— Wueler, bien entendu !

Ce nom lui rendait l'assurance ; c'était une accusation prochaine, celle-là, au moins ; elle était sûre de ne pas se couper par défaut de mémoire.

— Je ne sais pas, dit-elle en le prenant de haut, de quel droit vous vous imaginez que Wueler a été quoi que ce soit dans ma vie.

Une lueur sinistre illumina le cerveau d'André.

— Tu n'as plus été toi-même quand il est revenu, fit-il cruellement. Je te l'ai dit ; j'ai dit : Quand vous posiez pour le tableau, cet hiver, vous n'étiez pas si inquiète.

— Certainement, j'étais moins inquiète, répliqua Raffaëlle. Ce printemps, j'ai eu des ennuis. J'ai perdu beaucoup d'argent.

— Et vous faites bâtir ! riposta André.

— Je l'ai regagné, répliqua-t-elle avec une promptitude surprenante. Tenez, André, puisque vous êtes à ce point jaloux, j'aime mieux vous dire la vérité, bien qu'elle soit de nature à vous déplaire. Je joue à la Bourse !

— Allons donc ! fit-il incrédule.

Elle courut à un petit coffre-fort, caché sous les tentures, l'ouvrit et rapporta un bordereau compliqué.

— Voyez vous-même ! fit-elle avec l'air le plus ingénu.

Il s'approcha d'une veilleuse ; c'était vrai. Il lui rendit les papiers avec un soupir ; elle les enferma sur-le-champ et revint vers lui.

— André, dit-elle en posant ses deux mains sur les épaules de son amant, je te jure que je t'ai dit la vérité. Je te jure que ni Wueler ni personne n'ont joué de rôle dans ma vie, sauf ce que tu sais ; je te jure que ma fortune vient de mon grand-père ; je l'ai accrue de beaucoup par de bonnes opérations…

— Qui te les a enseignées ? demanda rageusement André.

Elle appuya ses mains plus fort et le regarda avec audace.

— Wueler, répondit-elle. Voilà six ans que je le connais, et son amitié m'a été précieuse. Je ne vois pas pourquoi, pour ménager tes jalousies sans motif, je serais ingrate, je renierais les services qu'il m'a rendus.

Cette franchise était faite pour toucher André. Il s'élançait vers elle, las d'une discussion qui avait trop duré, lorsqu'elle reprit l'offensive. Un nouveau plan de bataille s'était spontanément formé dans son esprit.

— Puisqu'il en a été question, aussi bien, finissons-en, dit-elle, avec cette question blessante de notre mariage. Blessante pour vous, paraît-il, mais infiniment plus pour moi. J'en ai eu l'idée, parce que je me suis dit que, si j'étais riche et belle, vous étiez

glorieux et intelligent. On a vu de tels mariages acceptés par le monde, vous le savez. Je m'étais dit que le nôtre forcerait non seulement la sympathie, mais l'admiration. Au lieu d'accepter tout simplement de mettre ensemble nos deux situations équivalentes, sinon semblables, vous venez me chercher je ne sais quelle injuste et dégradante querelle… Que gagnerais-je, moi, à ce mariage, je vous prie ?

— Le nom d'un honnête homme ! dit rudement André.

Elle baissa la tête, se laissa tomber sur le lit et se mit doucement à pleurer, en se lamentant presque tout bas. Voilà où l'avait amenée cet amour qui devait être si beau ! Elle s'était donnée sans rien demander en échange… Bien folles les filles qui croient qu'un homme peut s'élever au-dessus du niveau vulgaire ! C'est l'éternelle histoire ! Avant, toutes les prières, tous les serments ; ensuite, tous les mépris…

André ne l'avait jamais vue pleurer ; parfois même, il s'était demandé si ces yeux profonds et brillants avaient connu les larmes. Ému, il s'agenouilla près d'elle et, joue contre joue, essaya de la consoler ; mais elle ne l'écoutait pas.

Eh bien, elle s'en irait, puisqu'il la méprisait ; cette vie brillante, ce luxe, elle n'y tenait pas. Elle y avait vu autrefois un cadre pour sa beauté, plus récemment un marchepied pour l'homme qu'elle aimait… qu'en ferait-elle s'il ne l'aimait plus !

— Raffaëlle, murmura André, je t'en supplie !

Il se penchait vers elle, la respirant avec une fièvre de volupté dont il n'était plus maître ; elle continua.

Il ne l'aimait plus, il lui cherchait une querelle indigne… Soit encore ; elle t'aimait assez pour lui pardonner…

André l'avait prise dans ses bras et couvrait de baisers l'étoffe souple et mince qui enveloppait la jeune femme de la naissance du cou à la pointe des pieds. Elle le repoussa sans rudesse, mais fermement.

— Non, mon ami. Ils sont passés, les beaux jours où j'ai pu me donner à vous sans calcul, parce que je vous aimais. Maintenant, vous doutez de moi, je ne puis plus vous convaincre… Que serais-je si je me prêtais à des caresses qui n'ont plus l'amour pour justification ?

Affamé d'amour par la longue séparation, irrité par la résistance, André serra plus étroitement ses bras autour du corps, robuste malgré sa minceur, qui se raidissait contre son étreinte.

— Non, cria Raffaëlle, je ne veux pas ! Jamais je ne serai à vous, jamais ! Je ne serai plus qu'à mon mari. Allez-vous-en, je vous chasse !

Elle était véritablement en colère. Grisée par le rôle qu'elle avait revêtu, elle ne savait plus bien au juste quelle était la part de la réalité et celle du drame. Elle se débattit, le frappa, crut lui échapper…

Affolé par la lutte, la tête perdue, il la prit de force.

C'était ce qu'elle avait voulu.

Lorsque André quitta Raffaëlle à la naissance de l'aube, c'est-à-dire trois ou quatre heures plus tard, il était vaincu, enchaîné, de façon à ne pouvoir se reprendre. Pendant ce court intervalle

de temps, il avait accepté le mariage, en s'étonnant de l'avoir jamais repoussé.

Profitant de l'énervement où il était tombé après tant d'émotions, elle expliqua combien la chose était aisée, à présent que l'idée était dans toutes les têtes et le mot dans toutes les bouches.

On fait parfois des rêves dans lesquels toutes les difficultés qui ont semblé les plus ardues s'arrangent d'elles-mêmes avec une extrême aisance. Il n'y a plus de distance, rien n'est compliqué, l'air lui-même nous porte, et en touchant la terre du bout du pied, on bondit comme si l'on avait des ailes.

C'est dans un état pareil à celui-là qu'André se trouva plongé. Raffaëlle l'aimait, était à lui, serait sa femme. Ils ne se quitteraient plus. Mme Heurtey finirait par s'adoucir ; en attendant, il faudrait faire des sommations, évidemment, mais ce n'était qu'une formalité ; elle était trop bonne mère pour ne pas pardonner.

Adroitement, Raffaëlle avait parlé du produit des portraits, de la vente du tableau : c'était de l'argent, tout cela ! Un bien petit commencement : mais combien étaient-ils, ceux qui entre le 1er mai et le 15 juin pouvaient se vanter d'avoir vendu pour dix-huit mille francs du peinture ?

L'atelier-fumoir était presque prêt ; Raffaëlle demandait encore quelques jours pour le présenter à André dans toute sa beauté.

— Tu n'y entreras pas avant, n'est-ce pas, mon amour ? C'est une surprise que je veux te faire !

André promit tout ce qu'on voulut. Une raie presque insensible entre les rideaux de soie de Chine annonçait l'aube prochaine. Raffaëlle le congédia.

— Soyons très prudents, lui dit-elle. Je veux que ce mariage soit une chose tout à fait sérieuse.

André rentra chez lui, étourdi par l'air frais du matin, tomba sur son lit et s'endormit.

q

Chapitre 31

André se réveilla avec du jour dans les yeux.
Se soulevant sur le coude, il essaya de se rendre compte du lieu et de l'heure. Entre le château vendéen, son atelier et la chambre de Raffaëlle, sa mémoire se troublait.

Les objets qui l'entouraient lui rappelèrent qu'il était à Paris, et tout à coup il se souvint qu'il avait à faire quelque chose de très pressé, très important… Mais il lui était impossible de savoir ce que cela pouvait être.

Cherchant dans sa mémoire ce qu'il avait fuit la veille, il s'aperçut qu'il avait oublié de dîner. Sa montre marquait dix heures… Il devait écrire à sa mère, pour lui annoncer son mariage ; mais jusqu'au soir, il avait tout le temps… Quel jour du mois ? Le quinze ? Non, le seize… le seize…

Il bondit sur ses pieds. Ce qu'il avait à faire, c'était d'aller voir son tableau, qu'on enlevait en ce moment peut-être et qui allait

partir pour l'Amérique sans qu'il l'eût regardé une dernière fois.

Vêtu en un clin d'œil, il sortit et, sans prendre le temps de manger, courut aux Champs-Élysées.

Il s'y trouva dans une cohue, dans un désordre extraordinaires.

On voyait des tableaux s'en aller cahin-caha, sur le dos des commissionnaires courbés, balançant, au milieu des voitures de déménagement, les torses, nus ou drapés, de baigneuses livides. Un grand intérieur de cabaret flamand, la tête en bas, montrait des matelots, les caries au poing, haussés peu à peu du sol jusqu'au palier de la tapissière où ils s'engouffraient sans regagner la perpendiculaire. Des bustes émergeaient de la foule, promenant leurs têtes impassibles de bronze ou de marbre au-dessus de l'activité inquiète des figures vivantes ; et les grands groupes lourds, enlevés par des treuils, regagnaient peu à peu le sol, où ils se tenaient chancelants, mal calés, gigantesques, par comparaison avec la stature humaine des déménageurs.

Se frayant un chemin au milieu du tumulte, en trois bonds, André fut dans l'escalier et, de là, au milieu du salon carré.

Son Ondine n'y était plus ; la place où il l'avait vue apparaissait sur la cimaise comme un trou, au milieu des grands cadres.

Désappointé, singulièrement ému, comme s'il perdait un être cher, il resta immobile un instant ; puis, s'avisant, il rebroussa chemin vers le secrétariat plein de monde. Non sans peine, il parvint jusqu'au bureau où un monsieur compulsait activement des registres, et se nomma.

— Heurtey ? l'Ondine ? Parfaitement. Douze mille francs. Attendez un moment. Les voici. Voulez-vous me signer ce reçu ?

André donna sa signature et mit les billets dans son portefeuille, sans beaucoup de joie.

— Ce n'est pas tout, dit-il, je voudrais revoir mon tableau.

Un petit rire ironique grinça dans un coin de la pièce ; il leva la tête et regarda.

Il y avait là des gens de toute espèce ; des peintres, des marchands de tableaux, des courtiers d'affaires : il y avait des hommes venus pour lever une saisie, d'autres pour emporter une emplette. Tous ces visages l'examinaient : quelques-uns avec curiosité, la plupart avec une malveillance qui frôlait le mépris.

André se sentit frissonner de la tête aux pieds. La colère qu'il avait ressentie le jour du vernissage lui revint tout à coup.

— Oui, répéta-t-il, mon tableau ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?

Un autre petit rire répondit au premier, dans un autre coin. Il devint pâle.

— Qui l'a acheté, mon tableau ? fit-il d'une voix menaçante.

— Stopy, répondit laconiquement le fonctionnaire.

— Où l'a-t-il emporté ? Il est quelque part, ce tableau ? fit André en se montant rapidement jusqu'au diapason de la fureur.

Des hommes présents, quelques-uns sourirent, d'autres éclatèrent bruyamment, la situation leur paraissait très comique.

— Jean, fit l'employé impassible, il n'y a pas une heure qu'on a enlevé le tableau de M. Heurtey. Savez-vous à quelle adresse on l'a emporté ?

Un homme de peine qui enveloppait un émail sur une table se retourna un bout de ficelle entre les dents :

— C'est moi qui l'ai livré. L'adresse : Mlle Solvi, boulevard Pereire.

Il se fit un grand silence. André regardait l'homme, croyant ne pas comprendre.

— Parbleu ! fit quelqu'un. Stopy, c'est l'âme damnée de Wueler !

Le jeune homme poussa un cri, bouscula ceux qui l'entouraient, descendit l'escalier en courant, sauta dans une voiture et roula rapidement vers l'hôtel de Raffaëlle.

Un indescriptible tumulte bouillonnait dans sa tête. Par moments, il croyait avoir mal entendu ; puis, le souvenir des ricanements et des regards de toutes ces têtes tournées vers lui prenait l'intensité des hallucinations délirantes, et il fermait les yeux en appuyant avec force, pour ne voir que du noir. Une seule idée surnageait, et il se répétait : « C'est impossible ! c'est impossible ! »

La porte de l'hôtel était ouverte ; deux jardiniers s'efforçaient d'entrer un grand palmier dans son bac, et les larges feuilles tourmentées s'entre-froissaient avec un bruit de pluie. André les poussa brutalement et se trouva dans le vestibule. La porte du fumoir, grande ouverte, laissait sortir des bruits et des paroles.

— Pas par là, monsieur, pas par là ! dit d'une voix effrayée le domestique en courant après lui ; mademoiselle a bien défendu…

André était déjà au milieu de la vaste pièce ; devant lui, posée à terre et appuyée à la cheminée, l'Ondine, dans son cadre, détournait la tête, comme si elle avait peur de son regard.

Il jeta les yeux autour de lui, d'un air égaré. Un vérificateur qui prenait des mesures sur un calepin, un garçon tapissier qui, perché sur une échelle, clouait au mur une panoplie d'armes, les deux jardiniers, enfin entrés avec leur palmier, et le domestique qui l'avait suivi, l'examinaient curieusement.

— Monsieur Heurtey, fit derrière lui la voix de Raffaëlle, un peu émue, je vous avais prié de ne pas entrer ici.

Il se retourna : elle était sur le seuil, vêtue de noir, coiffée, gantée, prête à sortir.

— C'est donc vrai ! dit-il, les lèvres tremblantes de rage. Vous avez fait cela ? Vous m'avez déshonoré ?

Le garçon tapissier descendit prudemment de son échelle, et avec les autres s'esquiva dans le vestibule. Raffaëlle ferma la porte sur eux, et sans s'approcher d'André, dit à demi-voix :

— Vous n'auriez pas voulu, André, que ce tableau appartint à un autre homme qu'à mon mari !

Son mari ! Il recula, trop troublé pour répondre ; mais la présence d'esprit lui revint aussitôt.

— Son mari ! mais c'est Wueler qui l'a payé, misérable ! Payé à moi, par lui, pour vous !

Ses yeux allaient de l'Ondine à Raffaëlle. Oh ! la terrible ressemblance, et comme il comprenait maintenant qu'on eût ricané aux Champs-Élysées !

Il arracha de sa poche le portefeuille avec les billets de banque et le jeta devant elle.

— Le voilà, votre honteux argent ! Mon tableau n'est qu'à moi, je le reprends !

Elle fit deux pas en avant.

— Il est à moi ! fit-elle, devenue soudain méchante, et je le garde ! Il est à moi, et c'est moi-même !

Les yeux fous, André la regarda ; il croyait sentir des flammes sortir par ses tempes et lui lécher le crâne.

— Toi ? cria-t-il, c'est toi ? Eh bien, si c'est toi… tiens !

Il avait sauté sur une hache d'abordage destinée à la panoplie ; Raffaëlle eut peur et s'enfuit en criant au secours.

Mais ce n'était pas elle qu'il avait menacée. Il frappait dans le tableau avec fureur, déchirant la toile en lanières. Quand tout fut détruit, quand il ne resta plus de l'Ondine qu'un tas de guenilles lacérées, il jeta la hache à terre.

— Personne ne l'aura ! cria-t-il d'un ton de triomphe.

Et il roula sur le sol, frappé par la congestion cérébrale.

Au bruit de sa chute, on rentra. Raffaëlle s'était verrouillée dans sa chambre.

— Que faut-il faire ? demanda le domestique à Mlle Solvi en lui annonçant la nouvelle à travers la porte.

— Allez chercher un médecin… et M. Mélétis, répondit-elle sans ouvrir.

q

Chapitre 32

Un landau moelleux montait lentement la côte de Landemer, balançant sur ses ressorts Mélétis, alerte et bien éveillé, avec André assoupi, celui-ci maigri, pâli, la barbe touffue et l'air brisé.

Il avait fallu quinze jours de soins constants pour mettre l'artiste en état de supporter le voyage après la congestion qui avait failli le tuer ; Mélétis l'avait installé chez lui, afin que rien ne lui rappelât le passé, et, avec une patience de femme, il l'avait ramené à la vie.

À la vie matérielle ; l'intelligence avait survécu aussi, mais elle restait paresseuse et lente ; André ne semblait plus se soucier de rien, parlait peu et ne faisait aucune allusion aux événements récents, si bien qu'il était impossible de savoir si la mémoire lui faisait défaut ou si c'était la perception actuelle des choses qui était oblitérée. Pressé par le médecin de questionner son ami pour s'éclairer, Niko avait répondu : Je n'ose pas.

Alors, le médecin avait conseillé l'air natal et le repos.

Mélétis ramenait à Mme Heurtey le corps d'André ; l'âme était devenue peu de chose ! Affectueux toujours, cependant, car il

pressait de temps en temps les doigts de son ami en fermant les yeux, et ces pressions étaient éloquentes ; mais comment interroger ? Niko espérait qu'Éliette attendrirait ce cœur si profondément froissé. Qui pouvait, pensait-il, résister à la tendresse d'Éliette ?

Le landau montait toujours, dominant la superbe et riante vallée du Castel, prononcé Câtè dans le pays, dominant les promontoires de roches qui découpent de petites baies profondes sur l'azur sombre de la mer. Le ciel de sept heures, pommelé de petits nuages dorés, jetait une richesse incomparable sur la verdure des vallons, ombrée de hautes fougères, dont les feuilles en parasol frissonnaient au léger vent de mer.

— André, fit Mélétis, regarde donc comme c'est beau, ton pays !

André ouvrit les yeux ; la voiture courait rapidement autour de la vallée sur une route magnifique, et le paysage changeait d'aspect pour ainsi dire à chaque tour de roue. Il se souleva un peu, promena son regard sur l'espace et répondit d'une voix sans accent :

— Très beau !

Un peu plus loin, Mélétis l'appela encore :

— André, l'église de Gréville, regarde, quel charmant tableau !

L'artiste se réveilla, les yeux fixés sur le vieux monument. Il murmura :

— Jean-François Millet, au Luxembourg… non, au Louvre… Je ne sais plus… C'est bien cela !…

Puis il se laissa retomber, les yeux ouverts, mais perdus dans le vague.

À travers deux haies de grands arbres, le long des « clos » qui sentent bon, des ruisseaux cachés qui fleurent la menthe, la voiture roule, roule et descend ; elle tourne une fois, deux fois, et s'arrête devant une maison de pierre grise, en face d'un petit puits circulaire coiffé d'un toit de schiste, joli comme un puits de légende.

La porte est étroite et basse, deux marches informes lui font un seuil ; André les franchit, tourne à gauche et se trouve dans une salle de dimensions moyennes. Quoique le temps soit chaud, une flambée d'ajoncs illumine la grande cheminée.

— André, dit doucement Mme Heurtey, mon cher fils, je suis contente de te voir.

— Merci, maman, moi aussi. Ça va bien, ça va très bien.

Il s'assied et regarde autour de lui ; Éliette l'embrasse, il lui rend son baiser.

— La maison de Millet ? dit-il, c'est bien cela. Ça a du caractère.

Et il retombe dans son apathie.

Mélétis l'avait dit : « C'est quand son fils lui reviendra que votre mère aura du chagrin ! »

Jamais Éliette n'avait pensé que ce pût être à ce point cruellement vrai !

Gruchy est un tout petit hameau situé au haut d'une falaise pittoresquement déchiquetée, à l'extrémité nord de la commune de Gréville. D'en bas les quelques maisons qui le composent disparaissent dans la verdure ; on ne voit qu'une ou deux constructions de pierre grise, qui se dressent au bord de la roche, comme pour la protéger. Pour habitants, quelques petits propriétaires, paysans endurcis, qui vivent sur leur terre et élèvent des moutons.

Mais la falaise descend en pentes tour à tour douces et abruptes, les rochers, gris ou roux, tantôt se dressent en muraille, tantôt s'éboulent en cascades jusqu'à la mer, prolongeant sous l'eau leurs arêtes, qu'on voit d'en haut s'étendre parfois bien loin, en sombres taches violettes. Des ruisseaux courent invisibles sous les herbes et le cresson, pour tomber en minces filets ou s'étaler en fontaines limpides à mi-chemin de la falaise, en tout temps recouverte d'une herbe menue, et pendant la première partie de l'été, ombragée d'immenses fougères, hautes parfois comme un homme.

La mer montante vient deux fois par jour remplir les vasques laissées à découvert tout le long de la côte par le retrait des eaux ; elle couvre les fines grèves de Oui et de Survy et baigne d'innombrables îlots, peuplés de myriades de coquillages et recouverts d'un superbe manteau d'algues veloutées.

Au bout de vingt-quatre heures de séjour, André avait retrouvé une bonne partie de sa force physique ; dès le lendemain, il avait été respirer sur la falaise l'air vivifiant, sans crainte de vertige ; et le jour suivant, il était descendu jusqu'en bas. Là, assis sur une roche, il avait longuement regardé l'horizon bleu pâle, traversé de temps en temps par le vol des grandes « mauves »,

qui trempaient le bout de leurs ailes blanches dans la houle insensible et lourde, mourante à ses pieds.

— Laissez-le faire, disait Mélétis, il faut lui donner le temps de se reprendre ; il revient de loin !

Mme Heurtey avait bravement supporté le choc. Bien qu'elle ignorât jusqu'où son fils avait failli tomber, elle avait senti le péril effroyable. En le regardant assis sur un grand fauteuil de paille, à l'embrasure de la fenêtre, dans cette salle où des générations de Millet avaient vécu à remuer la terre avant que l'un d'eux devint un grand artiste, elle se disait tout bas : L'honneur est sauf ! Et cette pensée mettait dans ses yeux un éclair d'orgueil en même temps qu'une rosée de tendresse.

Mais revoir ainsi cet enfant, dont elle avait été si fière ! Cette ruine d'André avait-elle jamais été André ? Elle connaissait toute l'histoire, tout ce que Mélétis en savait par la voix publique. Elle savait que la femme avait voulu épouser son fils, qu'elle avait acheté le tableau, et qu'André lui avait jeté son argent à la face en détruisant l'œuvre pécheresse.

— Quel malheur ! avait dit Niko, un tableau de premier ordre !

— Et moi, j'en suis bien aise, monsieur ! avait-elle répondu fièrement. C'était une vilaine chose, et je suis contente qu'il n'en reste rien ! Mon fils en fera d'autres qui vaudront mieux !

— Je n'en suis pas sûr, faillit dire Mélétis, mais il se tut sagement. La douleur de Mme Heurtey, si profonde, si réservée, lui inspirait tant de respect, qu'il n'eût voulu, à aucun prix, y ajouter des craintes pour l'avenir.

Au bout de quelques jours, quand il fut bien avéré qu'André n'avait d'autre mal que d'être affaissé et silencieux, le petit conseil de famille résolut de l'abandonner à lui-même, sur l'avis de Niko, qui était regardé comme un oracle. Mme Heurtey décida alors d'aller le lendemain à Cherbourg, où elle avait affaire ; Éliette resterait avec son frère à la maison.

— Et moi, dit Mélétis, j'en profiterai pour aller voir un peu ce que font les peintres de Landemer ; je ne les ai pas seulement aperçus depuis mon arrivée ici. Je dois bien leur manquer !

Le lendemain, Mme Heurtey partit vers dix heures dans la carriole d'un voisin complaisant qui devait la ramener le soir ; en passant devant l'auberge d'Auguste Millet, elle aperçut de loin Mélétis à l'abri d'un parasol blanc, qui causait avec une demi-douzaine de jeunes gens. Il lui fit un grand salut, et elle continua sa route au trot d'un cheval vigoureux.

Éliette avait dressé pour elle, et son frère un couvert orné de gâteries. La nappe était blanche, le pain frais, les œufs pondus le matin même ; une toute petite motte de beurre battu par elle dans une bouteille scintillait au soleil sur une assiette « fleurie », et une branche de roses noisette tordait au-dessus d'une carafe ses jolis boutons à peine rosés.

André sourit en voyant cette table coquette.

— C'est pour moi que tu t'es mise en frais, petite sœur ? dit-il. Tu es bonne, bien bonne…

Éliette rougit de plaisir et s'évertua à deviner ses moindres souhaits. Elle avait pris une habitude d'épier les paroles sur ses lèvres, qui l'eût rendue touchante, si tout son être doux et char-

mant n'avait été déjà imprégné d'une grâce attendrie. Ils déjeunèrent paisiblement, après quoi la jeune fille s'employa aux travaux du ménage, dont elle s'acquittait sans autre assistance que celle d'une femme du pays, employée quelques heures seulement tous les jours.

— Je vais à la mer, dit André. J'emporte un carton, je ferai peut-être une esquisse.

Éliette lui donna un baiser avec un sourire ; Mélétis lui avait dit que lorsque André recommencerait à travailler, on pourrait le considérer comme sauvé. Il passa devant la fenêtre, son carton sous le bras, la tête penchée, comme de coutume.

q

Chapitre 33

L'après-midi s'écoula pour Éliette d'une façon mélancolique. La maison de Millet n'ouvre sur aucun horizon ; la vue est bornée au devant par une grange haute et nue, au toit de chaume où s'agitent quelques brins d'herbe ; le soleil l'éclaire aux environs de midi, puis il s'en va pour jusqu'au lendemain. Les deux chambres de l'unique étage, desservies par un escalier aux marches de granit, sont tristes et froides, quoique la plus petite ait vue sur une pièce de terre plantée de pommiers. Rien là ne vient distraire ou occuper la pensée ; en ce pays étrange où tout est beau, jusqu'au mauvais temps, cette maison est morne et muette.

Le jour s'était assombri, des nuages ternes couraient à travers le ciel, et le vent frôlait les herbes du toit de chaume avec un petit bruit mélancolique. Éliette s'était assise pour coudre près de la fenêtre et regardait de temps en temps le joli puits, dont les scolopendres s'agitaient. À plusieurs reprises elle crut qu'il allait pleuvoir, mais il n'en fut rien.

Seule dans cette maison déserte, elle se sentait prête à pleurer. Son esprit était plein de pensées mélancoliques, et si elle s'était interrogée, elle se fut avoué que l'absence de Mélétis en était cause.

Depuis qu'il leur avait ramené André, il était venu tous les jours. Elle comprenait et appréciait le sentiment qui le tenait écarté durant l'absence de Mme Heurtey, mais elle souffrait de ne pas le voir. Peu à peu elle en vint à se demander ce qu'elle ferait lorsqu'il serait parti, car il ne pouvait pas rester éternellement à Landemer, dans une auberge, et une année d'Exposition encore, quand Paris était si beau et si brillant !

Quand il s'en irait ? Mais il y aurait André à soigner, à surveiller, à aimer… et la pauvre chère maman… Elle ne la verrait pas pleurer, la pauvre maman… non ; Éliette l'avait promis à Mélétis.

En attendant, ses larmes tombaient sur l'ouvrage, si drues, qu'elle n'y voyait plus clair.

Lasse de la solitude, elle rangea sa couture et sortit, laissant, comme c'est l'usage, la porte fermée au simple loquet. Elle se dirigea vers la falaise par le chemin tortueux et mal pavé qui sert de rue au hameau.

Sur leurs portes, les femmes la saluaient au passage, elle était si bonne et si aimable ; les enfants lui criaient bonjour ; au lavoir, les laveuses lui offrirent en plaisantant une « hotte » et un battoir.

— Faudrait nous aider, mademoiselle ; il pourrait bien nous venir de l'eau, et voilà le jour qui s'avance. Quelle heure est-il ?

— Bientôt cinq heures.

Éliette eut envie de revenir sur ses pas. Si sa mère rentrait, ne serait-elle pas péniblement surprise en trouvant la maison vide, l'âtre froid ?

Elle se dit que le meilleur moyen de contenter sa mère serait de lui ramener André, dont l'absence avait assez duré, et elle poursuivit sa route, les pieds dans les cailloux, le long du chemin bordé de ronces, où les fruits déjà noués alternaient avec les fleurs.

Au bout du chemin, elle trouva la falaise ; devant elle la mer, d'un vert glauque, moutonnait à une distance de quelques kilomètres sur un banc de sable invisible ; les lames qui l'avaient franchi se précipitaient à l'assaut des rochers de la côte et retombaient en pluie d'écume ; un vent âpre apportait une saveur amère d'embrun.

Éliette resta indécise ; le sentier montait à gauche, descendait à droite ; de quel côté fallait-il se diriger ? Les jours précédents, elle avait vu son frère aller vers le couchant par un chemin rapide qu'elle connaissait bien, et s'asseoir sur une haute roche en forme de lion ou de sphinx couché, d'où il regardait monter la marée jusqu'à ce qu'il fût contraint de lui céder la place.

La roche se dressait au milieu de l'écume ; André n'était visible nulle part dans le voisinage.

Un douanier qui passait, le fusil sur l'épaule, regarda la jolie fille arrêtée au bord du sentier et la salua d'un bonjour. C'était un homme d'âge mûr ; Éliette se sentit le courage de l'aborder.

— Vous n'auriez pas vu mon frère ? un jeune homme blond ? dit-elle timidement.

— Vous êtes la demoiselle Heurtey ? Votre frère est venu ici tantôt, et il a pris par là.

Il indiquait de la main le côté de Cherbourg. Éliette se tourna vers la rade très lointaine, enveloppée de brume, où la ligne colossale de la digue se perdait vaguement.

— Vous en êtes sûr ? fit-elle.

— Sûr ! répondit le douanier en relevant son fusil sur l'épaule d'un geste machinal, je l'ai vu il y a une couple d'heures du côté du trou de Sainte-Colombe.

— Sous la roche du Câtè ?

— Dans les environs. Vous allez avoir froid, mademoiselle ; le temps s'annonce bien mauvais ! Heureusement voilà la mer qui commence à descendre, mais nous aurons un grain.

— Merci, dit Éliette, je marcherai vite.

Elle descendit le sentier presque en courant.

Le chemin de ronde des douanes, tracé par des pieds expérimentés, domine d'une façon absolue les moindres fissures de la roche invraisemblablement déchiquetée de cette côte ; pas une

anfractuosité assez grande pour cacher un homme ne peut, à la marée haute, échapper aux regards d'un promeneur attentif.

Une grotte seulement, unique dans ces parages, s'enfonce sous terre, près du ruisseau du Câtè, au bas du pittoresque amas de rochers, haut de cent mètres, qui porte ce nom. Lorsque le vent du nord pousse les grandes marées, la mer s'y engouffre furieusement et frappe sur les rochers qui en forment le fond des coups pareils à des coups de canon, qu'on entend retentir très loin dans les terres.

Toujours cherchant son frère des yeux, Éliette franchit le ruisseau sur des dalles de pierre, puis gravit le petit promontoire qui fait le plafond de la grotte et s'arrêta.

Les vagues arrivaient furieuses à l'entrée du chenal qui forme une sorte d'antichambre à la caverne ; elles se brisaient en écume sur les deux grands rochers qui la gardent, puis s'engageaient dans l'étroit goulet avec la vitesse d'un cheval de course et s'éparpillaient en mousse blanche sur le talus raide de galets qui exhausse et remplit presque entièrement l'entrée. Ce qui restait de l'eau, entraîné par la pente, reculait avec un bruit effrayant de cailloux broyés, jusqu'au moment où une autre vague ramassait ce reste de la première et le précipitait à l'assaut avec elle.

Cette force brutale, entêtée, féroce, qui attaquait la terre à quelques mètres au-dessous d'elle, en faisant trembler le sol, inspira une profonde terreur à la jeune fille.

De minute en minute le vent prenait plus de force ; la robe mince d'Éliette se plaquait sur elle avec des claquements de toile, et ses cheveux se déroulaient en longues mèches qui venaient fouetter son visage.

— C'est terrible ! se dit-elle. Par un temps pareil, mon Dieu ! où peut bien être André ?

Toujours dans la même direction, elle continua, tantôt courant, tantôt marchant, buttant contre les roches qui sortaient du sol à chaque pas, et poussée par une sorte de fièvre.

De temps en temps, elle s'arrêtait et criait : « André ! » Mais le vent arrachait les sons à ses lèvres sans que nul pût les entendre.

Elle était toute seule dans l'étendue, en face de la mer, de plus en plus menaçante, qui blanchissait jusqu'à l'horizon, sur la falaise déserte d'humains, à perte de vue. Les moutons, groupés par cinq ou six, et serrés les uns contre les autres dans les creux où ils cherchaient à s'abriter, levaient la tête en la voyant passer et parfois poussaient un bêlement plaintif.

Un nuage bas cingla les joues d'Éliette d'une pluie presque aussi dure que du grésil. Elle porta instinctivement les mains à son visage et chercha de l'œil un abri.

Un refuge à moutons se dressait sur le ciel, à peu de distance, au bord du chemin ; elle gravit la montée, hors d'haleine, et tomba dans la fougère morte, sous la bonne tiédeur, pendant que le grain s'abattait avec rage sur les parois de l'abri.

— André ! pensait Éliette, où est André ? Avec Mélétis, sans doute !

Une sorte de terreur instinctive la poussait en avant, moins à la recherche de son frère, peut-être, que vers le secours possible, le seul secours qu'elle put espérer, intelligent et dévoué, et qui se trouverait à l'auberge Millet.

Entre Gruchy et Landemer, avec tous les détours du chemin des douaniers, on compte quatre ou cinq kilomètres. Le grain était passé, Éliette sortit de la hutte et continua de courir, mais sans plus appeler.

Par ce temps, à cette heure, si André était resté dehors, elle l'aurait rencontré, ou elle le verrait, tout au moins, venir à sa rencontre sur ce chemin. Il devait être allé jusqu'à Landemer retrouver Mélétis. Quoi de plus simple ?

Elle se demandait pourquoi elle avait eu si peur tout à l'heure ; et cependant elle ne pouvait se rassurer tout à fait. Un instant elle hésita et même fit quelques pas en arrière ; puis la pensée de rentrer seule dans la maison vide fit passer un frisson sur ses épaules mouillées, et elle marcha en avant, plus vite.

Elle passa les deux criques, Survy et Oui ; puis la côte de Landemer se dressa devant elle. Encore un peu de chemin… Elle était lasse et se sentait les jambes brisées : là-haut elle allait trouver André et elle se reposerait.

Elle pressa le pas de son mieux ; tout à coup, au-dessus de sa tête, la voix de Mélétis l'appela.

— Éliette, seule ? Que faites-vous là, par ce temps ?

Debout sur le petit parapet qui garde les voitures d'une chute épouvantable, son élégante silhouette se dessinait sur le ciel redevenu bleu.

— André ! cria Éliette en tendant les mains vers lui.

Par une coupée dans le gazon, il descendit rapidement vers elle, un peu essoufflé.

— André ? il est chez vous ? fit-il effrayé.

Elle secoua la tête sans pouvoir proférer un son.

— Parti, depuis midi… pas sur la falaise… fit-elle enfin, après des efforts inouïs.

Ils se regardèrent terrifiés. Le soleil posait sur le sommet mouillé du Câtè une couronne de gloire lumineuse. Les giboulées fuyaient au fond du ciel lointain, et tout rutilait autour d'eux dans l'herbe mouillée.

— Allons, dit Mélétis en prenant la main d'Éliette. Par le même chemin.

— Du secours ? fit-elle éperdue.

— Par ce temps ? L'auberge est pleine de gens qui boivent et qui jouent ; c'est jour de marché, aujourd'hui… les artistes sont trop loin… À nous deux, nous le trouverons bien ! Et puis, il y a les douaniers…

Éliette le retint.

— Et vous, malade ! par ce froid…

Elle tremblait, et ses dents claquaient.

— Moi ? Éliette, je suis guéri… oui, guéri, je vous le jure ! Ne craignez rien pour moi. Allons.

Elle le regarda, éblouie ; puis ses paupières battirent, et elle couvrit ses yeux de la main, en remerciant Dieu.

Il prit l'autre main, qu'il tint fortement dans la sienne, et rapidement ils refirent le chemin qu'Éliette venait de parcourir seule.

Que c'était long ! Anse après anse, ils explorèrent tout du regard. « André ! » criait Mélétis lorsqu'il croyait voir remuer une forme dans les rochers ; mais ce n'était jamais qu'une illusion.

Le soleil descendait de plus en plus ; il apparut enfin tout au bout de la côte, derrière les multiples promontoires, qui s'étageaient les uns derrière les autres dans une vapeur lilas ; la mer baissait rapidement, sa fureur s'était soudainement calmée, et les blancheurs sinistres avaient disparu au loin ; les grandes vagues continuaient pourtant à déferler sur les roches éparses, mais elles découvraient déjà de vastes champs d'algues rousses au milieu de l'écume papillotante.

Éliette et Niko ne se parlaient pas ; ils savaient trop bien ce qu'ils pensaient. De temps en temps, à un passage difficile, il serrait plus fortement la main qu'il tenait. Une fois, elle glissa sur l'herbe mouillée et faillit rouler sur les rochers pointus, d'une hauteur de vingt mètres.

Il la tenait si bien, qu'elle crut avoir le poignet foulé, mais elle s'arrêta au bord du précipice.

— Comme vous êtes fort ! dit-elle en se relevant, avec un orgueil reconnaissant.

Il sourit d'un beau sourire protecteur, reprit sa main fine et continua de marcher.

Arrivé sur la grotte, Niko s'arrêta.

— Éliette, dit-il, ce ne peut pas être ailleurs qu'ici !

Elle ouvrit sur lui ses yeux profonds, pleins d'une horreur sans nom.

— J'y suis passée il y a une heure ou deux, dit-elle, et si vous saviez ce que j'ai vu ! L'eau entrait là avec un bruit…

— Ce ne peut être qu'ici, répéta fermement Niko. Du courage, Éliette ; il a pu tomber, il a pu être surpris… Éliette !

Elle pâlissait, près de s'évanouir ; il reprit sa main ; quand il la tenait, elle se sentait pleine de force.

— Je vais descendre, dit-il ; s'il le faut, pour sortir, je nagerai. Quoi qu'il arrive, n'ayez pas peur.

— Ah ! cria-t-elle, encore si près de l'horrible maladie ! Vous en mourrez… Non ! ne le faites pas !

— Je ne mourrai pas en faisant mon devoir, dit-il en riant d'un beau rire héroïque ; dans ces occasions-là, la mort ne veut pas de moi, c'est prouvé ! Et si je m'enrhume, vous me soignerez, Éliette.

Il s'avançait au bord du goulet, alors abandonné par la mer, lorsqu'il vit apparaître au détour d'un rocher, à mi-jambes dans l'eau, André chancelant. Une vague attardée le couvrit tout entier et passa derrière lui, broyant les galets…

Mélétis courut au secours de son ami, qui avait résisté à l'assaut et qui gagnait le rivage, ruisselant mais sain et sauf ; quoique son visage fût couvert de petites meurtrissures.

— André, qu'est-il arrivé ?

— Je me suis laissé enfermer là, répondit-il.

Ses yeux brillaient de fièvre au fond de leurs orbites.

En apercevant sa sœur qui le regardait sans pouvoir courir à lui, tant elle avait peur de pleurer si elle faisait le moindre mouvement, il sembla se réveiller d'un rêve.

— Vous me cherchiez ? dit-il.

— Nous te raconterons cela plus tard, fit Niko. Tu es trempé, rentrons vite.

André était un peu courbaturé, mais au bout de quelques pas il reprit son allure habituelle. Ils gravissaient la falaise aussi rapidement que possible ; arrivés à mi-côte, ils s'arrêtèrent pour respirer. André se retourna et regarda l'Océan.

Le soleil couchant dorait une vapeur fine et transparente où les moindres brins d'herbe semblaient de précieux joyaux ; à cette hauteur, on ne voyait plus de la mer que la houle profonde, qui formait des plis plus foncés sur l'azur.

— J'ai cru, dit-il d'une voix tranquille, que je ne reverrais jamais tout cela, et maintenant, je suis content, oui, content, d'avoir survécu.

Niko l'écoutait. Depuis le moment où il avait été emporté inerte de chez Raffaëlle, André n'avait pas prononcé un mot qui fit allusion à ses pensées, et souvent son ami s'était demandé s'il pensait, ou si l'intelligence était restée dans la déroute de ce pauvre corps foudroyé.

Ils recommencèrent à marcher, Éliette un peu en avant, les jeunes gens côte à côte sur l'étroit sentier qui regagnait Gruchy.

— Niko, fit André à voix basse, tout était vrai ? Wueler…

— N'y songe pas, je t'en prie !

— Je ne songe pas à autre chose ! Wueler, et le prince, et l'autre… c'était vrai ?

— C'était vrai, répondit gravement Niko.

— Et l'origine de sa fortune ?

— Le premier de tous, un négociant de Marseille.

— Comment sait-on cela ?

— Les héritiers frustrés avaient fait du bruit, dans le temps, puis, par respect pour la mémoire du mort, disent-ils, par impuissance surtout à rien prouver, je crois, ils s'étaient tus ; mais il y a des gens qui s'en souviennent ; ce n'est pas si vieux.

André fit quelques pas en silence.

— Comment ne m'as-tu pas dit, puisque tu le savais…, commença-t-il.

— Je ne savais pas tout ; j'ai appris depuis. Et rappelle-toi, je t'en avais dit assez pour l'avertir.

— Oui, mais j'étais sourd… et aveugle. Il faut que je connaisse la vérité, Niko. Ensuite, qu'a-t-on dit de moi ?

— On a dit que tu t'étais bien conduit, quoique follement. On te plaint et l'on t'estime. Tous les honnêtes gens ont compris que tu avais été trompé.

André respira profondément et ne dit plus un mot jusqu'à la maison.

La paysanne qui servait Mme Heurtey avait allumé, comme tous les soirs, un grand feu d'ajoncs dans l'âtre de la salle ; après

avoir changé de vêtements, André s'assit devant pendant qu'Éliette mettait une autre robe. Il tourna lentement vers Mélétis des yeux où toute l'intelligence était revenue, avec l'énergie.

— J'ai vu la mort de près, dit-il sans élever la voix. Je ne crois pas qu'on puisse la voir de beaucoup plus près sans mourir.

Mélétis posa sa belle main douce sur celle de son ami :

— Exprès ? fit-il en cherchant dans ses yeux.

— Pas tout à fait… Au commencement, cela m'était égal. Ensuite, j'ai voulu vivre…

Il raconta l'histoire de cette terrible journée.

En se promenant, il était arrivé à la grotte, qu'il ne connaissait pas. La curiosité l'avait poussé, et il était descendu assez aisément le long des parois de granit, croyant pouvoir remonter sans difficulté.

À l'entrée de la caverne, le souvenir de l'autre, celle du tableau, l'avait assailli avec tant de force qu'il s'était assis, épuisé, sur une grosse pierre. Là, il avait remonté le cours de tant de pensées, il s'était rappelé tant de choses, que le temps n'avait plus eu de valeur pour lui. Une vague, en l'éclaboussant, le tira de sa méditation, et il s'aperçut qu'il était enfermé. Il essaya de remonter ; mais le granit, poli comme une glace et mouillé par l'eau de mer, ne lui donnait aucune prise : le vent fraîchissait, la mer montait rapidement.

— Je compris, dit-il, que j'étais probablement perdu, et cette idée ne me causa aucune peine. Je venais de remuer tant de pensées douloureuses, à mes propres yeux j'étais si bien convaincu

d'infamie, que la mort m'apparaissait comme une solution facile ; d'autant plus que j'avais conscience de ne pas l'avoir cherchée. Je résolus cependant de lutter tant qu'il me serait possible, par acquit de conscience et aussi pour l'amour de maman, à qui j'ai donné assez de chagrins.

Sa voix se brisa. Éliette, qui venait d'entrer, s'assit sur un siège bas et prit sa main. Entre elle et Mélétis, se sentant aimé, il reprit courage et continua :

— Je voulus, quand l'eau fut assez haute, me mettre à la nage, mais c'était pure folie. Alors, je me réfugiai au fond de la grotte, qui est beaucoup plus élevée qu'on ne le croirait. Je regardais les vagues gagner du terrain, me demandant chaque fois si ce serait celle-là qui m'emporterait. Elles me jetaient à la figure, avec leur écume, des cailloux dont je me garais de mon mieux. Mais j'étais décidé à lutter, à ne pas me laisser tuer sans résistance. Enfin, je vis que l'eau baissait ; le vent diminuait aussi, j'étais prisonnier, mais ce n'était plus qu'une affaire de temps. Je fis alors des réflexions… Je n'ai pas besoin de vous dire lesquelles. J'ai livré ma bataille et je l'ai gagnée.

— Cela fait deux, dit Mélétis en lui pressant fortement la main ; André, tu es un homme ! Et maintenant, il faut te remettre au travail.

— Je le voudrais, fit le jeune homme dont le visage s'assombrit. Mais je ne peux pas.

— Essaie ! Et moi, je m'en vais, avant que Mme Heurtey arrive. Je couperai par la traverse afin de ne pas la rencontrer. Elle ne saura jamais rien, n'est-ce pas, André ?

— Jamais, répondit-il.

Mélétis sortit ; le frère et la sœur le suivirent des yeux dans le chemin montant et ombragé, où il disparut, puis se regardèrent.

— Ô mon frère ! fit Éliette avec un sanglot en lui serrant fortement le bras.

— Ne pleure pas, ma sœur, répondit André. C'était hier qu'on pouvait me pleurer ; aujourd'hui, je sors des limbes !

En rentrant, peu après, Mme Heurtey les trouva, causant paisiblement. Le baiser que vint lui donner son fils était si différent de ceux qu'elle en recevait d'ordinaire, qu'elle en fut tout émue.

— Tu vas bien, André ? lui dit-elle en le regardant attentivement.

— Tout à fait bien, maman chérie, répondit-il avec l'inflexion câline des temps anciens.

Quand Mme Heurtey fut seule dans sa chambre avec sa fille, elle l'interrogea.

— C'est M. Mélétis qui a ramené mon frère ce soir, d'une longue promenade au bord de la mer, répondit évasivement l'artificieuse ingénue. Oh ! maman ! je crois que nous avons retrouvé notre André !

Mais Mme Heurtey resta impassible, au moins en apparence. Elle ne croyait pas aux miracles.

q

Chapitre 34

La visite présidentielle de cette année 1889 attirait d'avance à Cherbourg une quantité de curieux venus pour les fêtes qui devaient se terminer par un simulacre de combat naval.
Mélétis arriva un matin tout joyeux au hameau de Gruchy.

— Ma sœur Xandra est à Paris, dit-il, elle sera à Landemer demain soir ; et voici des invitations pour le combat naval, après-demain. Ne dites pas non, madame Heurtey. Le préfet maritime est trop galant homme pour que vous ne fassiez pas honneur à sa politesse que j'ai d'ailleurs sollicitée. Nous serons reçus à bord du Coligny, et vous verrez une chose qui vous laissera des souvenirs inoubliables. Je l'ai vue en 1880, et je veux que vous en gardiez la mémoire, comme moi-même.

Mme Heurtey ne se souciait guère de se montrer en public, « après toutes ces histoires », disait-elle.

— En public ? rétorqua Niko. En public, la nuit, nuit noire, chère madame, sur un bateau où nous n'aurons d'autre lumière que celle des coups de canon ? Je prends tout sur moi. Xandra aura une voiture pour nous conduire et nous ramener.

— Qu'en dis-tu, André ?

— J'aimerais à voir cela, répondit-il.

Les yeux d'Éliette en disaient autant. Mme Heurtey céda.

Le jour de la fête, un peu après le coucher du soleil, la baleinière qui portait les amis accosta le Coligny, ancré dans la rade de Cherbourg avec tous les vaisseaux de l'escadre. Mélétis, qui n'était jamais plus à son aise que sur le pont d'un navire, assura

aux trois femmes des sièges à l'arrière, au milieu d'un groupe de dames, et emmena André à la recherche de visages de connaissance. L'avant, tourné vers le centre de la rade, était couvert de monde ; Niko eut bientôt fait de distribuer une douzaine de poignées de main.

Le ciel s'était assombri, les étoiles se montraient au zénith ; la mer, sillonnée d'embarcations de tout genre, était claire comme de l'argent fondu ; les feux des navires mouillés sur leurs ancres, ceux des ports et de la digue formaient des constellations étranges, prochaines, qui déroutaient l'œil et troublaient la pensée.

Un coup de canon prodigieux ébranla l'espace avec un éclair rougeâtre ; avant que la fumée eût gagné la hauteur du pont, un autre coup répondit, et la mêlée s'engagea.

Du flanc noir des cuirassés immobiles, partaient des bruits formidables, deux par deux, dix par dix, puis un seul, isolé, et l'orchestre colossal reprenait l'ensemble.

On distinguait fort bien les timbres divers ; la basse des grosses pièces, les voix légères des canons de petit calibre, la gamme complète des pièces moyennes ; les salves de mousqueterie éclataient en notes stridentes : le tout formait le concert le plus grandiose que puisse entendre l'oreille humaine. D'abord surprise, elle s'accoutumait à l'énormité des sons et n'en était plus blessée ; bientôt elle écoutait avidement, ivre de bruit.

Des éclairs roses rayaient la fumée blanche, baignée de lumière électrique, qui montait lentement dans l'air gagnant peu à peu les vergues, noyant les agrès dans une vapeur lumineuse ; l'œil la suivait grisé de lumière. De ce fracas, de cet éblouisse-

ment, se dégageait la présence d'une chose puissante, sacrée, – la force, née de la science, et par un mystère inexplicable, le tout donnait une impression d'art absolue, incomparable.

André s'était mis à l'écart, pour savourer cette impression si différente de ce qu'il est ordinairement donné à l'homme de ressentir. Appuyé à l'affût d'un canon, il regardait les éclairs s'allumer dans la vapeur, lorsqu'il sentit une main toucher faiblement son bras, et une voix qu'il croyait bien ne plus jamais entendre, murmura :

— André !

Éperdu, il se retourna, avec un frisson, comme si le surnaturel l'avait effleuré.

— Pardon, monsieur, madame, reculez-vous, on va tirer, dit un matelot en s'approchant du canon avec une lanterne.

Machinalement, André fit quelques pas ; Raffaëlle le suivit, marchant pour ainsi dire dans son ombre.

— André ! répéta la voix avec un indicible accent de souffrance et de prière.

— Laissez-moi ! fit André sans se retourner, sans la regarder. Je suis ici avec les miens !

— Je le sais ; un seul moment. André, je vous en supplie !

Le coup de canon partit à cinq pas d'eux, inclinant le navire sur l'eau calme qui décrivit tout autour de grands cercles concentriques. Raffaëlle avait baissé la tête, comme craignant d'être frappée ; elle se rapprocha encore d'André.

— Il faut que je vous parle. Ne refusez pas… Si vous me refusez, je vous jure que je me jette là, par-dessus le bord, et vous en serez responsable !

Un second coup tiré à tribord communiqua une nouvelle secousse au navire. La tempête de bruit atteignait son maximum d'intensité ; Raffaëlle continua en phrases courtes, bercées par l'oscillation lente, ponctuées par les décharges du Coligny, qui, de temps en temps, lui coupaient la respiration.

— Je suis venue ici, dit-elle ; je savais que, nulle part ailleurs je ne pourrais vous voir ; vous êtes bien gardé ! Mais j'ai encore des amis, et l'on m'a dit que vous seriez ici… André, je vous aime toujours ! Je vous aime, cent fois, ah ! mille fois plus que jamais.

Il frissonna, la tête tournée vers l'embrasement des cuirassés.

— N'ayez pas peur, André ! Je ne veux rien qui puisse vous déplaire… Mais je vous aime, André ! Je meurs d'amour pour toi !

Elle parlait tout bas, et, au-dessus des éclats du canon, des pétillements des armes à feu, il distinguait les paroles de cette voix suppliante.

— Je meurs d'amour ! Je ne puis vivre sans toi ! Je ne veux pas être ta femme, puisque cela te fâche ; mais ta maîtresse, André ? Une maîtresse ou une autre, qu'importe ? Ta maîtresse, dis ? Je vivrai dans une maison modeste, j'aurai l'air d'une petite bourgeoise, personne ne saura mon nom ; tu viendras me voir, dis, André ? Tu ne peux pas me refuser cela ! Qu'est-ce que cela peut te faire ?

Il se taisait, toujours détourné. Elle lui prit la main ; il voulait la retirer, mais elle s'y cramponna avec tant de force, qu'il sentit

ses ongles lui entrer dans la chair ; il céda.

— Personne ne saura que c'est moi, reprit-elle. Qui s'en douterait ? On me croira partie, n'importe où, tu verras. André, André, parle-moi ! Je t'adore !

Elle murmura ces mots en une plainte éperdue ; il sentit que, s'ils avaient été seuls, elle se fût roulée à ses pieds comme une bête blessée.

— Pourquoi m'en veux-tu ? Je ne t'ai pas fait de mal ! reprit-elle d'une voix coupée par les sanglots. C'est toi qui as tué mon portrait, mon beau portrait, que j'aimais tant ! Mais cela ne fait rien, je ne t'en veux pas ; tu étais jaloux !

Il fit un effort violent pour retirer sa main, elle y attacha les deux siennes.

— Ma vie est gâtée, dit-elle. Si tu me repousses, que ferai-je de moi ? Après cet esclandre, je suis déshonorée !

Une série de décharges formidables ébranla tout autour d'eux, comme une cataracte de bruits, au-dessous de la voûte de fumée blanche et dorée qui enveloppait la rade entière ; on entendit les échos des collines avoisinantes répéter les coups de plus en plus faibles et mourants… Un coup isolé, puis un autre retentirent dans le lointain, et le silence retomba sur la mer, le grand silence, si profond qu'il semblait une obscurité.

Les sifflets des maîtres d'équipage donnèrent des ordres sur tous les navires, et un grand tumulte humain se fit sur le Coligny.

— Vous êtes déshonorée ? fit André en se tournant vers Raffaëlle pour la regarder en plein visage ; eh bien, moi, Dieu merci !

mon honneur est sauf ! Et je ne le remettrai plus entre vos mains ! Allez, je ne vous aime plus…

— C'est impossible ! fit Raffaëlle en serrant les dents pour ne pas crier de rage et de douleur. Tu m'as trop aimée ! On ne désaime pas si vite !

— Je ne vous aime plus, répéta lentement André. Là-bas, dans une grotte, – pas celle du portrait, – j'ai laissé mon amour mort… C'est fini, bien fini, je ne vous aime plus !…

Elle ouvrit les mains et recula effrayée.

— Mademoiselle d'Agrelles, mademoiselle ! dit un jeune officier de marine, je vous cherchais, votre embarcation vous attend.

Elle fit un pas en arrière et adressa à André un signe de tête hautain. Il y répondit par un salut et se dirigea vers l'endroit où il avait laissé sa mère. Mélétis le rejoignit inquiet.

— Raffaëlle était ici, dit-il, je viens de la rencontrer. Tu l'as vue ?

— Oui, répondit André ; sois tranquille : elle ne reviendra pas.

Dans la nuit noire et fraîche, le landau monte encore une fois la côte de Landemer.

Gardée par ses feux la rade silencieuse dort, abritant les grands cuirassés sombres. L'espace criblé d'étoiles semble plus lointain, plus vaste que les autres jours. Après le fracas grandiose, le silence paraît d'abord une souffrance, puis l'oreille s'habitue au repos, et l'esprit revient à ses pensées coutumières.

André regarde en lui-même. L'amour de Raffaëlle a été pareil à cette tempête de lumière et de bruit, mais à présent le cœur de celui qui fut son amant est plus vide et plus muet que le grand silence noir. Il pourra souffrir encore, comme on souffre dans un membre amputé ; mais ce qui lui manquera, ce ne sera pas Raffaëlle, ce sera l'amour dévoué, généreux, oublieux de lui-même, qu'il a connu… Ce sera l'Amour.

— L'amour est immortel, pensa-t-il en regardant les astres.

q

Chapitre 35

— Je ne sais pas pourquoi tu m'as fait venir ici, dit Mlle Xandra à son frère, deux ou trois jours après la fête. Sans doute, on peut vivre partout, mais…

— Ne trouves-tu pas le pays assez beau ? fit ironiquement Mélétis, dont les yeux, réduits à l'état de fente imperceptible, brillaient, malgré cela, d'un éclat extraordinaire.

— Il est magnifique, j'en conviens, mais le manque de confortable est, en son espèce, aussi remarquable que la beauté du pays.

— Ne grogne pas, ma sage Minerve, dit Niko en la câlinant. Tu vas avoir tout à l'heure une jolie petite voiture qui nous amènera au hameau de Gruchy.

— Et qu'y ferons-nous ?

— Tu tiendras compagnie à Mme Heurtey, ô Pallas-Athènè, pendant que je m'occuperai de mes affaires.

— Tu as des affaires ? fit Mlle Xandra avec un coup d'œil de côté très comique dans son grave visage.

Niko se pencha vers elle et murmura quatre mots dans son oreille. Elle approuva de la tête.

— C'est très bien, alors, fit-elle. Quand vient cette voiture ?

— Le plus tôt possible, ô la plus impatiente des sœurs aînées. Tiens, la voici, et le caisson est plein de bonnes choses. Nous allons déjeuner à Gruchy, d'une façon soignée ; la cuisine de Landemer m'ouvre étonnamment l'appétit.

Ils étaient attendus par Éliette, qui les reçut sur le seuil, parée de sa gentille robe rose ; elle aimait cette robe, parce que la main de Niko s'y était posée l'année précédente, alors qu'il lui donnait de si sage conseils. Et, maintenant, il était guéri ! guéri ! Se pouvait-il que tant de joie contint un peu de tristesse ?

Égoïste, la tristesse d'Éliette, très égoïste ; aussi s'en faisait-elle de temps en temps un reproche amer. Pour l'heure, elle n'y songeait pas.

Le déjeuner fut gai ; Mme Heurtey elle-même, sans croire aux miracles, ne pouvait se défendre d'une certaine satisfaction en voyant André redevenir tout à fait semblable à lui-même. Le repas terminé, on fit un petit tour dans le jardin, qui ressemblait plutôt à un carré de choux qu'à toute autre chose ; puis Mlle Xandra s'installa dehors, sur une chaise, en face du puits, en disant qu'elle voulait en faire un dessin.

Mme Heurtey rentra dans la salle et s'assit, dans l'embrasure de la fenêtre, sur le vieux fauteuil de paille. Les jeunes gens causaient à demi-voix ; bientôt elle s'endormit à ce murmure.

— André, dit tout à coup Niko, regarde comme ta mère est belle ! Elle a un caractère étonnant ! Tant de noblesse…

— Et de douleur, dit André tout bas en la regardant avec une pitié profonde.

La tête de la vieille femme s'était appuyée insensiblement contre la boiserie ; sous le jour paisible, sur le fond d'un ton roux, la blancheur de ses traits se détachait avec une harmonie exquise pour un peintre.

André alla sans bruit chercher ses couleurs avec un petit panneau dans l'armoire et se mit à l'œuvre. Les traits bien connus qu'il avait peints dix fois, qu'il savait par cœur, eurent bientôt pris une ressemblance exacte, et il chercha le ton de la peau.

Mélétis fit un signe à Éliette, qui le suivit sur le seuil.

— Allons voir la mer, lui dit-il. Tout le monde travaille, il n'y a que nous de paresseux.

Éliette jeta un coup d'œil sur Mlle Xandra, qui dessinait imperturbablement, – pas bien d'ailleurs.

— Allez, dit-elle d'un ton maternel. Profitez du beau temps.

Niko faisait déjà de grandes enjambées sur le chemin. Éliette le rejoignit aussi vite qu'elle le put sans courir. Ils marchèrent silencieusement jusqu'à l'endroit où la jeune fille avait rencontré le douanier en cherchant son frère.

Là, se trouve un groupe de rochers formant une sorte de siège, et qu'on appelle le Heur-au-Loup. Niko fit asseoir Éliette sur ce trône champêtre et se coucha à demi devant elle dans l'herbe mêlée de serpolet.

— Savez-vous, dit-il, mademoiselle Éliette, pourquoi je vous ai fait venir en ce lieu découvert et exposé à tous les regards ?

Elle fit signe qu'elle n'en savait rien ; mats son joli visage se teinta de rose.

— C'est pour qu'on puisse nous voir et non nous entendre ! continua Niko. Je vous ai juré, mademoiselle Éliette, que j'étais guéri ?

— Oui, fit-elle, et je n'oublierai jamais en quelle occasion. Est-ce que ce ne serait pas vrai ?

— C'est absolument vrai, et d'ailleurs, je l'ai juré. Je suis donc guéri, mais je resterai délicat ; je ne suis plus tout à fait jeune, j'ai trente-sept ans ; vous n'en avez que vingt-trois. Dites, est-ce que ça vous empêcherait… de m'épouser ? oh ! Éliette…

Elle avait enfoui sa tête dans ses deux mains, et elle sanglotait de toutes ses forces.

— J'ai cru être très malin, pensa Niko, de venir dans un lieu découvert, et je vois que je n'ai pas été malin du tout.

Il jeta les yeux tout autour de lui ; le fusil d'un douanier disparaissait du côté de la pointe ouest ; partout ailleurs, personne. Il prit les deux mains d'Éliette et les garda, bon gré, mal gré.

— Oui, Éliette, c'est ici à la face du bon Dieu, et devant la mer, qui a failli nous manger André, que je vous demande si vous vou-

lez bien de moi… Mais il ne faudrait pas m'épouser pour ma fortune, Éliette !

Elle éclata de rire, tant il avait mis de drôlerie dans cette phrase.

— Il faudrait, pour que ce fût une affaire vraiment sérieuse, me dire si vous m'aimez…

Elle ne répondait pas.

— Éliette, il faut être honnête ! M. le maire et M. le curé vous demanderont si vous consentez à m'épouser. Moi, je vous demande si vous m'aimez comme je vous aime !

— Vous le savez bien ! répondit-elle contrainte et forcée ; car il lui tenait les mains, et elle ne savait où mettre son visage.

Il n'y avait plus à l'horizon ombre de douanier ; les fougères s'agitaient doucement avec un petit friselis délicat ; la mer toute bleue riait au grand soleil, et l'écume blanche, tout en bas, allait et venait autour des roches comme une frange agitée par le vent. Il se haussa un peu, de façon à partager le trône de pierre avec Éliette, et trouva sur sa poitrine une place où cacher le pauvre visage confus, qui fermait les yeux tant qu'il pouvait.

— Éliette, dit-il d'une voix grave, infiniment douce et musicale, quand je me voyais mourant, j'ai eu bien envie de vous dire ce que je vous dis aujourd'hui ; je ne l'ai pas fait parce que je ne voulais pas vous laisser bientôt avec un deuil si profond dans votre jeune vie…

— Il fallait le dire, fit-elle ; je vous aurais tant aimé !

— C'eût été mal de ma part. Mais j'ai eu envie de vivre, Éliette, pour être aimé de vous et pour vous voir heureuse… Et j'ai fait des choses que je n'aurais jamais faites sans cela, car je ne suis pas patient, – vous le verrez bien ! – Et si j'ai guéri, Éliette, c'est pour vous, à cause de vous… Je vous dois la vie, petite Éliette.

— Ne me dites pas cela, fit-elle à voix basse ; je ne pourrais pas le supporter… C'est trop de joie…

Ils restèrent silencieux un moment. Tout à coup, dans l'herbe courte, une cigale chanta.

— Nous entendrons chanter les cigales sur le mont Hymette, dit Mélétis en se levant. Vous verrez, Éliette, avec moi, tout ce que j'ai aimé jadis ; mais nous vivrons sur la terre de France, car je me suis donné à elle, et elle vous donne à moi. Allons, venez, ma femme, que votre sœur Xandra vous embrasse.

Ils retournèrent au logis. Au doué, sur les portes, les femmes les suivaient curieusement des yeux ; et sans que personne eût entendu un mot de leur conversation, tout Gruchy sut qu'ils étaient fiancés depuis dix minutes. Ils retrouvèrent Xandra où ils l'avaient laissée, avec son dessin dans le même état.

Mme Heurtey dormait encore ; pendant qu'André peignait, une expression paisible et grave s'était établie sur son visage, comme si elle l'avait senti à travers son sommeil. Niko s'arrêta, plein d'admiration, devant l'ébauche de son ami :

— Ça, c'est de la peinture ! déclara-t-il enthousiasmé. Jamais tu n'auras rien fait d'aussi beau.

Voyant Mme Heurtey ouvrir les yeux, il lui répéta ce qu'il venait de dire.

— Ce méchant petit portrait-là ? fit-elle d'un air de doute.

— Oui, chère madame ! Ce méchant petit portrait-là ira au Louvre un jour ; le plus tard possible. Et, en attendant, André en fera une copie pour son beau-frère.

Mme Heurtey le regardait sans comprendre.

— Son beau-frère, avec votre permission, c'est moi, chère madame.

Elle réfléchit longtemps en le regardant.

— Vous voulez épouser ma fille, monsieur ? dit-elle. Sans fortune, avec la tache…

— Madame Heurtey, fit Mélétis avec son autorité de despote oriental ; si vous en parlez encore, nous nous brouillerons. Il n'y a plus que vous au monde qui pensiez à cela, et votre fils… Il vaut mieux que vous ne croyez, votre fils !

André se pencha et baisa la main ridée de sa mère.

— Maman, dit-il, pardonne-moi. J'effacerai !

Mme Heurtey ouvrit les bras à son premier-né et les referma sur lui avec un soupir de délivrance.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/greville_henry_-_peril/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.